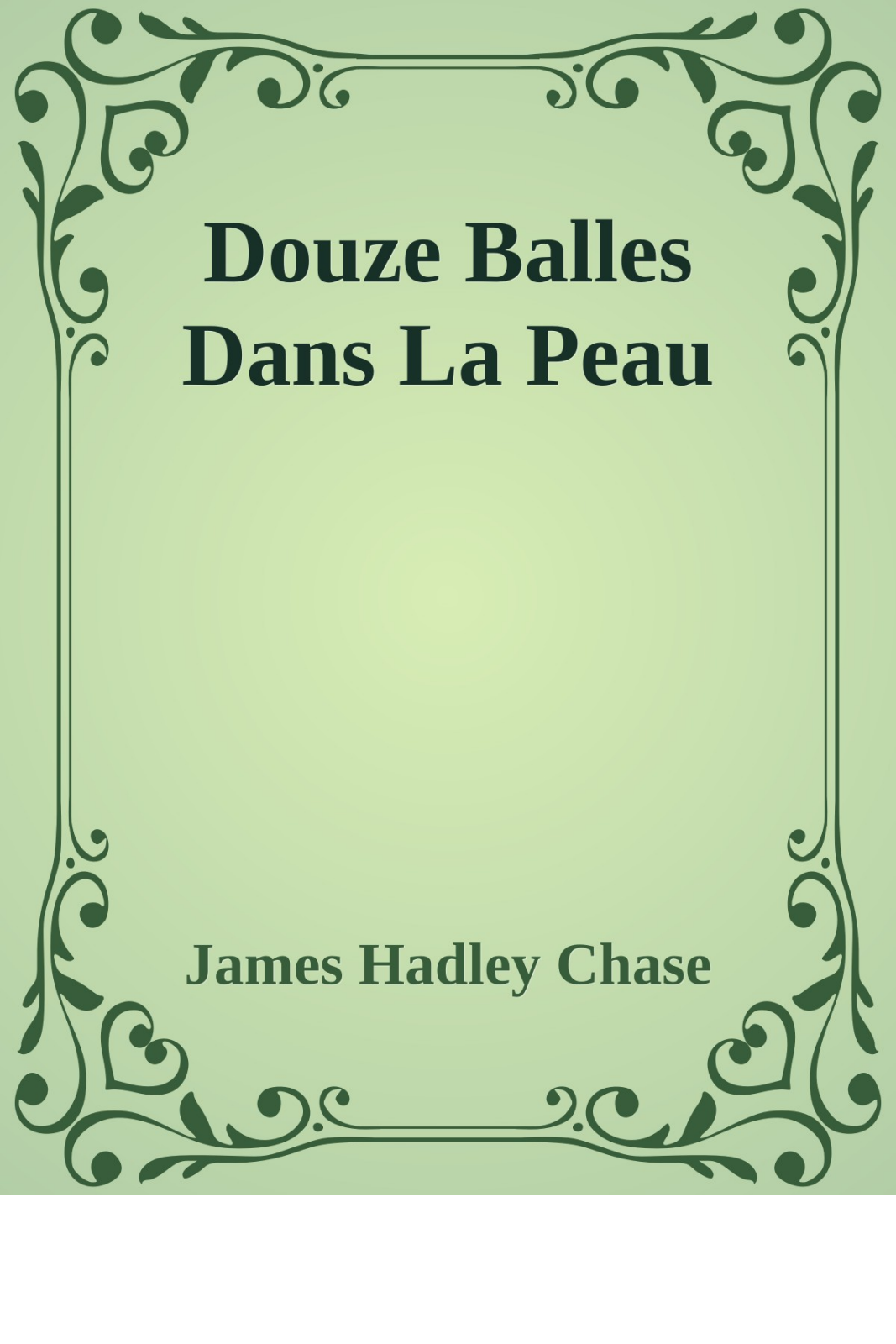


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Douze Balles Dans La Peau

James Hadley Chase

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SÉRIE
NOIRE
186

J. H. CHASE • DOUZE BALLES DANS LA PEAU

J. H. CHASE

nrf

SÉRIE NOIRE
sous la direction de Marcel Duhamel

JAMES HADLEY CHASE

Douze balles dans la peau

Traduit de l'anglais par
Alain Glatigny



nrf

GALLIMARD

Douze balles dans la peau.

James Hadley Chase.

Éditions Gallimard, Série noire n°186, 1954.

Titre original : I'll get you for this.

Traduit de l'anglais par Alain Glatigny.

Copyright : Éditions Gallimard, 1954.

Adaptation : Petula Von Chase

Chapitre premier : Pièges.

I.

On m'avait bien dit que, comme patelin, Paradise Palms était au poil, mais une fois sur place, j'en suis resté soufflé. C'était tellement bath que j'ai arrêté la Buick pour mieux jouir du coup d'oeil.

La ville s'étend le long d'une baie en demi-cercle, avec des kilomètres de sable doré, d'océan d'émeraude et de palmiers. Les maisons sont trapues; elles ont des murs blancs avec des toits rouges. Les trottoirs sont décorés de massifs de fleurs. Dans les rues poussent toutes les espèces imaginables de fleurs, d'arbres et de plantes tropicales; on dirait un rêve en technicolor. Tant de couleurs me faisaient mal aux yeux.

Quand j'ai eu fini de contempler les fleurs, je me mis à reluquer les femmes qui roulaient dans de grosses voitures, marchaient à pied ou même pédalaient à bicyclette. Ça valait une revue à grand spectacle. En fait de vêtements, pas une seule ne portait sur elle plus que le strict nécessaire. Cela faisait des années que je ne m'étais pas pareillement rincé l'oeil.

Comme début de vacances, impossible de trouver mieux. Car j'étais en vacances. Les quatre mois que je venais de passer à turbiner dans les tripots de New-York n'avaient pas été marrants. Je m'étais promis de me payer de vraies vacances avec tous les accessoires, dès que j'aurais ramassé un peu de pognon : vingt mille dollars au moins. Quand je suis arrivé à quinze mille, j'ai failli tout plaquer, mais j'ai quand même tenu bon, malgré des cernes qui me venaient sous les yeux, deux balles dans la peau et une sérieuse opposition. On ne gagne pas vingt mille dollars sans se faire des ennemis et je m'en étais fait un bon nombre. Les choses en étaient venues au point que je ne circulais plus qu'en voiture blindée, que la nuit je mettais des journaux autour de mon lit pour qu'on ne puisse pas me tomber dessus pendant que je dormirais, et que je gardais mon feu à portée de la main jusque dans ma baignoire.

J'ai fait ma pelote et je me suis acquis une réputation. On disait que, dans tout le pays, personne ne pouvait sortir son pétard plus vite que moi. Ça se peut, mais ce que je ne disais à personne, c'est que je m'entraînais deux heures par jour par tous les temps. J'ai descendu quelques bonshommes, d'accord, mais ça n'était pas de l'assassinat. Même les flics l'ont reconnu, et ils doivent s'y connaître. Chaque fois que j'ai tué un type, j'ai pris bien soin de le laisser sortir son arme le premier, et d'avoir des témoins. J'en étais arrivé à pouvoir sortir mon feu et à tirer, avant que l'autre n'ait eu le temps d'appuyer

sur la détente. Ça ne vient pas tout seul ; ça demande un rude travail, mais j'ai tenu bon et ça m'a rapporté de bons dividendes. Je n'ai même pas été arrêté une seule fois !

Ma pelote faite, et la Buick achetée, je me suis amené à Paradise Palms, fin prêt pour mes vacances.

Pendant que je contempiais les femmes qui passaient, un flic qui surveillait la circulation s'était approché. Il me salua. Mais oui !

- Vous ne pouvez pas stationner ici, monsieur, dit-il un pied sur mon marche-pied.

Un flic qui m'appelait "Monsieur". Imaginez ça !

- Je viens d'arriver, dis-je en remettant le moteur en marche.

J'en ai le souffle coupé. Nom d'un chien ! C'est rien chouette !

Le flic sourit :

- Ça fait de l'effet, hein ? dit-il. Quand je suis arrivé pour la première fois, je vous garantis que j'ai ouvert de grands yeux !

- Il y a de quoi, dis-je. Regardez-moi ces poules ! Elles donnent l'impression d'avoir des yeux à rayons X ; ça fait des années que je veux m'offrir cette sensation-là. Je n'ose même pas tourner la tête, de peur que quelque chose ne m'échappe.

- C'est sur la plage qu'il faut les voir, dit rêveusement le flic. Elles n'ont pas plus l'air de se rendre compte de l'effet qu'elles vous font que si c'étaient des arbres !

- C'est comme ça que je les aime.

- Moi aussi, dit le flic en hochant la tête, mais par ici, ça ne vous avance pas à grand-chose : on se fatigue les yeux et on attrape un torticolis, c'est tout.

- Vous voulez dire qu'elles ont de la défense ?

Il eut un petit sifflement :

- Faudrait un déménageur pour les secouer !

- Ça me connaît un peu, les déménagements, fis-je avec espoir.

Je lui demandai où je trouverais l'hôtel Palm-Beach.

- Une fameuse boîte ! dit-il en soupirant. Ça vous plaira. Même la bectance est bonne, là-dedans !

Il me donna les explications nécessaires.

En deux ou trois minutes, j'étais à l'hôtel. L'accueil qu'on m'y fit aurait satisfait Rockefeller lui-même. Une nuée de grooms se saisit de mes bagages, quelqu'un emmena la Buick au garage, et deux larbins déguisés en bleu et or, m'auraient porté en haut du perron, s'ils en avaient eu la force et si je m'étais laissé faire.

C'est tout juste si l'employé de la réception ne s'est pas mis à quatre pattes devant moi en mordant la poussière !

- C'est un plaisir pour nous de vous accueillir ici, monsieur Cain, dit-il en me tendant le registre et une plume. Votre appartement est prêt : si la vue ne vous plaît pas, vous n'aurez qu'à me prévenir.

Je ne suis pas habitué à me faire chouchouter comme ça, mais j'ai fait semblant. Je lui ai dit que j'étais très pointilleux sur le chapitre de la vue, et qu'il ferait bien de m'en dégouter une bonne.

Elle l'était ! J'avais un balcon particulier, un petit salon et une chambre avec salle de bains, dont seul Cecil B. de Mille avait pu concevoir les plans.

Je suis allé sur le balcon, et j'ai regardé la plage, les palmiers et l'océan. C'était inouï ! À ma gauche, je pouvais apercevoir l'intérieur d'autres chambres de l'hôtel. Dans la première, j'ai assisté à un spectacle qui valait ceux des boîtes pour voyeurs de certaines petites rues de New-York, mais en plus distingué. La poule que je voyais méritait qu'on s'arrête pour la regarder. Elle avait un haltère dans chaque main; un point, c'est tout. C'était peut-être une méthode nudiste de faire sa culture physique. Elle m'a aperçu et, avant de se cacher, elle m'a lancé un sourire qui voulait dire : "On pourrait prendre du bon temps ensemble, mon grand !"

J'ai dit à l'employé de la réception qui m'avait accompagné que la vue me convenait tout à fait.

Après son départ, je suis revenu sur le balcon dans l'espoir de revoir les haltères, mais le spectacle était terminé.

Je n'étais pas au balcon depuis trois minutes que le téléphone a sonné; je suis allé répondre, croyant à une erreur.

- Monsieur Cain ?

J'ai dit que c'était moi, ou tout au moins que je le croyais.

- Je vous souhaite la bienvenue à Paradise Palms, a continué la voix, une voix de baryton riche et bien timbrée avec un accent métèque. Speratza à l'appareil. Je suis directeur du casino. J'espère que vous viendrez chez nous. Nous vous connaissons de réputation.

- Vraiment ? ai-je dit, très satisfait. C'est épatant! Bien sûr, je viendrai avec plaisir. Je suis en vacances, mais ça ne m'empêche pas de jouer.

- Nous avons un beau casino ici, monsieur Cain, a continué l'autre qui suait l'amabilité par tous les pores. Il vous plaira. Que diriez-vous de ce soir ? Êtes-vous libre ?

- Bien sûr. Comptez sur moi.

- Demandez don Speratza. Je m'occuperai de vous. Avez-vous une amie avec vous ?

- Pas pour le moment. Mais ça n'a pas l'air de manquer de femmes par ici.

- Toutes ne sont pas accommodantes, monsieur Cain, dit-il en riant. Je vous trouverai quelqu'un qui connaisse la musique. Nous voulons que vous soyez content de votre séjour ici. Nous ne recevons pas souvent des gens aussi célèbres. Laissez-moi faire, vous ne serez pas déçu.

Je l'ai remercié et j'ai raccroché.

Dix minutes plus tard, le téléphone a sonné de nouveau. Cette fois, une voix de basse m'a déclaré appartenir à Ed Killeano. Je ne connaissais pas Ed Killeano; j'ai quand même dit que j'étais ravi.

- J'ai su que vous étiez arrivé, Cain, dit la voix. Je tiens à ce que vous sachiez que nous sommes enchantés de vous recevoir ici. Si je peux faire quelque chose pour rendre votre séjour agréable, ne manquez pas de me prévenir. On vous dira à l'hôtel où me trouver. Amusez-vous bien.

Il avait raccroché avant que j'aie trouvé quelque chose à répondre.

J'ai eu la curiosité d'appeler le bureau et de demander qui était Ed Killeano. Ils m'ont dit, en baissant la voix, que c'était le maire. On aurait cru, à les entendre, qu'il s'agissait de Staline en personne.

Je les ai remerciés et je suis retourné sur le balcon.

Le soleil brillait sur la plage dorée, l'océan étincelait, les palmiers hochaient la tête au souffle d'une brise paresseuse. Paradise Palms était toujours aussi beau, mais je commençais à me demander si tout cela n'était pas trop beau pour être vrai.

Je sentais que quelque chose était en train de se mijoter...

II.

Je longeais en voiture le boulevard de l'Océan. Il y avait beaucoup de circulation et j'avancais lentement. L'odeur humide et salée de la mer m'emplissait les narines ; le battement des vagues résonnait à mes oreilles.

C'était une de ces nuits comme on en voit décrites dans les livres. Les étoiles ressemblaient à de la poussière de diamants saupoudrant du velours bleu.

Deux rues plus loin, je trouvai une allée éclairée qui conduisait à un grand bâtiment, avec une façade fantaisie en marbre gris bleu (à moins que ça n'ait été du verre, ou de la porcelaine, ou je ne sais quoi !). J'y lus le mot "CASINO" en grandes lettres fixées à un bâti au-dessus du premier étage. Tout l'immeuble était illuminé à l'éclairage indirect. Ça avait vraiment de la gueule.

Les boutons de cuivre du portier nègre brillaient sous la lumière. Il m'ouvrit la portière et un autre nègre s'avança pour conduire la voiture au garage.

J'entrai sous une marquise bleue, et je me trouvai dans un corridor sur lequel s'ouvraient à droite et à gauche des cabinets particuliers très discrets, portant chacun un numéro.

Au fond du corridor, il y avait une arcade et, sur le côté, se trouvait un comptoir occupé par une jeune personne blonde chargée du vestiaire.

- Vestiaire, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix nasillarde.

Je la dévorai des yeux. Elle portait un petit corsage très ajusté en satin bleu ciel, ouvert jusqu'à la taille et lacé avec des cordons de soie noire très lâches. Elle ne devait rien avoir dessous. C'est un genre de costume qui tient chaud à tout le monde sauf à son propriétaire !

Je lui donnai mon chapeau avec un clin d'oeil amical.

- La vue est jolie de ce côté-ci, lui dis-je courtoisement.

- Je crois que j'aurais une attaque, si je n'entendais pas tous les soirs la même astuce à la noix, répliqua-t-elle en soupirant. C'est le métier qui me force à offrir une belle vue aux clients.

Je m'arrêtai un instant pour allumer une cigarette.

- Une belle vue sur quoi ? demandai-je.

- Ah ! ça va ! Pour la mise en boîte, vous repasserez !

- Je m'excuse, princesse, dis-je. Je n'ai pas l'habitude du grand monde. Je suis casanier et on se démode à force de rester dans son trou.

Après examen, elle me jugea inoffensif :

- Oh ! ça ne fait rien, dit-elle en souriant. J'aime la variété. Ici, l'embêtant c'est que tous les hommes ont l'air de sortir du même moule.

- Il y en a tout de même de plus moules que d'autres, répliquai-je.

Elle éclata de rire. Comme trois messieurs arrivaient à ce moment pour déposer leurs chapeaux au vestiaire, je franchis l'arcade et je débouchai dans la plus chic boîte de nuit qu'on puisse rêver, toute en teintes pastel avec l'éclairage indirect et un magnifique bar en croissant d'un côté. C'était une pièce formidable; il y avait un emplacement pour un orchestre et, au centre, une petite piste de danse qui avait l'air en verre noir. Des bananiers avec leurs grandes feuilles et leurs régimes de bananes vertes sortaient du sol dans des pots bleus, garnis de métal chromé. Des plantes grimpantes escaladaient le tronc des arbres, chargées de fleurs délicates, roses, oranges, couleur de bronze et de henné. Il n'y avait de toit que sur une moitié de la pièce. Les étoiles brillaient au-dessus des têtes.

Un gros type s'approcha de moi en découvrant ses dents; ce qui voulait sans doute dire qu'il était content de me voir. Il avait des chaussures vernies, un pantalon foncé, un jersey lie-de-vin et un habit blanc coupé comme un spencer.

- Allez me chercher Speratza, lui dis-je.

Il découvrit ses dents encore davantage, y compris une paire de couronnes en or.

- Je suis le directeur, à votre service, dit-il. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

- Dénichez-moi Speratza. Dites-lui que Chester Cain est arrivé.

Si je lui avais dit que j'étais la reine Elizabeth, je n'aurais pas pu espérer une révérence plus rapide.

- Mille excuses de ne pas vous avoir reconnu, monsieur Cain, dit-il en se pliant en deux. Le señor Speratza sera enchanté. Je vais le prévenir que vous êtes là.

Il fit demi-tour et adressa des signaux désespérés à un groom en uniforme, piqué comme un mannequin auprès du bar. Le mannequin disparut comme s'il avait eu le feu quelque part. Ce magnifique cérémonial arrangé à l'avance me fit une grosse impression, comme on l'avait espéré.

- C'est gentil chez vous, dis-je, histoire de causer.

Je ne lui accordais qu'une moitié de mon attention. Le reste chancelait sous l'assaut que lui donnaient les femmes qui se trouvaient là. Il fallait les voir ! Même un cheval en aurait eu la tête tournée ! Une brune, en robe rouge, passa près de nous au moment où j'allais reprendre mes compliments. Je m'arrêtai en plein élan. Elle avait la démarche la plus provocante que j'aie jamais vue. Ses hanches étaient

gainées dans un tissu de soie rouge si tendu que la lumière s'y reflétait. Elles coulaient sous la robe comme un liquide épais et grisant, comme du métal en fusion.

- Nous espérons que vous vous plairez ici, monsieur Cain, continuait le directeur, exactement comme s'il s'était hâté de construire sa boîte dès qu'il avait entendu dire que j'allais venir. Permettez-moi de me présenter : Guillermo, à votre service. Voulez-vous prendre quelque chose ?

Je réussis à décoller mes yeux de la femme en rouge. Je dis à Guillermo que j'étais enchanté de faire sa connaissance et que j'accepterais un verre avec plaisir.

Nous sommes allés au bar et nous avons posé nos pieds sur une élégante barre de cuivre. Le comptoir était luisant de propreté, mais le barman s'empessa de l'essuyer machinalement, les yeux fixés sur Guillermo.

- Qu'est-ce que ça sera ? dit Guillermo.

- Un peu de whisky.

Le barman me versa trois pouces du meilleur whisky que j'aie jamais goûté. Je l'ai reconnu en toute franchise.

À ce moment, un homme très grand, avec un torse formidable surgit près de moi.

- Le señor Speratza, dit Guillermo en s'éclipsant.

Je me retournai et regardai le nouvel arrivant. Il était aussi bien balancé qu'un homme peut souhaiter l'être, bâti comme une armoire à glace, avec des yeux noirs dont le blanc était aussi blanc que de la porcelaine, et des cheveux assez longs qui bouclaient un peu sur ses tempes. Il avait le teint rose et laiteux. C'était vraiment un beau type de latin.

- Monsieur Cain ? dit-il en me tendant la main.

- En personne, répliquai-je en la prenant.

Il avait une poigne de fer, mais moi aussi. Nous nous sommes fait craquer les jointures en faisant semblant de ne rien sentir.

Il m'a dit qu'il était enchanté de faire ma connaissance et qu'il espérait que je serais content de mon séjour à Paradise Palms.

Je lui ai fait des compliments sur sa boîte en lui disant qu'ils n'en avaient pas d'aussi bien à New-York. Ça a paru lui plaire.

Entre-temps, j'avais fini mon whisky ; il appela le barman.

- Remets-nous ça ! lui dit-il. Regarde bien M. Cain et tâche de te souvenir de lui. Tout ce qu'il commandera, c'est la maison qui l'offre ; et ça sera pareil pour tous les gens qui seront avec lui.

Le barman fit un signe de tête et me regarda rapidement de haut en bas. Je compris qu'il n'y avait pas de risques qu'il me confonde avec quelqu'un d'autre à l'avenir.

- Ça va ? demanda Speratza avec un sourire.

- Au poil !

- Je ne sais pas quels sont vos plans, monsieur Cain, continua-t-il après une gorgée de whisky, mais si vous désiriez vous reposer et jouer un peu, vous pourriez faire pire que de passer un peu de votre temps ici.

- C'est justement ce que je veux, dis-je. Dans ces cas-là, j'aime le calme, avec un peu de compagnie.

En tournant mon verre dans mes doigts, je continuai :

- Je ne voudrais pas vous paraître un ingrat, mais franchement, je suis un peu étonné de tant d'attentions.

- Vous êtes modeste, monsieur Cain, répliqua-t-il en haussant les épaules avec un bon rire. Même ici, dans notre petit trou perdu, nous avons entendu parler de vous. Nous sommes heureux d'offrir notre hospitalité à un joueur aussi heureux.

- Très touché, dis-je en le regardant fixement. Mais tout de même, je voudrais mettre les choses au point : je suis en vacances; autrement dit, je ne travaille pas. Aucune affaire ne m'intéresse. Je ne veux pas dire que vous allez m'en proposer une, mais, malgré tout, cette mise en scène est un peu déconcertante. Je ne me fais pas l'illusion d'être important à ce point-là. Par conséquent, annoncez bien à la ronde que je ne suis intéressé que par mes vacances, et que j'ai horreur qu'on essaye de me faire changer d'avis. Si vous voulez quand même faire des frais avec moi, allez-y ; mais si vous préférez fermer boutique et m'envoyer coucher, je comprendrai !

Il se mit à rire silencieusement et sans effort, comme si j'avais fait la meilleure plaisanterie du monde.

- Je vous assure, monsieur Cain, qu'on ne vous proposera rien. Notre ville est petite mais très riche. Nous sommes des gens hospitaliers. Nous sommes heureux quand nos hôtes de marque se plaisent chez nous. Tout ce que nous vous demandons, c'est de vous reposer et de vous distraire.

Je le remerciai et lui dis que c'était entendu.

Mais malgré son rire naturel et sa politesse, j'avais une vague impression qu'il se payait ma tête.

III.

Nous avons bavardé encore un peu et repris du whisky. Speratza m'a dit qu'il avait deviné mon envie de prendre du bon temps. Qu'est-ce que je penserais d'un peu de compagnie féminine ?

- Vous avez une idée ?

J'ai prié Miss Wonderly de s'occuper de vous, dit-il en découvrant ses grandes dents blanches dans un sourire complice. Je vais la faire venir. Si ce n'est pas votre type, dites-le ; je vous en présenterai d'autres. Beaucoup de femmes travaillent avec nous, mais nous faisons grand cas de Miss Wonderly.

- J'espère que je serai du même avis.

- Le contraire m'étonnerait !

Avec un nouveau sourire bienveillant, il traversa le restaurant.

Je le suivis des yeux en me demandant s'il s'écoulerait encore beaucoup de temps avant que lui ou l'inconnu qui, était responsable de cet accueil sensationnel ne réclame une contre-partie. J'étais aussi sûr que possible qu'on me passait la main dans le dos pour me préparer à une tuile quelconque.

Un grand monsieur distingué, avec des cheveux blancs et un visage hâlé et énergique, me regardait. Il était tout seul à l'extrémité du bar. Il avait l'air d'un magistrat, d'un médecin ou d'un homme de loi et son smoking lui allait à ravir.

Je le vis faire signe au barman et lui demander quelque chose. Le barman me jeta un rapide coup d'oeil, fit un signe de tête et se détourna. L'homme aux cheveux blancs vint vers moi.

- Ainsi, c'est vous, Chester Cain ? dit-il sèchement.

- Lui-même.

Il n'avait pas l'air aimable et je ne lui tendis pas la main.

- Je m'appelle John Herrick, déclara-t-il en me regardant bien en face. Vous ne me connaissez pas, mais moi, je vous connais. Pour être franc, je dois vous dire que je suis désolé de vous voir ici, monsieur Cain. Il paraît que vous êtes en vacances ; j'espère que c'est vrai. Dans ce cas, j'espère aussi que vous ne provoquerez pas d'histoires ici.

- Dieu merci, voilà enfin quelqu'un qui n'est pas content de me voir, remarquai-je en le dévisageant. Je commençai, à croire que ce bon accueil était sincère.

- Notre ville a suffisamment d'ennuis sans, par-dessus le marché, importer de dangereux bandits, répliqua paisiblement Herrick. Ce serait sans doute trop demander que de vous prier de ne

pas nous donner de sujets de plaintes ?

- Vous vous trompez, dis-je en riant. Je ne suis pas dangereux à ce point-là. Écoutez-moi bien : il n'y a pas de meilleur bougre que moi tant qu'on me fiche la paix. Mais quand on se met à me bousculer, ça m'énerve, et quand je suis énervé, il m'arrive de devenir mauvais.

- Excusez-moi d'être aussi brutal, monsieur Cain, reprit-il en me regardant pensivement. Je ne doute pas que, si on vous laissait tranquille, vous ne vous conduisiez pas aussi bien que n'importe qui. Mais je crois que vous feriez mieux de changer vos projets et de ne pas rester à Paradise Palms. J'ai l'impression qu'on vous bousculera d'ici peu.

Je fixai mon verre.

- J'ai la même impression, mais malgré tout, je reste.

- Je suis désolé de l'apprendre, monsieur Cain. Vous le regretterez probablement.

Je m'aperçus que Speratza était à côté de moi.

Herrick se détourna brusquement, traversa la pièce et gagna le hall.

Je regardai Speratza et il me regarda. Il y avait une petite lueur de défiance dans ses yeux ; je voyais bien qu'il était mal à l'aise.

- Ce type ne fait sûrement pas partie du Comité d'accueil, dis-je.

- Ne vous occupez pas de lui, répliqua Speratza.

Il arbora de nouveau son sourire. Ça lui donna du mal, mais il y arriva.

- Il se présente aux élections le mois prochain avec un programme réformiste, ajouta-t-il avec une petite grimace.

- Il a l'air de tenir beaucoup à ce que Paradise Palms reste une ville honnête et propre, dis-je sèchement.

- Tous les politiciens ont un tremplin électoral, dit Speratza, en haussant les épaules. Personne ne le prend au sérieux. Il ne passera pas. C'est Ed Killeano que nos concitoyens ont choisi.

- Ed Killeano a bien de la chance !

Nous nous regardâmes de nouveau. Speratza fit un signe de la main.

Une femme vint vers nous du fond de la pièce. Elle portait un boléro de crêpe bleu. Sa jupe fendue sur le côté sur huit pouces de hauteur était aussi en crêpe bleu, mais la blouse était rouge. La femme était blonde; je parierais que chaque fois qu'elle traverse un cimetière les macchabées se relèvent avec un petit sifflement admiratif.

Le temps que je reprenne mon souffle, elle était debout à côté de moi. Elle embaumait la Pourpre Impériale, le parfum qui fait battre plus vite le poulx des rois, aux dires de la publicité. Je ne suis pas capable de décrire l'effet qu'il produisit sur le mien.

Speratza me regardait d'un air anxieux.

- Miss Wonderly, dit-il en levant les sourcils.

Je la regardai et elle sourit. Elle avait de petites dents brillantes et blanches comme l'intérieur d'une écorce d'orange.

- Si vous nous laissiez faire connaissance ? dis-je en me retournant vers Speratza. Je crois que nous nous entendrons bien.

Il eut l'air si soulagé que cela me fit rire.

- Parfait, monsieur Cain. Vous viendrez peut-être nous voir là-haut, un peu plus tard ? Nous avons quatre roulettes ; nous pourrions aussi arranger un petit poker...

Je secouai la tête :

- Quelque chose me dit que je ne jouerai pas ce soir.

Je pris Miss Wonderly par le bras et je l'entraînai vers le bar.

Du coin de je regardai Speratza s'éloigner. Je consacrai ensuite toute mon attention à Miss Wonderly. Je la trouvais formidable. J'étais emballé par la large ondulation de ses cheveux ; surtout par sa silhouette. Ses seins me faisaient penser à des ananas cubains.

- Il faut arroser ça ! dis-je en faisant signe au barman. De quel coin du Paradis vous êtes-vous échappée ?

- Je ne me suis pas échappée, dit-elle en riant. Je suis en liberté provisoire. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait du travail habituel.

Maintenant, je sais que c'est autre chose.

Le barman nous jeta un coup d'oeil.

- Qu'est-ce que ça sera ?

- Un "Perroquet Vert", dit-elle. C'est la spécialité de Toni.

- O. K. ! dis-je au barman. Deux "Perroquets Verts".

Pendant que le barman préparait le cocktail, je dis :

- Ainsi, vous ne pensez plus qu'il s'agit du travail habituel ?

- Je m'y connais en physionomies, dit-elle d'un air entendu.

Avec vous, ce sera amusant.

Je clignai de l'oeil.

- Plus encore que vous ne croyez. Qu'est-ce que nous allons faire ? Si nous arrangions un petit programme ?

- Nous allons prendre un cocktail et dîner. Après ça, nous danserons, puis nous irons sur la plage et nous prendrons un bain. Après, nous reprendrons un autre cocktail, et puis...

- Et puis ?

Ses cils battirent.

- Et puis, nous verrons...

- Ça a l'air passionnant.

Elle fit la moue.

- Vous n'avez pas envie de danser avec moi ?

- Bien sûr que si.

Je n'avais pas l'impression que j'aurais besoin de jouer au

déménageur ce soir-là.

Le barman apporta deux grands verres, aux trois quarts pleins d'un liquide vert. Je fis mine de sortir mon portefeuille mais le barman était déjà parti.

- Je n'arrive pas à me faire à ce que ce soit la maison qui paie, dis-je en prenant le verre.

- Ça viendra.

Je bus une grande gorgée et reposai précipitamment mon verre sur le comptoir. Je me pris la gorge, je toussai, je fermai les yeux. J'avais l'impression que mon estomac explosait, mais une seconde après, je me sentais au septième ciel.

- Bigre ! C'est traître, ce truc-là ! dis-je quand je pus retrouver l'usage de la parole.

- Toni en est très fier, déclara-t-elle en sirotant son cocktail. C'est merveilleux. On sent que cela vous descend tout droit jusqu'aux doigts de pied.

Le temps de finir nos "Perroquets Verts", il nous semblait déjà nous connaître depuis des années.

- Si nous dînions ? dit-elle en se laissant glisser de son tabouret et en me prenant par le bras. Guillermo a préparé un dîner exprès pour nous.

Elle me serrait le bras en souriant. Ses yeux étaient franchement aguichants.

Guillermo nous installa à notre table. Les étoiles brillaient au-dessus de nos têtes. Une brise tiède soufflait de la mer. L'orchestre jouait une mélodie langoureuse et les trompettes filaient en sourdine des notes rondes et lisses comme des gouttes de vif-argent. Le dîner était aussi succulent que les vins qui l'accompagnaient. Nous n'avions même pas la peine de commander. Les plats arrivaient et nous mangions, plongés dans l'admiration.

Après cela, nous avons dansé. Il n'y avait pas trop de monde et nous pouvions décrire de larges cercles. Je croyais avoir Ginger Rogers dans les bras...

J'étais en train de me dire que je n'avais jamais passé de meilleure soirée, quand je remarquai un homme trapu, vêtu d'un complet de gabardine verdâtre qui se tenait près de l'orchestre. Il avait une sale gueule toute plate, et il m'observait avec des yeux brillants de haine. Quand il vit que je le regardais, il nous tourna brusquement le dos et disparut derrière une tenture qui masquait une sortie.

Miss Wonderly l'avait vu aussi. Je sentais les muscles de son dos se contracter. Elle fit un faux pas et je faillis lui marcher sur les pieds.

Elle se détacha de moi.

- Allons nous baigner, dit-elle brusquement en se dirigeant vers

le hall, sans me regarder.

À ce moment, je l'aperçus dans une glace.

Elle était toute pâle.

IV.

J'ai pris la route de la côte jusqu'à Dayden Beach, une petite plage solitaire à quelques milles du casino : rien que du sable et des palmiers.

Miss Wonderly était à côté de moi. Elle chantonnait tout bas et paraissait remise de sa crise de dépression.

Nous roulions au clair de lune. Il faisait chaud, mais la brise de mer pénétrait par les glaces baissées de ma Buick.

- Nous sommes presque arrivés, dit Miss Wonderly. Regardez, on aperçoit l'endroit d'ici.

Devant nous, il y avait un cercle de palmiers, tout proches des vagues. Tout semblait désert. Le coin avait l'air sympathique.

J'ai quitté la route et j'ai amené la Buick vers la grève, jusqu'à ce que le terrain devienne trop mou. J'ai arrêté le moteur et nous sommes sortis.

Dans le lointain, je distinguais les lumières brillantes de Paradise Palms; je pouvais entendre faiblement la musique. La nuit était calme et le son portait loin.

- C'est gentil ici, dis-je. Qu'allons-nous faire ?

Miss Wonderly avait remonté sa robe jusqu'aux genoux; elle commença à retirer ses bas. Ses jambes étaient longues et musclées.

- Moi, je vais me baigner, dit-elle.

Je suis retourné à la voiture, j'ai ouvert le coffre et j'ai pris mon caleçon de bain et deux serviettes. En moins de deux minutes, j'étais déshabillé. La brise tiède me caressait la peau ; c'était épatant. J'ai fait le tour de la Buick. Miss Wonderly m'attendait. Elle avait gardé son soutien-gorge et un slip.

- Votre bikini est plutôt tocard, dis-je.

Elle reconnut que j'avais raison et ôta le tout. Je ne l'ai pas regardée, parole !

Nous avons traversé la plage la main dans la main. Le sable était chaud et nous y enfoncions jusqu'aux chevilles. Quand nous sommes arrivés dans les vagues, je l'ai regardée.

Si un sculpteur avait coulé sa statue en bronze, il aurait eu le modèle idéal de la taille mannequin, sans une retouche à y faire. Mon calme m'étonnait moi-même.

Nous avons nagé jusqu'à un radeau. La mer était tiède ; quand elle s'est hissée sur le radeau, elle avait l'air d'une Néréide.

Je me laissais flotter autour du radeau pour pouvoir la détailler sous le clair de lune. J'ai connu bien des femmes dans ma vie, mais

celle-là valait le coup d'oeil.

- Voulez-vous finir ! m'a-t-elle crié. Vous m'intimidez.

Je suis grimpé sur le radeau et me suis assis près d'elle.

- N'ayez donc pas peur ! Je ne vous mordrai pas.

Elle m'a regardé par-dessus son épaule et s'est appuyée sur moi.

Son dos était tiède, mais je sentais la fraîcheur des petites gouttes d'eau restées sur sa peau.

- Racontez-moi votre vie, a-t-elle dit.

- Ça ne vous intéresserait pas.

- Racontez-moi.

Je lui souris :

- Il ne m'est pas arrivé grand-chose jusqu'à ma mobilisation. Je suis revenu de France avec une collection de prix de tir, un très beau cas de commotion nerveuse et une violente envie de jouer. Personne ne voulait de moi. Impossible de trouver du travail. Un jour, je me suis assis à une table de poker. J'y suis resté trois semaines. Nous nous rasions, nous mangions, nous buvions, sans quitter la table. J'ai ramassé cinq mille dollars. Quelqu'un a fait le méchant. Je l'ai assommé avec une bouteille et il a sorti son revolver. Les revolvers, ça ne me fait pas peur. J'ai participé à l'offensive des Ardennes, et après tout ça, tout ce qu'une mauviette de joueur peut vous faire, paraît un jeu d'enfant. J'ai pris le revolver et j'ai assommé le type avec. Nous avons continué à jouer ; le type nous servait de paillason sous la table.

Elle se croisa les bras sur les seins en donnant de petits coups de pied dans l'eau.

- Vous êtes un dur ? dit-elle.

- Oui. L'histoire m'avait déplu. Ça m'a fait réfléchir. Je me suis dit qu'un de ces jours, je tomberais sur un type qui sortirait son pétard en sachant s'en servir. C'est pour ça que j'en ai acheté un. Je voulais être plus fort que tous les autres à ce jeu-là. Voyez-vous, quand on a bourlingué dans l'armée, on a une espèce de fierté à faire les choses mieux que le voisin. Je me suis planqué dans une chambre d'hôtel de dixième ordre, et je me suis entraîné à tirer mon arme du holster et à presser la détente. J'ai fait ça six heures par jour pendant une semaine. Je suis devenu assez adroit. Je n'ai pas encore rencontré de type capable de sortir son joujou plus vite que moi. Cette semaine d'entraînement m'a sauvé cinq fois la vie.

Elle frissonna.

- On prétendait que vous étiez sans scrupules, mais maintenant que je vous ai vu, je ne le crois pas.

- C'est faux, dis-je en posant la main sur sa cuisse. Je vais vous expliquer comment les choses se passent : un salopard se ramène, il se prend pour un dur, il se figure que personne ne lui arrive à la cheville.

C'est peut-être parce qu'il est sonné, ou qu'il a bu, ou je ne sais quoi. En tout cas, il se croit tellement supérieur, qu'il veut le prouver à tout le monde. Tout le monde s'en fout, mais il ne comprend pas ça. Alors qu'est-ce qu'il fait ? Il cherche un type qui ait une réputation bien établie, il va le trouver et il lui cherche des crosses. Il se dit que quand il aura dérouillé le type en question, il sera vraiment un caïd. Et en général, c'est moi qu'il choisit !

Je battais l'eau du bout de mes pieds.

- Je le laisse dire, parce que je sais que je pourrai l'avoir quand je voudrai et que je n'aime pas tuer les gens. Ça n'avance à rien. Je reste bien tranquille et je le laisse m'engueuler. C'est peut-être un tort parce que ça l'encourage et le voilà qui essaie de tirer son pétard. À ce moment-là, je suis bien forcé de le descendre, parce qu'à ma façon, j'ai de l'affection pour ma pomme. Je ne tiens pas à y passer. Les gens disent que je suis sans scrupules, mais ce n'est pas vrai. On m'a bousculé, je n'y peux rien.

Elle resta silencieuse.

- Et ça va arriver ici, ai-je continué. Il y a en ville un petit gars qui se croit très marle, et qui a monté une combine compliquée pour prouver à ses concitoyens qu'il peut m'avoir. Il est en train de s'installer de façon à pouvoir me bousculer commodément. Je ne sais pas qui c'est, ni quand il va commencer, mais je sais que ça va arriver, et quelque chose me dit que vous êtes dans le coup, vous aussi. Maintenant, reste à savoir si vous êtes au courant, ou si vous faites seulement partie de cette extravagante mise en scène, conclus-je avec un sourire.

- Vous êtes fou, dit-elle en hochant la tête. Il n'arrivera rien du tout.

- Ça ne me dit toujours pas si vous êtes avec moi ou contre moi.

- Avec vous.

Je passai mon bras autour de sa taille et fis pivoter ses jambes pour l'asseoir sur mes genoux. Elle se blottit contre ma poitrine ; ma joue était posée sur ses cheveux mouillés et parfumés.

- Je savais bien qu'avec vous, ce serait amusant, dit-elle.

Je pris son menton entre le pouce et l'index et relevai son visage vers moi. Elle ferma les yeux. Au clair de lune, elle était toute blanche, comme un joli masque de porcelaine.

Je l'ai regardée longuement, et je l'ai embrassée. Ses lèvres avaient une saveur saline. Elles étaient fermes, fraîches et agréables. Nous sommes restés longtemps immobiles sur le radeau bercé par la houle. J'étais sûr que quelque chose allait arriver, mais ça m'était bien égal.

Elle me repoussa tout à coup et, quittant mes genoux, se mit

debout. Je la regardai longuement. Sa beauté m'affolait. Au moment où j'allais la saisir, elle plongea et s'éloigna à la nage.

Moi je me suis rassis et j'ai attendu. Au bout d'un moment, elle fit demi-tour et revint vers moi. Je fis pencher le radeau de son côté, pour qu'elle puisse s'y hisser à plat ventre. Elle s'allongea à plat près de moi, le menton dans les mains, les pieds croisés. Elle avait un bien joli petit dos.

- Maintenant, vous allez me raconter votre histoire, dis-je.
- Il n'y a rien à raconter.
- Il doit bien y avoir quelque chose. Depuis quand êtes-vous ici

?

- Depuis un an.
 - Et avant?
 - New-York.
 - Figurante ?
 - Oui.
 - Comment avez-vous connu Speratza ?
 - Par hasard.
 - Il vous plaît ?
 - Il n'est rien pour moi.
 - Vous vous occupez de ses invités de marque ?
 - C'est à peu près ça.
 - À part moi, de qui vous êtes-vous déjà occupée ?
 - De personne.
 - Alors, je suis le premier hôte de marque de Paradise Palms ?
 - Probablement.
 - Le métier vous plaît ?
- Elle se retourna sur le dos.
- Oui.

Elle me regardait avec une expression qui me disait que désormais je perdais mon temps en restant sur le radeau.

- Venez, dis-je. Rentrons.
- Elle plongea la première.

V.

- Je voudrais montrer à madame la vue qu'on a de mon balcon, dis-je à l'employé de la réception en prenant ma clé. Je m'attendais à l'entendre me rappeler que j'étais dans un hôtel respectable ou, tout au moins, à le voir ricaner. Rien.

Il s'inclina.

- Nous sommes heureux que vous trouviez la vue digne d'être montrée à madame. Avez-vous besoin de quelque chose, monsieur Cain ?

Je le regardai attentivement pour être sûr qu'il ne se payait pas ma tête; mais non : il était prêt à se mettre en quatre pour me satisfaire.

- J'aimerais un peu de whisky, dis-je.

- Il y a de l'alcool en réserve dans un placard de votre petit salon, monsieur Cain, répliqua-t-il. M. Killeano l'a fait envoyer il n'y a pas une heure avec ses compliments.

Je fis un signe de tête.

- C'est une aimable attention, dis-je, sans laisser voir ma surprise.

Accompagné de Miss Wonderly, je traversai le hall et gagnai l'ascenseur.

Elle me regardait en ouvrant des yeux étonnés.

- Killeano a juré de me faire passer un bon séjour, dis-je en haussant les épaules. Pour un peu, il viendrait nous border dans notre lit !

Elle eut un petit rire étouffé.

Le détective de l'hôtel nous croisa. J'avais deviné sa profession à la dimension de ses pieds. Il ne parut pas nous voir.

Le liftier et les grooms regardaient Miss Wonderly sans plus sembler la voir que si ç'avait été la femme invisible. Tous ces larbins avaient décidément beaucoup de tact.

La pendule qui surmontait la réception marquait deux heures vingt. Je n'avais même pas sommeil.

- Connaissez-vous ce Killeano ? demandai-je pendant que nous longions le vaste couloir au tapis épais qui conduisait à ma chambre.

- Moi qui espérais que vous ne pensiez qu'à moi, répondit-elle d'un ton de reproche.

- Mon cerveau est dédoublé, dis-je. Je suis capable de penser à deux choses à la fois.

J'ouvris ma porte et elle me suivit à l'intérieur de la chambre.

Jamais je n'ai obtenu de réponse à ma question.

Une fois la porte refermée, je m'aperçus qu'au fond, mon cerveau n'était pas si dédoublé que ça...

Miss Wonderly se dégagea mais pas assez vite pour m'empêcher d'avoir des bourdonnements d'oreille.

- N'oubliez pas que je suis venue admirer la vue, dit-elle.

Je voyais aux mouvements de sa poitrine qu'elle n'était pas beaucoup plus maîtresse d'elle-même que moi.

- C'est une jolie vue, dis-je.

Nous avons traversé la chambre pour aller la regarder. En passant devant une glace, j'ai vu que ma bouche était pleine de rouge à lèvres. Ça ne m'a pas déplu.

Nous étions sur le balcon et la lune avait l'air d'une citrouille. Il n'y avait plus de circulation, à part une ou deux autos noctambules qui filaient sur la route de la côte.

J'ai déboutonné son corsage. Elle avait retiré son boléro en montant. Elle s'est serrée contre moi et m'a pris les mains.

- Je ne voudrais pas que tu croies que je fais ça avec n'importe qui, dit-elle avec une toute petite voix.

- D'accord, dis-je. Cette nuit est réservée à nous deux.

- Je sais, mais je ne veux pas que tu croies...

- Je ne crois rien.

Elle se retourna et mit les bras autour de mon cou. Nous sommes restés comme cela longtemps. C'était agréable. Je l'ai portée dans la chambre et l'ai posée sur le lit.

- Attends-moi, ai-je dit.

Je me suis déshabillé dans la salle de bains, j'ai mis une robe de chambre en soie et je suis allé dans le petit salon. J'ai fouillé dans tous les placards et j'ai fini par trouver le cadeau de Killeano. Il m'avait envoyé quatre bouteilles de whisky, une de brandy et une de whiterock. J'ai pris la bouteille de brandy et je suis rentré dans la chambre.

Elle était déjà couchée. Ses cheveux étaient secs et se répandaient sur l'oreiller comme une nappe de miel. Elle aie regardait en souriant.

J'ai rempli deux verres de brandy. Je lui en ai tendu un et j'ai flairé l'autre. Il avait un bouquet agréable.

- Je bois à nous deux, dis-je.

- Non. À toi seulement.

- Si tu veux. À toi après.

J'ai bu.

Elle a reposé son verre sur la table de chevet sans y goûter. Elle ouvrait tout grands ses yeux sombres.

Je l'ai regardée, et je me suis senti froid dans le dos. L'alcool

me tordait l'estomac.

- J'aurais dû y penser, dis-je.

La chambre s'était mise à tourner lentement ; brusquement, elle chavira.

- C'est un cadeau de Killeano, m'entendis-je grommeler. Mais la mariée n'y a pas droit.

Je contemplai le plafond. Les lampes pâlissaient peu à peu comme au cinéma à la fin des entractes. J'essayai de bouger, mais mes muscles n'obéissaient plus. Je sentis plus que je ne vis Miss Wonderly se lever. Je voulus lui dire de faire attention à ne pas prendre froid, mais ma langue était devenue un morceau de cuir inerte.

J'entendis des voix, des voix masculines. Des ombres jouaient sur le mur. Je glissai dans un toboggan obscur jusqu'au fond des ténèbres...

VI.

Je commençais à grimper le long des parois d'un puits sombre, jusqu'à une petite lueur de la dimension d'une tête d'épingle, tout en haut. Cela n'avait pas l'air facile, mais je tenais bon, parce que non loin de là, j'entendais une femme hurler.

Tout à coup, j'arrivai à la margelle du puits. Le soleil m'inonda. Quelqu'un gémit ; je m'aperçus soudain que c'était moi : j'avais essayé de m'asseoir et le sommet de mon crâne m'avait fait l'effet de se décoller. Je le saisis à pleines mains et je maîtrisai la douleur avec un juron. La femme hurlait toujours. J'en avais le sang glacé.

Je parvins à faire l'effort nécessaire : le parquet vacillait sous mes pieds, mais je me mis debout et traversai la chambre. Je marchais comme si j'étais bousculé par une tempête déchaînée.

Je gagnai la porte de ma chambre, je m'accrochai au chambranle et jetai les yeux dans le salon.

Miss Wonderly était debout, collée contre le mur opposé. Ses bras étaient étendus, ses mains s'appuyaient à plat contre la peinture bleu pâle. Elle était nue comme un ver et sa bouche grande ouverte. En me voyant, elle hurla de nouveau.

J'avais l'impression d'avoir le crâne bourré d'ouate ; mais le hurlement se fraya un chemin à travers tout ce coton et me fit grincer des dents.

Mon regard se porta sur Miss Wonderly puis sur le tapis. John Herrick était allongé sur le dos ; ses bras recourbés se tendaient vers le plafond, ses poings étaient serrés. Il avait le front défoncé ; du sang noirâtre souillait ses cheveux blancs et formait une auréole sinistre autour de sa tête.

Des poings énergiques frappaient à la porte. On criait. Miss Wonderly aspira l'air convulsivement et recommença à hurler.

Je traversai la pièce et je la giflai. Ses yeux se révoltèrent, ne laissant plus apercevoir que le blanc : elle s'effondra sur le sol. Sur la peinture bleue, ses épaules et ses hanches laissaient des empreintes humides.

La porte s'ouvrit brutalement ; il me sembla qu'une foule énorme se ruait dans la pièce.

Je fis face aux arrivants. Ils s'arrêtèrent net après deux ou trois pas. Les gens me regardèrent, regardèrent Miss Wonderly, regardèrent John Herrick... Je les regardai.

Il y avait l'employé de la réception, le détective de l'hôtel, un groom, deux femmes en robe du soir, trois hommes en pyjama de

flanelle blanche et un gros type en veston d'intérieur.

Précédant tout le monde, il y avait le gars au complet de gabardine verte dont j'avais repéré la sale gueule pendant qu'il m'observait au casino.

Dès qu'elles aperçurent Herrick, les deux femelles se mirent à crier. Je les comprenais, j'en aurais bien fait autant. Mais ça rendit furieux le type en gabardine.

- Foutez-moi ces poules dehors, grinça-t-il. Allez, ouste, filez tous !

L'employé de la réception et le détective de l'hôtel restèrent dans la pièce, mais tous les autres furent mis à la porte.

La porte refermée, le type en gabardine se tourna vers moi.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en serrant les poings et en avançant la mâchoire d'un air menaçant.

À sa question idiote, je jugeai qu'il devait être un flic. C'était bien ça.

- Je me le demande, essayai-je de dire.

Les mots ne venaient pas. J'avais l'impression d'avoir la bouche pleine de gros clous rouillés.

Avec autant de précautions que s'il s'était trouvé dans une église, le grand détective de l'hôtel traversa le salon sur la pointe des pieds et entra dans la chambre. Il en rapporta une couverture dont il recouvrit pudiquement Miss Wonderly. Elle était étendue d'une manière à la fois grotesque et terrifiante.

- Qui est ce type ? demanda l'homme en gabardine à l'employé de la réception en me montrant du doigt.

L'employé semblait sur le point de vomir. Son visage était verdâtre.

- C'est M. Chester Cain, dit-il d'une voix blanche. Ces mots parurent réveiller brusquement le type à la sale gueule.

- Vous en êtes sûr ?

L'autre acquiesça.

Le type se planta en face de moi. Sa vilaine face plate suait la méchanceté.

- On te connaît à fond, dit-il. Je m'appelle Flaggerty, inspecteur à la brigade criminelle. Ton compte est bon, Cain.

À tout prix, il me fallait arriver à dire quelque chose.

- Vous êtes cinglé, dis-je. Je ne suis pas dans le coup.

- Quand je trouve un salopard dans ton genre, enfermé avec un cadavre, je n'ai pas besoin de chercher l'assassin bien loin, ricana Flaggerty. Tu es en état d'arrestation. Tu ferais mieux de te mettre à table.

J'essayai de réfléchir, mais mon cerveau ne fonctionnait pas. Je me sentais très mal à l'aise; quelque chose me battait dans la tête à

grands coups.

L'employé de la réception tira la manche de Flaggerty et le prit à part. Il se mit à chuchoter. Flaggerty ne voulut d'abord rien entendre. Je surpris au passage le nom de Killeano : cela parut faire de l'effet sur Flaggerty. Il me regarda d'un air de doute et haussa les épaules.

- Si vous voulez, dit-il, mais c'est du temps de perdu.

L'employé sortit de la pièce. Il dut se frayer un passage à travers la foule qui attendait dehors dans le corridor ; trois ou quatre personnes essayèrent de se faufiler dans le salon, mais Flaggerty leur claqua la porte au nez. Il marcha vers la fenêtre et regarda dehors.

Le détective de l'hôtel me toucha le bras. Il me tendit un verre de whisky.

Je le pris et l'avalai. C'était exactement ce qu'il me fallait.

J'en redemandai.

Le détective de l'hôtel me servit une seconde lampée. Il me souriait stupidement et dans ses yeux se mêlaient l'horreur et la servilité.

Brusquement, l'ouate dont ma tête était bourrée disparut la douleur s'envola et je me sentis aussi bien qu'on pouvait raisonnablement l'espérer vu les circonstances. Je demandai une cigarette au détective de l'hôtel. Il m'en donna une et me l'alluma. Sa grosse main poilue tremblait.

- C'est ça, mettez le salaud à son aise, grommela Flaggerty de la fenêtre. (Il me surveillait, et sa main tenait un pistolet automatique à canon court.) Bouge pas, Cain, continua-t-il. Avec toi, je me méfie.

- Ne me cassez pas les pieds, dis-je. Je sais bien que j'ai l'air mal pris, mais dès qu'elle sera revenue à elle, elle vous dira ce qui s'est passé. Moi, je ne sais rien.

- Comme toujours ! ricana Flaggerty.

- À votre place, je ne dirais rien, monsieur Cain, murmura le détective privé. Attendez que M. Killeano soit là.

- Il va venir ?

- Bien sûr. Vous êtes un client, monsieur Cain. Nous voudrions vous tirer de ce pétrin, s'il y a moyen.

Je le regardai avec stupéfaction :

- Il n'y a pas d'hôtel au monde où on soit aussi bien soigné ! m'écriai-je, incapable de dire autre chose.

Il me sourit, mais détourna les yeux.

Je regardai Miss Wonderly ; elle était toujours évanouie. Je fis un mouvement dans sa direction.

- Reste tranquille, Cain ! aboya Flaggerty. Bouge pas !

J'avais l'impression qu'il était prêt à faire feu au moindre prétexte. Je me rassis avec un haussement d'épaules.

- Vous feriez mieux de ranimer cette femme, dis-je.
- Occupez-vous d'elle, dit Flaggerty au détective privé.

Le grand type s'agenouilla près d'elle. Il devait se sentir gêné, car il se contenta de la fixer sans rien faire.

Je parcourus la pièce des yeux. Les cendriers étaient pleins de mégots. Sur la cheminée, il y avait deux bouteilles de whisky vides. Une autre traînait sur le tapis et une large tache d'humidité indiquait qu'elle s'était répandue. La pièce puait l'alcool. Des pieds avaient froissé les petits tapis, une chaise était renversée. On avait voulu par cette mise en scène évoquer une effroyable orgie et on y avait réussi.

Sur le sol, près du cadavre, il y avait un gros pistolet Luger. Du sang et des cheveux blancs étaient collés à la crosse. Je reconnus ce pistolet : c'était le mien.

En le contemplant, je me sentis coincé. Si Miss Wonderly la bouclait, j'étais dans le bain. J'espérais qu'elle ne serait pas trop longue.

Nous sommes restés assis une demi-heure sans rien dire. Miss Wonderly remua une ou deux fois et gémit, mais sans revenir à elle. C'était un évanouissement record. Elle cherchait peut-être à décrocher un titre !

Je commençais à perdre patience quand la porte s'ouvrit brusquement et un petit homme trapu, avec un grand chapeau noir, fit son entrée. Il me faisait penser à Mussolini secouant le poing à son balcon. Il parcourut la pièce du regard et marcha droit sur moi.

- C'est vous, Cain ? demanda-t-il en me tendant la main. Je m'appelle Killeano. Vous n'avez rien à craindre. Je veillerai à ce qu'on se comporte correctement avec vous. Vous êtes mon invité et je sais prendre soin de mes invités.

Je ne lui pris pas la main, Je ne me levai pas.

- Votre concurrent est mort, Killeano, dis-je en le regardant de haut en bas. Vous n'avez rien à craindre non plus.

Il retira sa main précipitamment et regarda Herrick.

- Le pauvre garçon ! dit-il. (Je vous jure qu'il avait les larmes aux yeux !) C'était un adversaire honnête et courageux, conclut-il. La ville perd beaucoup en le perdant.

- Gardez ça pour les journalistes, lui conseillai-je.

Nous étions tous immobiles, plantés comme des mannequins, quand Miss Wonderly se remit à hurler.

VII.

À l'usage, Killeano se révéla un organisateur hors ligne.

- Nous allons être réguliers avec Cain, déclara-t-il en frappant du poing le dos d'une chaise. Je sais que les apparences sont contre lui, mais c'est mon invité et je veillerai à ce qu'on lui laisse sa chance.

- Et alors ? demanda Flaggerty en haussant les épaules.

Pourquoi perdre notre temps ? Je vais emmener le type au commissariat pour l'interroger.

- Nous ne sommes pas sûrs qu'il soit coupable, aboya Killeano. Je m'oppose à ce que vous l'arrêtiez avant que je ne sois convaincu que vous avez des charges sérieuses contre lui. Nous allons l'interroger ici.

- Trop aimable, dis-je.

Il ne me regarda même pas.

- Faites taire cette femme, continua-t-il en montrant du doigt Miss Wonderly qui pleurait à l'écart dans le mouchoir du détective privé. Je ne veux pas qu'elle ouvre la bouche, avant que nous ayons entendu les autres témoins.

Je continuai à fumer en regardant par la fenêtre, pendant que Killeano organisait tout, en braillant au téléphone. À la fin, tout fut arrangé à son idée et nous commençâmes. L'employé de la réception, le détective de l'hôtel, le liftier, Speratza et le barman du casino avaient été rassemblés et alignés dehors dans le corridor. On leur ordonna d'attendre.

Miss Wonderly fut emmenée dans la chambre à coucher et confiée à une grosse femme en noir appelée d'urgence de la prison municipale pour la surveiller. On lui dit de s'habiller.

J'avais deux flics derrière ma chaise ; c'étaient des durs, tout prêts à me faire la peau si je manifestais la moindre intention de lever le pied, mais qui tâchaient de ne pas en avoir l'air. Il y avait là aussi Flaggerty, deux flics en civil, un photographe et un docteur. Il y avait par-dessus le marché un sténographe, un petit bonhomme aux yeux écarquillés assis dans un coin, qui griffonnait à toute vitesse, comme si ç'avait été sa vie et non la mienne qui avait dépendu de l'exactitude de ses notes. Et puis il y avait moi, et bien entendu ce cher Killeano.

- Parfait ! dit Killeano. Allons-y !

Flaggerty ne se sentait pas de joie de me tenir dans ses griffes. Il se planta devant moi, le menton en avant, un regard mauvais dans ses petits yeux brillants.

- Tu t'appelles bien Chester Cain ? demanda-t-il comme s'il ne

le savait pas déjà.

- En personne, dis-je. Vous, vous êtes bien le lieutenant Flaggerty ? Celui qui n'a pas un seul copain pour le renseigner ?

Killeano se leva d'un bond.

- Écoutez, Cain, l'affaire est sérieuse pour vous. Vous feriez mieux de renoncer à faire de l'esprit.

- Je suis le bouc émissaire, répliquai-je en souriant. Qu'est-ce que ça peut vous faire que je me paie la tête de ce salaud ?

- Ça ne vous avancera à rien, murmura Killeano.

Il se rassit pourtant. Flaggerty arpenta nerveusement la pièce.

Dès que Killeano eut fini, il reprit la parole.

- Bon. Tu t'appelles Chester Cain, et tu es un joueur de profession.

- Je n'appelle pas le jeu une profession, dis-je.

Son visage devint pourpre :

- Tu reconnais que tu gagnes ta vie au jeu ?

- Non. Je n'y gagne pas encore ma vie, dis-je. Te viens d'être démobilisé.

- Ça fait quatre mois que tu l'es. Pendant ce temps-là, as-tu joué, oui ou non ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

- Tu as gagné beaucoup de fric ?

- Un peu, dis-je.

- Tu trouves que vingt mille dollars c'est peu ?

- Ce n'est pas mal.

Il hésita et décida de s'en tenir là. Il avait établi le fait que je jouais.

- Est-il exact que tu aies assassiné cinq hommes en quatre mois ? lança-t-il brusquement.

Killeano se dressa d'un bond :

- Ne mettez pas ça au procès-verbal ! cria-t-il, ses petits yeux exorbités agrandis par l'indignation. Cain était en état de légitime défense.

- Il les a assassinés ! hurla Flaggerty. Je vous demande un peu ! Cinq hommes en quatre mois ! Joli dossier ! Légitime défense ou pas, c'est effrayant ! Tout bon citoyen en serait effrayé, comme moi.

Killeano se rassit en grommelant. Il désirait probablement passer pour un bon citoyen.

- Alloons, grinça Flaggerty en me dominant de sa hauteur. Tu les as tués, n'est-ce pas ?

- Cinq salopards brûlaient du désir de faire un carton à mes dépens, dis-je paisiblement. Je me suis défendu. Si c'est ça que vous appelez assassiner, alors, oui, je les ai assassinés.

Flaggerty se tourna vers le sténographe en levant les bras au

ciel.

- Il avoue lui-même avoir assassiné cinq innocents ! hurla-t-il.

Ces mots firent de nouveau bondir Killeano, mais je commençais à en avoir plein le dos.

- Vous fatiguez donc pas, lui dis-je. Les faits ont été bien établis et le procureur général de New-York m'a donné un non-lieu. On se fout pas mal de ce que peut raconter la flicaille de province. Gardez votre salive.

Flaggerty semblait menacé d'apoplexie.

- Continuez, dit sèchement Killeano qui se rassit en me lançant un regard dur.

- On verra bien si on s'en fout tant que ça, dit Flaggerty en serrant les poings. Écoute-moi un peu : tu es venu à Paradise Palms, parce que tu savais bien que c'était une mine d'or pour tes pareils ; tu voulais faire sauter la banque au casino.

- Foutaises ! dis-je. Je suis venu me reposer.

- Et pourtant tu étais à peine arrivé que tu courais au casino, grinça Flaggerty.

- Speratza m'avait invité, dis-je. Comme je n'avais rien de mieux à faire, j'y suis allé.

- Depuis combien de temps connais-tu Speratza ?

- Je ne le connais pas.

Flaggerty leva les sourcils :

- Ah ! tu ne le connais pas ? Et tu ne trouves pas bizarre que Speratza t'invite au casino sans te connaître ?

- Très bizarre, dis-je avec un sourire.

- Tu parles ! dit Flaggerty faisant un pas en avant. Et s'il ne t'avait pas invité ? Si tu t'étais invité toi-même parce que tu voulais le plus vite possible avoir ta part de gâteau ?

Il agita son doigt sous mon nez et hurlait à tue-tête.

- Finis, dis-je doucement, si tu ne tiens pas à prendre mon poing sur la gueule !

Il fit demi-tour, traversa la pièce, ouvrit la porte du couloir et traîna Speratza dans le salon.

Speratza portait un pantalon très chic, bleu clair avec des plis creux à la taille. Son veston était couleur moutarde, avec des épaules tellement larges qu'il avait l'air d'une armoire à glace. Les revers de son veston avaient au moins huit pouces de pointe. À la boutonnière, il arborait un bouton de rose blanc. Je vous promets qu'il n'aurait pas manqué de femmes pour tomber en pâmoison devant un pareil spectacle !

Il sourit à la ronde et jeta un coup d'oeil au cadavre de Herrick sous sa couverture ; son sourire s'éteignit. Il me regarda et détourna les yeux en vitesse.

J'allumai une nouvelle cigarette. Je n'allais pas tarder à savoir où tout cela me mènerait.

Ce ne fut pas long. Speratza déclara qu'il ne m'avait jamais téléphoné. Il prétendit qu'il ignorait ma présence en ville avant de me voir au casino. Il continua en disant qu'il me connaissait de réputation et qu'il avait été navré de me voir arriver.

À partir de ce moment-là, j'ai compris qu'on voulait ma peau. J'ai traité Speratza de menteur ; ça a paru lui faire de la peine. Mais il n'avait pas besoin de s'en faire. Je n'avais que ma parole à opposer à la sienne, et je voyais bien que la mienne ne vaudrait pas cher.

Flaggerty se débarrassa de Speratza et revint vers moi, en prenant un air de sainte-nitouche.

- Ça ne t'avancera à rien de mentir, Cain, dit-il. Tu devrais te méfier.

- Va te faire foutre, dis-je en lui soufflant ma fumée en pleine figure.

- Attends que je te tienne au commissariat ! grinça-t-il.

- Ce n'est pas encore fait, lui rappelai-je.

Killeano invita Flaggerty à continuer.

- Tu as rencontré Herrick au casino ? demanda Flaggerty quand il eut ravalé sa rage.

- C'est exact.

- Il t'a dit de quitter la ville ?

- Il m'a conseillé de quitter la ville, rectifiai-je.

- Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

- Que je restais.

- Tu lui as dit d'aller au diable, oui ! Et tu lui as dit que tu lui réglerais son compte s'il venait fourrer le nez dans tes affaires.

- Des salades ! dis-je.

Flaggerty appela le barman du casino qui déclara que j'avais menacé Herrick.

Il lui a dit : "Si tu viens fourrer le nez dans mes affaires, je t'aplattrai !", dit le barman à Flaggerty d'un air peiné et choqué.

- Combien t'a-t-on payé pour raconter ta petite histoire ? demandai-je.

- Ça suffit, Cain, coupa Flaggerty. (Il se tourna vers le barman.) O. K. C'est tout. On aura besoin de vous au procès.

Le barman sortit en continuant à hocher la tête.

- Après ça, tu es revenu à l'hôtel avec elle, continua Flaggerty en désignant Miss Wonderly qu'on venait de faire entrer.

En plein jour, sa robe de crêpe bleu avait l'air incongru. Elle semblait triste. Je lui fis un clin d'oeil, mais elle évitait mon regard.

- Vous vous êtes saoulés ensemble, continua Flaggerty. Elle est tombée dans les pommes et tu t'es mis à ruminer. Tu pensais à

Herrick. Tu t'es dit qu'il pouvait être gênant, qu'il pouvait contrarier tes projets. Ça t'a mis en colère. Tu lui as téléphoné et tu lui as demandé de venir ici, en pensant que tu pourrais l'effrayer et le faire renoncer à t'embêter.

- Ne fais pas l'idiot. C'est moi, pauvre andouille, qui me suis évanoui. Demande à la petite. Elle vous le dira. Il y a même encore mieux : allez chercher la bouteille de brandy dans la chambre à côté. Elle est pleine d'une drogue pour faire dormir.

- Quel brandy ? demanda Flaggerty.

Un des flics alla dans la chambre. Il revint au bout d'une seconde :

- Il n'y a pas de brandy, dit-il.

Je haussai les épaules.

- C'est régulier. Alors, demandez-le-lui. Elle vous le dira bien.

- Je n'ai pas besoin de le lui demander, rugit Flaggerty. La standardiste de l'hôtel a noté un appel que tu as passé à deux heures du matin. Nous avons découvert que ce numéro était celui de Herrick. Herrick est arrivé ici dix minutes plus tard. Il a demandé à la réception le numéro de ta chambre et le groom l'a conduit ici. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

- Bien joué, dis-je.

- Herrick et toi, vous avez discuté. Tu étais saoul et en colère. Tu es un tueur. Tu n'hésites jamais à tuer. Un vrai chien enragé ! Comme Herrick ne se dégonflait pas, tu l'as assommé avec ton pétard. Tu étais tellement saoul que tu avais tout oublié une minute après. Et je vais te dire pourquoi : tu avais envie de cette poule. Elle t'attendait dans le plumard, pas vrai ?

Je lui ris au nez :

- Vous n'avez qu'à lui demander. C'est mon seul témoin.

Je regardai Miss Wonderly.

- Écoute bébé : hier soir, tu m'as dit que tu étais avec moi.

Voilà le moment de le prouver. Tu es la seule qui puisse flanquer par terre cette jolie petite cage où on veut me coincer. Je compte sur toi. Ils me tiennent bien. Moi, je ne peux rien faire. Mais si tu as du cran, tu peux dire la vérité, et je serai tranquille. Nous avons passé de bons moments tous les deux. Nous pouvons encore en passer d'autres. Mais il faut marcher avec moi. Allons, dis-leur la vérité.

- Un moment, dit Killeano en se levant.

Son expression était un habile composé de méfiance et d'amicale incertitude. Il donnait l'impression que, malgré son désir de m'aider, il se convainquait progressivement que j'étais coupable. La comédie était habile. Il traversa la pièce et se pencha vers Miss Wonderly.

- Votre parole ne pèsera guère aux yeux du tribunal. Vous êtes,

vous aussi, assez mal prise. Si Cain n'a pas tué Herrick, c'est que vous l'avez tué vous-même. Et savez-vous comment on le prouvera ? Perce que la porte était fermée à clé de l'intérieur. Alors, ne mentez pas. Cain a peut-être été très gentil avec vous, mais il faut quand même dire la vérité. Vous ne pouvez pas vous payer le luxe d'un mensonge, vous risquez trop gros.

Je vis bien qu'ils avaient pris toutes les précautions. Si Miss Wonderly disait que je m'étais évanoui, on lui mettrait le crime sur le dos. Pourvu qu'ils puissent le mettre sur le dos de quelqu'un, ça leur était égal.

- O. K., bébé ! dis-je. Mens si tu veux. Il a raison. Ils sont trop malins pour nous.

- Je ne dirai rien, fit-elle en se mettant à pleurer.

Flaggerty n'attendait que ça. Il lui saisit le bras et l'arracha de sa chaise.

- Tu vas parler, petite garce ! hurla-t-il en la secouant si brutalement que sa tête se renversait en arrière.

Je m'étais levé et lui avais sauté dessus avant que les deux flics n'aient eu le temps de bouger.

Je l'ai fait pivoter sur lui-même et je l'ai frappé en plein sur la bouche. C'était un joli coup de poing et j'ai senti mes phalanges s'érafler sur ses dents. Il est tombé à la renverse en crachant le sang. Ça m'a fait un sacré plaisir.

Là-dessus, les flics m'ont sauté sur le râble et l'un d'eux m'a flanqué un coup de matraque sur la tête.

Quand je suis revenu à moi, Flaggerty était en train de s'asseoir. J'avais une bosse au crâne, mais il avait perdu deux dents.

Killeano nous sépara.

Bientôt, l'atmosphère redevint plus calme ; mais Flaggerty était trop sonné pour continuer son interrogatoire. Killeano le remplaça. Il se planta devant Miss Wonderly, en écartant ses grosses jambes courtes.

- Si vous ne dites pas ce qui s'est passé, vous allez être arrêtée, lui dit-il.

- Qu'est-ce que ça fait ? dis-je en me frottant le crâne. Ne cherche pas la difficulté. Dis-leur que tu es tombée dans les pommes et que tu ne sais rien. Ils ne manquent pas de témoins.

Un des flics m'allongea une gifle.

- La ferme ! dit-il.

- Tu me paieras ça, dis-je avec un regard qui le fit reculer.

Les yeux de Miss Wonderly allèrent de Killeano à moi. Elle était très pâle, mais il y avait dans ses yeux une lueur qui me donnait de l'espoir.

- Ce n'est pas lui, dit-elle. C'était un coup monté. Faites de moi

ce que vous voudrez, je m'en moque. Ce n'est pas lui ! Entendez-vous ?
Ce n'est pas lui !

Killeano la regarda comme s'il ne pouvait en croire ses oreilles.
Son gros visage devint jaune de fureur.

- Salope ! dit-il en la giflant à toute volée.

Un des flics m'envoya sa matraque en travers de la gorge. Je ne pouvais pas bouger ; pas même respirer.

Flaggerty et Killeano regardaient Miss Wonderly. Elle appuyait sa main contre sa joue en feu et les regardait aussi.

- Ce n'est pas lui, répéta-t-elle avec violence. Gardez votre sale argent. Tuez-moi si vous voulez, mais je ne marcherai pas.

Je poussai un hurra étouffé.

Killeano se tourna vers Flaggerty.

- Arrêtez-les tous les deux, dit-il d'une voix sifflante. Nous l'inculperons de complicité. Et mettez-les au pas tous les deux !

Il regarda Miss Wonderly.

- Vous le regretterez, dit-il.

Il traversa la pièce, ouvrit la porte et sortit en la refermant avec bruit.

- Habillez-moi ce salaud, dit Flaggerty, et tenez-le à l'oeil.

Les deux flics et les deux poulets en civil m'escortèrent dans la chambre à coucher.

- On va bien rigoler quand on te tiendra au commissariat, dit un des poulets.

C'était un type carré, avec une figure rougeaude qui avait l'air en caoutchouc, et des yeux verts et durs. Il s'appelait Hyams. L'autre poulet était maigre et dyspeptique. Il avait un grand nez rouge et de grandes oreilles qui le faisaient ressembler à un taxi avec ses portières ouvertes. On l'appelait Sony.

- J'espère que je rigolerai aussi, dis-je avec un sourire.

Le flic qui m'avait giflé me poussa sa matraque dans les côtes.

- Habille-toi, gros malin, dit-il. Je fais partie de l'équipe qui s'occupera de toi.

Je passai mes vêtements. Ils les fouillaient un à un avant de me les tendre. Ils ne laissaient rien au hasard.

- J'espère que Flaggerty me laissera m'occuper de la poule, dit Solly.

- Il s'en occupera lui-même, dit Hyams. Mais je voudrais bien être une petite souris à ce moment-là.

- Tu parles d'une occase ! s'écria Solly en se purléchant les babines. Déroutier une poule aussi bien roulée, tu te rends compte !

- Oui ! Et légalement encore ! dit Hyams.

Ils échangèrent un sourire.

Je nouai ma cravate et passai mon manteau. Il fallait agir

rapidement sans quoi il serait trop tard. Une fois qu'ils nous auraient amenés au commissariat, fini de rire. À en juger par la gueule de ces mecs-là, Buchenwald devait être une partie de plaisir en comparaison.

- Allez, marche, salaud, dit Hyams. Écoute bien : si tu bronches, on t'abat d'abord et on s'excuse après. On ne tient pas à te descendre avant de t'avoir un peu arrangé le portrait, mais si tu fais le mariol, c'est ce qui t'arrivera.

- N'ayez pas peur, dis-je. J'ai lu des bouquins qui parlaient des passages à tabac et je voudrais bien en juger par moi-même.

- Tu seras servi, dit Solly en me regardant du coin de l'oeil. Nous passâmes au salon.

Flaggerty marchait de long en large. Miss Wonderly était assise dans un fauteuil. La grosse femme se tenait debout derrière elle.

Flaggerty me fit un sourire. Il n'avait pas l'air bon. Ses lèvres étaient enflées et on apercevait un trou dans sa denture.

- Cinq hommes descendus en quatre mois, dit-il en se plaçant devant moi. Monsieur est un tueur, hein ? Tu vas voir comment nous les arrangeons, les tueurs ! Tu ne passeras pas devant le juge avant quinze jours. Quinze jours d'enfer pour le caïd ! Voilà ce qui t'attend !

- Une lopette comme toi ne devrait pas jouer les tragiques, dis-je.

Le grand flic irlandais qui m'avait déjà giflé, m'assena un coup de matraque par-derrière. Je trébuchai en avant et récoltai au vol, de Flaggerty, un direct à la mâchoire. Les deux coups avaient été bien appliqués, et je tombai à quatre pattes.

Flaggerty se mit à me bourrer de coups de pied. Je me garais la tête de mon mieux, mais la pointe de son godillot s'enfonça dans mon cou.

- On ne tient pas à être obligé de le porter au poste, dit Hyams d'un air inquiet.

Flaggerty s'écarta :

- Debout, toi, grinça-t-il.

J'étais étendu près du cadavre de Herrick toujours dissimulé sous sa couverture ; je feignis d'être étourdi. Je mis une main devant mes yeux pour les empêcher de remarquer la direction de mon regard : mon Luger dépassait un peu sous la couverture. Ils avaient oublié de le ramasser et l'avaient dissimulé involontairement en recouvrant le cadavre.

Flaggerty était en train de gueuler.

- Vas-tu te relever, salopard, ou faut-il que je recommence ?

Je me lève, dis-je en mettant lentement un genou en terre, l'air à moitié crevé.

La crosse du pistolet tachée de sang était à six pieds de moi. Je m'efforçais de me souvenir si un des poulets avait un revolver à la

main. Il ne me semblait pas. Maintenant qu'ils savaient que j'étais sans armes, ils étaient bien trop sûrs d'eux.

Flaggerty me lança un coup de pied. Je m'effondrai sur Herrick. C'était une drôle d'impression d'être étendu sur ce corps raidi par la mort. Ma main se referma sur la crosse du revolver. Le sang la rendait glissante, mais ça m'était bien égal.

Je me mis debout.

La figure de Flaggerty tourna au vert quand il aperçut le Luger. Tous les autres se figèrent sans place comme des mannequins en cire.

- Hello ! dis-je. Vous me remettez ?

Je ne braquais pas le revolver dans leur direction, je le tenais sans le serrer. Je me dirigeai vers le mur, pour pouvoir apercevoir tous les occupants de la pièce.

- Eh bien, quoi ? leur dis-je en souriant. Est-ce qu'on ne devait pas aller rigoler au commissariat tous ensemble ?

Ils ne bougèrent pas et n'ouvrirent pas la bouche.

Je regardai Miss Wonderly. Elle était assise sur le bord de sa chaise, ses yeux s'ouvraient tout grands de surprise.

- Ce n'est qu'une bande de lopettes qui veulent jouer aux durs, lui dis-je. Tu viens avec moi, bébé ?

Elle se leva et vint à moi. Ses genoux tremblaient ; je lui passai le bras autour de la taille.

- Veux-tu te rendre utile ? lui demandai-je en l'attirant contre moi.

- Oui, dit-elle.

- Va dans la chambre et mets-moi quelques affaires dans une valise. Prends ce qu'il y a de mieux, laisse le reste. Dépêche-toi.

Elle passa devant les mannequins de cire sans leur accorder un regard, et disparut dans la chambre.

- Y en a-t-il parmi vous qui sache à quelle vitesse je peux me servir de mon pétard ? Si ça vous intéresse, vous n'avez qu'à le dire : je vous ferai une démonstration, proposai-je gaiement en passant le revolver dans ma ceinture.

Personne ne broncha. Ils étaient huit, plus la grosse femme. Ils avaient trop peur, pour oser seulement cligner de l'oeil.

J'allumai une cigarette et soufflai ma fumée au nez de Flaggerty.

- Vous avez bien rigolé, les enfants, dis-je. Maintenant, ça va être mon tour. Je suis venu ici en villégiature. Tout ce que je voulais, c'était prendre du bon temps et dépenser mon fric. Mais vous avez voulu faire les malins. Vous avez voulu supprimer Herrick parce qu'il vous gênait. Vous avez décidé de me mettre tout sur le dos, et ça a failli réussir. Ça aurait réussi, si vous n'aviez pas été si bêtes. Vous avez eu Herrick, mais moi vous ne m'avez pas eu ; vous verrez que je

serai beaucoup plus difficile à avoir que Herrick. Je vais découvrir pourquoi vous vouliez vous débarrasser de Herrick et quand ça sera fait, je finirai le boulot. Je reste ici jusqu'à ce que j'aie mis le patelin sens dessus dessous et que j'aie découvert ce qui cloche. Je reste ici jusqu'à ce que j'aie fait sauter votre municipalité. Essayez de m'en empêcher si vous pouvez. Je déteste être bousculé par une bande de péquenots. Ça me vexe.

Ils ne disaient toujours rien.

Je fis signe au flic irlandais.

- Arrive un peu, dis-je.

Il s'avança vers moi ; on aurait dit qu'il marchait sur des oeufs ; il avait les bras en l'air.

Je le laissai s'approcher jusqu'à six pieds de moi ; et je lui envoyai mon poing en plein sur le nez. Il trébucha, se heurta à Flaggerty et tous deux tombèrent assis par terre.

Ils y restèrent. Le flic saignait du nez.

Miss Wonderly sortit de la chambre, une de mes valises à la main.

- Attends-moi près de la porte, chérie ! dis-je.

Je me dirigeai vers la fenêtre, tirai le rideau et pris la boîte de cigares que j'avais cachée derrière. Il y avait dix-huit mille dollars dans la boîte : tout l'argent de mes vacances.

Je ne me donnais même pas la peine de surveiller mes bonshommes, mais ils n'osaient pas battre des paupières. Ma réputation devait être bien établie à Paradise Palms, ou alors c'étaient tout simplement des trouillards finis.

- Allons-y, dis-je à Miss Wonderly.

Elle ouvrit la porte.

- Bye, bye ! dis-je à Flaggerty. Tu peux me courir après si ça te chante. Ça me plairait assez d'être forcé de me bagarrer, mais je ne tire jamais le premier. C'est toujours inutile. Au plaisir !

Il resta assis sur le plancher. Ses yeux étaient pleins de haine, mais il ne dit rien.

Je pris le bras de Miss Wonderly et nous gagnâmes l'ascenseur. Je pressai le bouton et, une ou deux secondes après, les portes à glissières s'ouvrirent.

- Pour descendre, monsieur ? demanda le liftier. C'était le type qui avait juré qu'il avait fait monter Herrick chez moi.

Je le tirai hors de la cabine et le frappai entre les deux yeux. Il tomba à terre et se garda bien de regimber. Je poussai Miss Wonderly dans la cabine et l'y suivis.

- Pour descendre, dis-je au liftier, avec un sourire, en refermant les portes.

Chapitre II : Poursuite.

I.

- Savent-ils où tu habites ? demandai-je à Miss Wonderly en sortant la Buick du garage de l'hôtel.

Elle secoua la tête.

- Tu en es sûre ?

- Oui. Je viens de déménager. Personne ne le sait encore.

- Nous allons passer chez toi et tu vas prendre des vêtements, dis-je. Où est-ce ?

- Oh, non ! Partons vite. J'ai peur.

- Nous avons le temps, dis-je. Tu n'as pas besoin d'avoir peur.

Si nous ne faisons pas de gaffes, ils ne nous auront pas. Où habites-tu ?

- Au coin de la rue Essex et la rue Merrivale.

Je fis un signe de tête :

- Je vois. J'y suis passé en venant.

Tout en conduisant la Buick, je ne quittais pas le rétroviseur des yeux. On ne nous suivait pas pour le moment.

- Nous avons pas mal de choses à nous raconter, dis-je négligemment. Merci d'avoir pris mon parti.

Elle frissonna :

- Est-ce qu'ils nous rattraperont ?

- Ils ne se sont pas levés assez matin, répliquai-je.

Au fond, je n'étais pas plus tranquille que ça. Je me demandais s'ils avaient relevé le numéro de mon auto à l'hôtel et combien de temps il faudrait à l'employé pour l'indiquer à Flaggerty. Je me demandais où diantre nous allions nous terrer. Valait-il mieux quitter la ville ? Je ne voulais pas m'éloigner trop, parce que j'étais décidé à repincer Killeano. Il allait falloir être à portée pour l'avoir, et je tenais à l'avoir.

- Écoute, mon lapin, dis-je d'une voix rassurante, il faut que tu réfléchisses bien. Y a-t-il en ville, ou aux environs, un endroit où nous pourrions nous planquer sans trop de risques ?

Elle se tordit sur elle-même :

- Il faut partir, dit-elle d'une voix angoissée. S'ils me rattrapent, tu ne peux imaginer ce qu'ils me feront.

Je lui tapotai la main et manquai emboutir un type qui avait débouché brusquement de derrière un camion. Nous échangeâmes quelques jurons cordiaux.

- Du calme, dis-je à Miss Wonderly. Personne ne te rattrapera. Mais nous allons avoir la police sur le dos ; il y aura des barrages sur

toutes les routes qui sortent de la ville. Avec leurs radios contre nous, nous n'irons pas loin. Il faut nous planquer jusqu'à ce que ça chauffe un peu moins. Alors, un soir, nous nous faulions hors de la ville, et bon vent.

- Il vaudrait mieux partir maintenant, dit-elle en serrant les poings.

- Tout ira bien, tu verras. Mais il faut que tu réfléchisses. Il nous faut une bonne petite planque pour trois ou quatre jours. Réfléchis bien.

Tout en parlant, j'étais arrivé au carrefour des rues Essex et Merrivale. J'enfilai Essex Street et arrêtai la Buick devant des appartements meublés assez délabrés.

- Viens, dis-je, en attrapant ma boîte à cigares. Grouillons-nous.

Nous grimpâmes en courant les marches de bois qui menaient à la porte d'entrée, et elle me guida dans une grande chambre, au premier étage, sur la façade. Elle emballa ses affaires comme si elle avait le diable à ses trousses. Elle s'y prenait si bien que je me contentai de lui laisser le champ libre et de la regarder faire. En trois minutes, elle avait bourré une grosse valise, de tout ce qu'elle avait tiré de son placard et de sa commode.

- Bravo ! dis-je en saisissant la valise. Et maintenant, filons en vitesse.

Sur le palier, je m'arrêtai. Elle s'agrippa à mon bras en ouvrant de grands yeux.

- Qu'y a-t-il ? souffla-t-elle.

- Je lui fis signe de se taire et je tendis l'oreille. La T. S. F. diffusait un message de la police. On demandait aux habitants de Paradise Palms d'ouvrir l'oeil à mon sujet.

- Quel effet cela te fait-il de t'entendre appeler "une tueuse blonde" ? lui demandai-je avec un sourire.

Elle me bouscula pour passer devant et dévala l'escalier. Au bas des marches, elle s'arrêta. Un homme trapu en bras de chemise venait de sortir du salon. Il la regardait bouche bée.

- Hé! dites donc, dit-il en faisant un pas vers elle. Pas si vite, on vous recherche !

Miss Wonderly poussa un petit cri effrayé, tourna les talons et voulut remonter l'escalier, mais il l'attrapa au passage.

- Moi aussi, on me recherche, dis-je en descendant lentement les marches.

L'homme lâcha Miss Wonderly comme si elle l'avait mordu. Il recula et son visage blêmit.

- Moi, je ne sais rien. Je n'ai rien vu, m'sieur, dit-il d'une voix étranglée.

Je lui souris

- C'est bien ce qu'il me semblait, dis-je. (Je posai la valise à terre.) Où est ton téléphone, petit crétin ?

De la main, il me montra la pièce d'où il venait de sortir. Je lui fis un bref signe de tête et il y entra. Je le suivis. Miss Wonderly se serrait contre le mur. Elle était plus mignonne quand elle s'appuyait au mur de ma chambre d'hôtel. Il est vrai que cette fois-ci, elle était habillée. Toute la différence venait de là.

La pièce était vaste et en désordre. Il y avait des stores aux fenêtres pour protéger les locataires du soleil.

Une vieille femme avait le téléphone à l'oreille. En me voyant, elle sursauta et laissa échapper le récepteur qui tomba sur la table avec un petit bruit sec. Elle s'effondra pesamment dans un rocking-chair et se couvrit la tête de son tablier. Ça ne lui donnait pas l'air malin mais ça paraissait la reconforter un peu.

Je saisis le récepteur et tirai. Le cordon s'arracha du mur ; je lançai le téléphone à terre.

- Comme ça, tu ne diras rien à personne, dis-je à l'homme en clignant de l'oeil. Ça te changera.

Il se tortillait en tremblant et suait à grosses gouttes. Il paraissait avoir peur de moi.

Je les abandonnai tout muets et recroquevillés et repris Miss Wonderly au passage. Elle aussi semblait avoir peur. Bon Dieu, moi aussi j'avais peur, dans le fond !

Nous descendîmes en courant dans la rue et je lançai sa valise dans l'auto. Nous sautâmes dedans et je sortis d'Essex Street comme si j'avais eu le feu au derrière.

- As-tu réfléchi où nous pourrions aller, mon loup ? demandai-je tandis que nous filions sur le boulevard de l'Océan.

Elle secoua la tête

- Non, dit-elle.

- Eh bien, tâche de te concentrer ou nous serons faits.

Elle se cogna les deux poings l'un contre l'autre et se mit à pleurer. Pas d'erreur : elle avait très peur.

Je regardai la baie. Les eaux opalescentes du golfe changeaient de teinte au gré des nuages. Des îles éparses, toutes vertes, brillaient comme des émeraudes sur un fond d'azur. À l'horizon, le Gulf Stream traçait une ligne indigo, que, çà et là, mouchetait de taches grises la fumée de quelque navire.

- Et ces îles ? demandai-je en ralentissant. Les connais-tu ?

Elle se redressa, ses larmes séchées comme par enchantement.

- Bien sûr ! Voilà l'endroit rêvé, dit-elle. Cudco Key ! C'est une toute petite île sur la gauche de l'archipel. Je sais qu'il y a une cabane. Je l'ai découverte un jour en y allant.

- Parfait, dis-je. C'est là que nous irons. Si nous pouvons y

arriver.

Je ne savais pas où nous étions, mais comme, en gros, nous nous rapprochions des îles, je ne m'en faisais pas. Nous dépassâmes la plage de Dayden, et je jetai un regard sur le radeau. Que de temps semblait avoir passé depuis le moment où nous nous y trouvions tous les deux ! Nous continuâmes à rouler et je finis par apercevoir un embarcadère devant nous. Cela me donna une idée.

- Nous allons échanger la voiture contre un canot, dis-je.

- Je suis bien contente de t'avoir avec moi, dit-elle seulement.

Cela partait du fond du cœur.

Je caressai son genou. Comme il était agréable au toucher et qu'elle ne le retirait pas, j'y laissai la main.

Nous nous arrê tâmes près de l'embarcadère et sortîmes de voiture. Je m'assurai que mon revolver était à portée de ma main et je serrai énergiquement ma boîte à cigares. Ça, au moins, j'étais décidé à ne pas le perdre. Nous jetâmes un regard autour de nous. Il y avait plusieurs canots à moteur amarrés au quai, mais ils n'étaient pas assez rapides pour moi. Il me fallait un engin capable de semer au besoin un canot de police.

Je finis par trouver ce que je cherchais : un canot de trente-trois pieds, tout en acajou, étincelant d'acier et de cuivre. Il avait l'air très rapide.

- Voilà notre affaire ! dis-je à Miss Wonderly.

Pendant que nous regardions le canot, un gros petit homme sortit d'une maison qui donnait sur la mer et accourut vers le canot. U nous lança un coup d'oeil scrutateur et monta à bord.

Je le hélai.

Il leva la tête et ressortit du canot. Il était noirci par le soleil qui avait décoloré ses cheveux et les avait rendus tout jaunes. Il n'avait pas l'air commode, mais ça ne devait pas être un mauvais bougre.

- Vous avez besoin de moi ? demanda-t-il en nous dévisageant. (Il sourit brusquement.) Bon sang ! dit-il.

Je haussai les épaules en souriant à mon tour.

- Pas de toi, dis-je ; de ton bateau !

- Sacrédié, mais c'est Chester Cain ! s'écria-t-il.

Il s'appliquait soigneusement à ne pas remuer les mains et à ne pas faire de mouvements intempestifs, mais il n'avait pas peur.

- Soi-même ! répliquai-je.

- Ça ne me dérange pas, dit-il. Mais ça fait une demi-heure que la radio n'arrête pas. Tout le village sait que vous êtes en fuite. (Il dévisagea Miss Wonderly. Probablement qu'elle lui convenait car sa bouche dessinait un petit sifflement silencieux.) Comme ça, vous voulez mon bateau ?

- Tu as tapé dans le mille, dis-je. Je suis pressé mais je ne veux pas te voler. Je t'offre ma Buick et mille dollars.

Il ouvrit de grands yeux.

- Et vous me rendrez le canot ?

- Bien sûr, s'il n'est pas coulé.

- Coulé ? Ils ne le verront même pas.

Son optimisme me fit du bien.

- Il est si rapide que ça ?

- C'est le plus rapide de toute la côte. Vous êtes bien tombé avec moi.

- C'est ce que je vois. Alors, ça colle ?

Il sourit.

- Ça ne me dit pas grand'chose, mais je marche. D'ailleurs, je n'ai jamais pu blairer ce charognard de Herrick.

- Le canot est bien à toi ? demandai-je.

- Bien sûr. Je m'appelle Tim Duval. Je m'en sers pour la pêche au thon et d'autres trucs. Quand vous serez sortis du pétrin, venez faire un tour avec moi. Ça vous plaira. (Il cligna de l'oeil.) J'aimerais bien le retrouver, mais gardez-le tant que vous voudrez. Le plein d'essence est fait, tout est en ordre. Il vous mènerait jusqu'à Cuba si vous aviez envie d'aller aussi loin.

Miss Wonderly revint en pliant sous le poids des deux valises. Au moins, elle n'avait pas peur de se rendre utile. Elle était mignonne avec sa robe de crêpe bleu; on aurait dit un déguisement, et ça faisait valoir ses formes. Duval avait du mal à en décoller les yeux. Moi aussi...

Nous chargeâmes les valises à bord et elle se pelotonna dans la dunette.

- Descends dans la cabine, mon loup, lui criai-je. C'est plus sûr.

Je ne voulais pas qu'on puisse la voir pendant que je longerais l'embarcadère.

Elle descendit dans la cabine et referma la porte.

- Voulez-vous que je vienne ? demanda Duval avec espoir.

- Non, dis-je en secouant la tête.

Il haussa les épaules.

- Compris. Moi aussi à votre place, je préférerais voyager seul ; seul avec elle ! Elle est mignonne, hein ?

- Oui, oui, dis-je en lui donnant les clés de la Buick.

- Vous n'aurez pas d'ennuis avec ce canot-là, dit-il en prenant les clés. Il est très doux à conduire. Je prendrai soin de votre bagnole.

- C'est ça, prends-en bien soin, dis-je.

- Comptez sur moi.

Je montai à bord et mis le moteur en marche. Duval largua les amarres.

Flaggerty aussi est un charognard, dit-il.

Ces mots prouvaient qu'il n'allait pas nous donner dès que nous serions hors de vue.

- Tout à fait d'accord ! dis-je avec conviction.

Je tournai la barre et dirigeai le canot le long du chenal, vers le goulot qui débouchait sur la baie.

La houle était forte mais pas bien méchante. Bientôt, je doublai le môle et nous fûmes en pleine mer.

Je regardai derrière moi. Duval me faisait signe de la main. Je lui rendis son salut. Je poussai le moteur à fond et le canot bondit en avant en rugissant, soulevant des gerbes d'eau et d'écume, blanches comme du lait.

II.

Cudco Key est un petit îlot, à cinq milles de l'archipel qui ferme la baie. Il offre une plage de sable blanc éblouissant, bordée de cocotiers, d'orchidées arborescentes, couvertes de pâles fleurs blanches, délicatement veinées de vert et de ces calebassiers dans les gourdes desquels les graines font un bruissement monotone à la plus légère brise. Plus loin, sur la côte, et dans le centre de l'île, il y a des fourrés de palétuviers et d'arbres à coroso. Des volutes de fumée s'élevaient dans l'air, là où l'on faisait du charbon de bois avec les palétuviers. J'amenai le canot au coeur des fourrés. J'étais à peu près certain qu'on ne pourrait pas le repérer de la mer.

Nous laissâmes nos valises à bord et nous nous dirigeâmes vers le centre de l'îlot, à la recherche de la cabane. Miss Wonderly s'était changée; elle avait un pantalon de toile vert bouteille, un jersey et un foulard orange pour maintenir ses boucles en ordre.

Elle était très gentille et très fraîche.

Il faisait chaud sur l'îlot ; je n'avais gardé que mon tricot de corps avec un pantalon de gabardine et pourtant j'étais en nage.

Nous restâmes sous le couvert des taillis. Miss Wonderly m'apprit que deux douzaines de pêcheurs, étaient les seuls habitants de l'île, mais nous n'en vîmes aucun.

Quand nous avons découvert la cabane, j'ai eu vraiment la plus grande surprise de ma vie. Non seulement, elle ouvrait une belle vue sur la baie et sur Paradise Palms dans le lointain, mais surtout ce n'était pas du tout une cabane. C'était une maison à l'épreuve des typhons, qui avait été bâtie quelques années plus tôt par la Croix-Rouge, à titre d'expérience au cours d'une campagne pour la protection contre les typhons.

Ces maisons sont bâties comme des blockhaus, tout en béton armé; elles sont ancrées au roc par des barres d'acier. Le toit, les murs, les planchers sont en béton, les murs ont un pied d'épaisseur. Les cloisons traversent la maison du haut en bas, jusqu'aux fondations creusées dans le roc. Les châssis des fenêtres sont en acier, avec des vitres renforcées et des doubles volets ; le bois n'est utilisé que dans les portes faites d'une triple épaisseur de cyprès. Il y a des gouttières qui amènent l'eau du toit jusqu'à une citerne creusée dans le roc sous la maison et qui fournissent de l'eau en cas de nécessité.

La maison était située à l'extrémité de l'île et, en raison de sa position exposée, il n'y avait aucune habitation à moins de deux milles. L'expérience était concluante, mais personne n'habitait la

maison. Sans doute, les indigènes préféraient leurs huttes de bois, ou alors on leur demandait un trop gros loyer.

- C'est ça ta cabane ? dis-je en la regardant. Comme cabane, ça se pose là !

Miss Wonderly, les mains croisées derrière le dos, se souleva sur la pointe des pieds pour mieux admirer la maison.

- Je l'avais seulement aperçue de la mer, dit-elle. On m'avait dit que personne ne l'habitait. Je ne croyais pas que c'était aussi bien.

- Essayons d'entrer, dis-je.

Ça n'était pas commode. Je dus faire sauter la serrure de la porte d'entrée d'un coup de revolver. L'intérieur était sale et il y faisait une chaleur torride, mais une fois toutes les fenêtres ouvertes, cela alla mieux.

- Nous pouvons arranger ça très bien, dis-je. Là, nous serons en sûreté. Allons regarder un peu les environs.

Je dénichai un petit port aménagé à l'époque où l'on avait construit la maison. Les palétuviers l'avaient enseveli, et il était presque invisible. Je découvris son existence par hasard, en manquant de tomber du haut de la jetée couverte de feuilles mortes.

- C'est épatant ! dis-je après avoir éclairci le taillis. Nous allons amener le canot par ici et puis nous nous installerons. Allons, viens.

En pilotant le canot autour de l'île, je tombai sur le petit village blotti sur la côte est. Il y avait trois ou quatre barques amarrées à la jetée, environ une demi-douzaine de cabanes en bois et un grand bâtiment de bois qui avait l'air d'un entrepôt.

- Reste dans la cabine, dis-je, je vais aller aux provisions.

Un groupe d'hommes se tenaient debout sur la jetée, tandis que j'amenai le canot près d'un anneau d'amarrage. L'un d'eux, un grand type, au torse et aux pieds nus, s'avança et attrapa l'amarre que je lui lançais.

Tandis que je grimpais sur la jetée, les hommes me regardèrent, regardèrent le canot et échangeaient des coups d'oeil.

- C'est le canot de Tim, ça, remarqua le grand type en s'essuyant les mains sur le fond d'un pantalon en toile jadis blanche.

- Oui, dis-je.

Pour le cas où ils auraient cru que je l'avais volé, j'ajoutai :

- Je l'ai loué, je suis en vacances sur la côte et je veux pêcher.

- C'est un beau canot, dit le grand type.

- Ça, il n'y a pas d'erreur, opinai-je.

J'amarrai solidement le canot; je me rendais compte qu'ils ne me quittaient pas un instant des yeux. Je me dirigeai vers l'entrepôt, espérant que personne n'aurait l'idée de déclencher la bagarre. Personne ne bougea.

Le commis du magasin me dit qu'il s'appelait Mac. Je lui dis

que, moi, je m'appelais Reilly. C'était un petit type tout desséché avec des yeux brillants d'oiseau. Il me plaisait. Quand il vit que j'étais un client, je lui plus à mon tour. Je fis pas mal d'achats.

Nous enrôlâmes quelques badauds, y compris le grand type, pour transporter mes achats jusqu'au canot. Mac les accompagna aussi, mais sans rien porter.

- C'est le canot à Duval, dit-il en arrivant sur la jetée.

- Décidément, il a l'air d'être bien connu par ici, dis-je.

- Vous parlez ! fit-il avec un léger sourire,

J'allumai une cigarette et lui en tendis une.

- C'est plutôt tranquille ici, observai-je en parcourant du regard la plage déserte.

- Et comment, dit Mac. Personne ne vient nous embêter. On s'en tire.

- Ça ne m'étonne pas, fis-je.

- Il paraît qu'on s'agite à Paradise Palms, reprit-il après un silence. Un crime avec des dessous politiques. La radio gueule tant et plus.

- Il paraît.

- Après tout, ça ne nous regarde pas.

Comment fallait-il comprendre ces paroles ?

- Vous êtes seul ? continua-t-il en regardant dans le canot.

- Oui, dis-je.

Il hocha la tête et cracha dans l'eau.

- Je pensais que vous aviez peut-être amené votre femme.

- Je ne suis pas marié, dis-je.

- Tous les goûts sont dans la nature.

Le grand type sortit du canot et vint à nous. Il ruisselait de sueur.

- Ça y est, annonça-t-il. La cabine est fermée à clé, ajouta-t-il.

- Oui, dis-je.

Mac et le grand type se regardèrent. Sans doute, devaient-ils faire un gros effort cérébral.

Je tendis cinq dollars au grand type. Il s'en saisit avec autant d'enthousiasme que si ç'avait été un billet de cent. Il était tout excité.

- On vous reverra peut-être, dit Mac avec espoir. Les amis de Tim sont mes amis.

- Tant mieux, déclarai-je de bon coeur.

- Moi, je me dis que Duval ne louerait son bateau qu'à un type régulier, poursuivit Mac.

- Vous avez raison, répliquai-je, en pensant que Duval avait vraiment la cote sur l'île.

Je descendis dans le canot.

- De temps en temps, il y a une patrouille qui vient montrer le

nez par ici, avertit Mac en s'accroupissant pour me parler à l'oreille.

- Ah ! oui, dis-je en le regardant.

Il cligna de l'oeil :

- On ne leur cause guère.

- Bravo ! dis-je.

- Vous feriez peut-être mieux de la laisser sortir. Il doit faire bigrement chaud dans la cabine ! continua-t-il sans me regarder, en admirant le paysage.

- Ah oui ? grommelai-je. Ne cherche donc pas à être trop malin !

Il tira de sa poche une carotte de tabac à chiquer et mordit dedans.

- Moi, je n'aime pas les flics d'ici, déclara-t-il en mâchant sa chique avec énergie. Et Herrick c'était un mec qui voulait nous mettre des bâtons dans les roues. Tout de l'emmerdeur. Les gars sont plutôt contents qu'on les en ait débarrassés.

- J'ai entendu dire, en effet, qu'il n'était pas aimé, acquiesçai-je.

Je larguai l'amarre et mis le moteur en marche.

- J'ai de l'essence si vous en avez besoin, me cria Mac.

De la main, je lui fis un signe d'adieu.

III.

Une lune ronde comme un camembert flottait dans un ciel sans nuages. Les palmiers ondulant sous la brise jetaient de longues ombres fantomatiques. La lueur rouge du feu de charbon de bois se réverbérait sur la peau de Miss Wonderly. Elle était étendue sur le dos, les bras croisés derrière la tête, les genoux pliés. Elle portait un short bleu, un jersey rouge et des sandales. Ses cheveux couleur de miel lui cachaient un côté du visage.

À genoux devant le feu, je faisais griller deux côtelettes. Elles avaient bon aspect et embaumaient.

Nous étions fatigués, mais dans la maison tout était nickel. Ça m'avait étonné de voir comme Miss Wonderly s'était donné du mal pour nettoyer la baraque. Nous avions frotté, balayé, astiqué. Nous avions amené de la bourre de cocotier dans deux pièces et traîné les coussins du canot dans une des deux. Nous avions dévissé les deux petits fauteuils de la cabine et nous les avions amenés aussi dans la maison ainsi que la table. Avec deux bonnes lampes à pétrole, on se sentait presque chez soi.

- Dans le coffre du canot, j'avais trouvé un pistolet Thomyson et une carabine automatique, avec assez de munitions pour commencer une petite guerre.

Je ramenai la carabine à la maison, mais laissai le Thompson dans le coffre, J'ignorais si nous ne serions pas coupés brusquement du canot ou de la maison et je jugeais sage de partager les risques.

Il y avait un poste de T. S. F. portable dans le canot, et nous l'avions aussi pris avec nous.

Nous avons fait une bonne journée de travail, malgré la chaleur et nous nous sentions d'attaque pour un repas substantiel.

Je fis la répartition des côtelettes, des pommes de terre sautées et de deux bouteilles de Coca-Cola.

- Et voilà, dis-je en posant l'assiette sur la poitrine de Miss Wonderly. À la soupe !

Elle s'assit après avoir posé l'assiette sur la couverture de plage qu'elle avait étendue par terre afin de ne pas se mettre de sable dans les cheveux. Éclairée à la fois par la lune et par le feu, elle était épatante.

- Tu as encore peur ? demandai-je en coupant ma viande.

- Non, dit-elle en secouant la tête.

Nous avons été si occupés que nous n'avions même pas pensé à Killeano ni aux autres.

- On ne dirait pas que tout ça ne date que de ce matin, hein ? dis-je. Tu dois avoir pas mal de choses à me raconter. Comment est-ce que tu te trouves mêlée à tout ça ?

Elle resta un moment silencieuse. Je ne voulais pas la bousculer, mais il fallait que je sache.

- J'ai été une idiote, dit-elle brusquement. Je suis venue ici parce qu'on m'avait promis du travail. Et puis, j'en avais assez d'envoyer au bain les hommes qui s'imaginent que toutes les filles qui font du music-hall sont des grues.

"La situation avait l'air intéressante, mais finalement c'était toujours la même histoire. Ce n'était pas du travail qu'il voulait me donner. Il voulait coucher avec moi. Moi ça ne me disait rien ; alors, je me suis trouvée sur le pavé, sans avoir le moyen de repartir."

- Vous serez donc toujours aussi bêtes ! dis-je.

- Là-dessus, Speratza est arrivé. Il avait besoin de quelqu'un pour s'occuper des fleurs et de la décoration du casino. J'ai obtenu la place.

- Les fleurs et toi, ça va bien ensemble, dis-je.

Elle acquiesça.

- Pendant huit mois, tout a bien marché. Mon travail me plaisait et j'étais bien payée. Et puis, un beau jour, Speratza m'a fait appeler. Il était dans son bureau avec Killeano et Flaggerty. Ils m'ont regardée attentivement; ils parlaient tout bas entre eux et cela ne me plaisait pas. Killeano a dit que je ferais l'affaire et il est parti avec Flaggerty. Alors Speratza m'a dit de m'asseoir et m'a offert mille dollars si j'acceptais de te tenir compagnie. À ce moment-là, je ne savais pas de qui il s'agissait. Il m'a dit que tu étais un touriste de marque et que, pour des raisons que je n'avais pas besoin de connaître, il fallait que je te tiennes compagnie. Si je remplissais bien ma tâche, je devais recevoir les mille dollars et mon billet pour rentrer chez moi.

- Qu'est-ce que tu as pensé de ça ?

- Je ne savais qu'en penser. C'était une grosse somme, et je voulais à tout prix rentrer chez moi, mais à la manière dont Speratza parlait de l'affaire, quelque chose me conseillait de ne pas m'en mêler. Je lui ai demandé ce que j'aurais à faire au juste. Il m'a dit qu'il faudrait que je te fasse sortir, que je te distraie et que je te persuade de me ramener à ton hôtel. Il m'a dit qu'il faudrait que je me mette au lit avec toi, mais que tu serais drogué et que tu me laisserais tranquille. L'important c'était que je passe la nuit dans ta chambre. J'ai cru qu'il s'agissait d'une affaire de divorce et qu'on cherchait à te compromettre. Ça ne me plaisait pas du tout et j'ai refusé.

Elle eut un petit frisson et ses yeux fixèrent la baie illuminée par le clair de lune.

- Il a essayé de me convaincre, mais plus il insistait, plus j'étais

sûre qu'il y avait quelque chose de louche là-dessous. Finalement, il s'est levé et m'a dit de venir avec lui. Nous sommes allés jusqu'au port dans sa voiture.

Elle s'arrêta et contempla ses mains. Je ne la pressai pas et elle reprit au bout d'un moment :

- Il m'a conduite dans une maison sur les quais. À peine entrée, j'ai compris de quel genre de maison il s'agissait rien qu'en voyant l'affreuse vieille femme et les filles qui me regardaient du haut de l'escalier. C'était horrible.

Je lui tendis une cigarette et nous fumâmes quelques minutes en silence.

- Il t'a dit que c'était là qu'il te mettrait si tu refusais de marcher, hein ? demandai-je enfin.

Elle acquiesça :

- J'avais tellement peur que j'aurais fait n'importe quoi pour sortir de là.

- Pas étonnant, dis-je.

- Finalement, j'ai dit que j'acceptais et il m'a ramenée au casino. Il m'a dit qu'on me surveillerait tout le temps. Flaggerty et lui devaient être continuellement aux aguets près de nous, sans se faire voir. Si je te prévenais, ils te tueraient et ils m'enverraient dans la maison.

- Bien aimable à eux, dis-je. Quand j'ai perdu connaissance, que s'est-il passé ?

- Je savais qu'on avait drogué le brandy. Ils avaient été forcés de me prévenir, pour que je n'en boive pas. Quand tu as eu perdu connaissance, je les ai fait entrer. Speratza et Flaggerty t'ont examiné et t'ont couché. Ils m'ont dit de me mettre dans le lit près de toi et d'y rester jusqu'à l'aube. Ils m'ont défendu d'en bouger avant. J'avais si peur que je leur ai obéi. J'étais sûre qu'il allait se passer quelque chose d'horrible. Je les ai entendus qui circulaient dans le salon ; maintenant, je sais ce qu'ils faisaient. Je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit ; quand il a fait jour, je suis allée dans le salon. Tu sais ce qui est arrivé ensuite.

Je me rapprochai d'elle.

- Et pourtant tu les as finalement trahis, dis-je. Pourquoi ? Pourquoi as-tu pris un risque pareil ?

Elle détourna les yeux :

- Je ne voudrais pas impliquer un innocent dans une affaire de meurtre, dit-elle ; d'ailleurs, je t'avais dit que je marchais avec toi. Tu te souviens ?

- Je me souviens, dis-je, mais tu étais dans le pétrin. Je ne t'en aurais pas voulu de marcher avec eux.

- Tu vois, je ne l'ai pas fait.

Je tournai son visage vers moi.

- Je serais bien capable d'avoir le béguin pour de bon, lui dis-je.

Elle passa ses bras autour de mon cou et attira ma tête vers elle :

- Moi, c'est déjà fait, dit-elle, ses lèvres posées sur mon cou. Tant pis. Je ne peux plus garder ça pour moi toute seule. Je ne veux pas qu'ils te fassent du mal. Nous échangeâmes des caresses ; ça n'était vraiment pas difficile de l'aimer.

- Je me demande ce que je vais faire de toi, dis-je enfin quand la lune pareille à un camembert eut glissé à notre gauche.

- Ce que tu vas faire de moi ? (Elle se redressa; ses yeux étaient apeurés.) Que peux-tu faire ?

- Faut-il te laisser ici ? Peux-m t'en tirer toute seule ?

Elle s'accrocha à mon bras :

- Qu'est-ce que tu vas faire ?

- Réfléchis un peu, mon loup, dis-je. Je ne manque pas de besoin. Il y a d'abord Killeano. Tu te souviens de lui ? Le gros petit bonhomme qui ressemble à Mussolini ?

- Mais tu ne vas pas retourner à Paradise Palms ?

- Bien sûr que si. Je ne suis venu ici que pour te mettre à l'abri.

- Mais tu es fou ! s'écria-t-elle. Que peux-tu faire contre tant de gens ?

- Tu verras bien, dis-je en souriant. Nous sommes tous les deux inculpés de meurtre. Je vais d'abord liquider cette affaire-là. Tant que je n'aurai pas retrouvé l'assassin de Herrick et que je ne l'aurai pas persuadé de se dénoncer, nous ne serons pas en sûreté.

- Mais tu ne peux pas retourner là-bas tout seul, dit-elle affolée.

- Je vais y retourner tout seul ; et tout de suite encore, lui dis-je. La seule chose dont j'aie besoin d'être sûr, c'est que tu sois bien à l'abri ici, en mon absence.

- Je ne pourrai pas être bien ici, dit-elle très vite, trop vite.

Je secouai la tête :

- Mais si, mais si. Écoute-moi bien : je serai revenu demain soir. Je prends le bateau. Toi, il ne faut pas t'éloigner de la maison. Je te laisse le fusil. Il y a bien assez de vivres. Si quelqu'un vient, enferme-toi dans la maison. Si tu fais bien attention, ils ne pourront pas t'avoir. D'ailleurs, il ne viendra personne.

- Et si tu ne reviens pas ? demanda-t-elle.

Ses lèvres tremblaient.

- Tu t'en tireras tout de même, je te laisse dix-sept mille dollars. Tu iras trouver Mac. Il s'arrangera bien pour te ramener à New-York. Je passerai le voir et je lui parlerai.

- Non, dit-elle. Il vaut mieux pas. Je préfère que personne ne

sache que je serai seule.

Ça n'était pas si bête.

- Mais il ne faut pas me quitter.

Elle appuyait son visage contre le mien.

- Je ne veux pas te perdre, si tôt après t'avoir trouvé.

Nous discutâmes à perte de vue, mais ma décision était prise.

Elle le comprit enfin et renonça à essayer de me convaincre. Elle s'assit, les mains croisées sur les genoux; elle avait l'air triste et effrayé.

- Soit ! dit-elle.

- Herrick savait quelque chose de grave, de si grave qu'ils l'ont tué, dis-je. As-tu une idée de ce que ça pouvait être ?

Elle secoua la tête :

- Je le connaissais à peine. Il venait souvent au casino, mais je ne lui parlais jamais.

- Avait-il une amie ?

Elle acquiesça :

- Il sortait avec une rousse. C'est une chanteuse qui habite un appartement dans ce grand immeuble de Lancing Avenue, tout en marbre et en acier chromé ; c'est sur la gauche en montant.

- Tu la connais ?

- Non, mais j'ai entendu les copines en parler. Elle est dure et cupide. Pas du tout mon genre.

- Elle s'appelle ?

- Lois Spence.

- O. K. Peut-être qu'elle sait quelque chose.

- Tu feras bien attention ! dit-elle en posant sa main sur mon genou.

- Bien sûr, promis-je. Et ce Killeano ? Tu sais quelque chose sur lui ?

- Je sais seulement que c'est un gros bonnet ; le casino lui appartient et il est maire.

- T'es-tu jamais demandé pourquoi Herrick rôdait au casino ? Il ne jouait pas, n'est-ce pas ?

- Non.

- Bon, dis-je en me levant. Miss Spence pourra peut-être répondre à mes questions. Maintenant, mon amour, je vais m'habiller.

Je rentrai dans la maison passer un complet de toile bleu foncé. Je retrouvai Miss Wonderly dans le salon ; elle m'attendait. Elle se dominait, mais je voyais bien que les larmes n'étaient pas loin.

Je lui donnai la boîte à cigares.

- Prends-en bien soin, chérie, lui dis-je. C'est tout mon fric et j'ai eu bien du mal à le gagner.

Elle s'accrocha à moi.

- Ne t'en va pas, dit-elle.

Je la caressai sans répondre.

- S'il allait t'arriver quelque chose..., dit-elle.

- Il ne m'arrivera rien du tout. Viens avec moi jusqu'au canot.

Il faisait encore chaud et dans l'air calme les feux de palétuviers embaumaient. Debout au clair de lune, Miss Wonderly était si belle que je faillis envoyer tout promener. Mais je tins bon.

Je déhalai.

- Demain soir, ne me prépare pas de soporifique, lui criai-je au moment où le canot sortait du port.

Elle me fit signe de la main sans rien dire. Je crois qu'elle pleurait.

IV.

Paradise Palms était au moins aussi beau de nuit que de jour. Dans le lointain, j'apercevais le dôme illuminé du casino, tandis que je dirigeais mon canot vers le quai. Je me demandais si un comité d'accueil armé de fusils de chasse attendait mon débarquement.

Il était juste dix heures et demie et le quai, autant que je pouvais en juger, paraissait désert. Je coupai le moteur, plaçai le Thompson à portée de ma main et me dirigeai vers la terre.

Arrivé à vingt mètres du quai, j'aperçus une silhouette courte et trapue qui émergeait de l'ombre; elle marcha vers le bord du quai. Je reconnus Tim Duval.

Il saisit l'amarre que je lui lançai et la fixa à une bitte.

- Hello ! dit-il avec un large sourire.

Je parcourus le quai du regard.

- Hello ! dis-je.

- Ils sont venus ici il y a deux heures, mais je me suis planqué.

La bourgeoise leur a dit que j'étais en mer. Ça expliquait l'absence du canot. Ils n'ont pas trouvé la bagnole et, après avoir fureté un peu partout, ils sont partis. Ils étaient nombreux.

Je fis un signe de tête

- Merci ! lui dis-je.

Il remonta son pantalon de flanelle grise, plein de taches.

- Et maintenant ? dit-il.

- J'ai affaire en ville. La chasse continue ?

- Plutôt, répondit-il avec un petit sifflement. Mais avec le signalement qu'ils ont donné de vous, vous ne risquez pas grand'chose : ils disent que vous êtes beau garçon !

J'éclatai de rire :

- Bon. Eh bien, je vais aller en ville.

- Un type comme vous ne se laisse pas arrêter par grand'chose, hein ? Voulez-vous que je vienne avec vous ?

- Pourquoi diable veux-tu te fourrer là-dedans ? demandai-je.

- Je veux bien être pendu si je le sais, dit-il en passant ses gros doigts dans ses cheveux délavés. Peut-être que la ville me déplaît. Peut-être que Killeano me déplaît. Peut-être que je suis cinglé.

- J'irai seul, dis-je.

- O. K. Je peux vous aider ?

- Il me faut une auto. Peux-tu m'en prêter une ?

- Bien sûr. Elle a l'air d'un clou, mais elle marche.

- Va la chercher.

Je fumai une cigarette en l'attendant. Je pouvais entendre la musique de danse qui s'échappait du lointain casino.

Duval revint au volant d'une Mercury grise décapotable. Elle avait l'air d'avoir récolté pas mal d'atouts, mais le moteur tournait rond.

Je grimpai dedans.

- Veux-tu que je te paie maintenant ? demandai-je.

- J'ai mon canot, votre bagnole et un billet de mille, pas vrai ? dit-il. Qu'est-ce que je pourrais demander de plus ? Seulement, je crois que j'aimerais bien être dans le coup.

Je secouai la tête :

- Pas pour le moment en tout cas, déclarai-je.

Il haussa les épaules. Je vis bien qu'il était déçu.

- Tant pis, fit-il.

Une idée m'était venue :

- Connais-ni des journalistes en ville ?

- Je vous crois ! Il y a Jed Davis du Morning Star. Il vient souvent par ici. On va ensemble à la pêche.

- Tâche de me retrouver de sales histoires dans le passé de Killeano. Demande à Davis. Cherchez bien. Un type comme Killeano doit en avoir eu plus d'une dans sa vie. Il m'en faut le plus possible.

Son visage s'éclaircit :

- J'en trouverai bien, dit-il.

- Encore autre chose : quelque part en bordure de mer, il y a un bordel. Je veux savoir à qui il appartient. Speratza, le type du casino, y a accès facilement. Je voudrais pouvoir établir qu'il a de bonnes raisons de s'y intéresser.

- Je connais la boîte en question, dit-il. O. K. On vous trouvera ça.

Je mis le moteur en marche. Une autre idée me vint brusquement.

- Donne-moi ton numéro de téléphone, dis-je.

Il me l'indiqua.

- Il peut m'arriver des ennuis, dis-je en le regardant. Je peux très bien ne pas revenir. Si jamais ça se produisait, veux-tu faire quelque chose pour moi ?

Il comprit tout de suite.

- Bien sûr. J'aurai soin d'elle. Vous ne voulez pas me dire où elle est ?

J'étais obligé de me fier à quelqu'un. Il me semblait qu'avec lui, je ne risquais rien.

- À Cudco Key, dis-je.

- Oui, fit-il en hochant la tête, c'est un bon endroit. Mac y est.

- Je sais, c'est un brave type.

- Mais nous sommes tous des braves types ! Je m'occuperai d'elle.

- Je l'aime, dis-je lentement. S'il lui arrivait quelque chose...

Je lui lançai un coup d'oeil menaçant. Il acquiesça de nouveau.

- Je m'occuperai d'elle, répéta-t-il.

Après l'avoir remercié, je m'éloignai.

V.

Lancing Avenue était située dans le quartier le plus élégant de Paradise Palms. C'était une large artère bordée de palmiers royaux, droits comme une rangée de quilles.

Je n'eus pas de peine à découvrir l'immeuble, tout en marbre noir et acier chromé. On accédait à l'entrée par une salle semi-circulaire ; il y avait des tas de lumières brillantes. On aurait dit un arbre de Noël qui se serait trompé de saison.

Je m'engageai dans l'allée avec la Mercury. Une limousine sombre, longue comme un demi-pâté de maisons, joua de la trompe pour que je la laisse passer et fila enfin devant moi sans plus de bruit que des flocons de neige sur une vitre. Elle s'arrêta devant l'entrée et trois poules de luxe, tout en cigarettes, sourcils épilés et manteaux de vison, en sortirent et entrèrent dans l'immeuble.

À côté de cette bagnole, la Mercury me donnait l'impression d'être un parent pauvre en visite chez des cousins millionnaires.

Je me rangeai derrière la limousine et entrai à mon tour.

Le hall était grand comme une patinoire, mais plus accueillant. Il y avait deux grands bureaux, un pour la réception et un pour les renseignements, un comptoir de fleuriste, un bureau de tabac et une espèce de niche pour le portier. C'était vraiment chic ; le tapis était si épais qu'il me chatouillait les chevilles.

Je jetai un regard circulaire autour de moi.

Les trois poules s'étaient approchées des ascenseurs. L'une d'elles tira sa ceinture à deux mains en me faisant de l'oeil. Elle était trop bien nippée pour m'intéresser vraiment : les femmes de cette espèce seraient capables de vous arracher vos dents en or sans même se servir d'anesthésique !

Je me dirigeai vers l'employé. C'était un vieux bonhomme morose, accoutré d'un uniforme vert bouteille. Il n'avait pas l'air d'avoir une vie bien gaie.

Je m'accoudai sur la planche qui fermait sa niche.

- Hep, papa ! dis-je.

Il leva les yeux et me fit un signe de tête.

- Oui, monsieur ? dit-il.

- Miss Spence, Miss Lois Spence ? C'est bien ici ?

Il acquiesça de nouveau :

- Appartement 466, monsieur. Prenez l'ascenseur de droite.

- Elle est chez elle ?

- Oui, monsieur.

- Parfait, dis-je en allumant une cigarette.

Il me regarda d'un air étonné, mais il était trop bien dressé pour me demander pourquoi je ne montais pas la voir. Il se contenta d'attendre.

- As-tu besoin d'argent, mon petit père ? lui demandai-je négligemment.

Ses paupières battirent :

- C'est toujours utile, monsieur, dit-il.

- Ça n'est pas drôle tous les jours ici, hein ? dis-je en parcourant le hall des yeux. On est tout miel et tout sucre avec les clients, mais avec le personnel, c'est autre chose, pas vrai ?

Il acquiesça :

- En principe, les pourboires devraient nous suffire, observa-t-il avec amertume. Mais ils sont si radins qu'ils couperaient un liard en quatre.

Je tirai un billet de cinq dollars de ma poche et le pliai soigneusement. Le vieux le regardait avec l'expression que j'ai quand je vois Rita Hayworth au cinéma.

- Miss Spence m'intéresse, dis-je. Sais-tu quelque chose sur son compte ?

Il jeta un coup d'oeil gêné autour de lui :

- Ne laissez pas voir votre argent à tout le monde comme ça ! supplia-t-il. Je tiens à ma place.

Je dissimulai le billet dans ma main, mais en laissai dépasser le bout, de peur qu'il n'oubliât à quoi ça ressemblait.

- Veux-tu parler oui ou non ? lui demandai-je gentiment.

- Bien sûr que je la connais, admit-il. Ça fait trois ans qu'elle est là, et on connaît vite les locataires.

Il disait cela comme s'il ne pouvait pas la sentir.

- Elle est gentille avec toi ?

- Peut-être qu'elle ne le fait pas exprès, monsieur, dit-il en haussant les épaules.

- Autrement dit, si elle ne te marche pas dessus, c'est qu'elle a peur de se salir ?

Il acquiesça.

- Qu'est-ce qu'elle fait dans la vie ? demandai-je.

Son vieux visage se mit à grimacer.

- Tom, le liftier, prétend qu'elle a un tempérament du tonnerre. Peut-être que vous comprendrez ce que ça veut dire; moi pas.

- C'est une façon de dire que c'est une Marie-couche-toi-là. Est-ce vrai ?

Il secoua la tête :

- La première fois, je ne dis pas, mais après c'est autre chose. Elle met les hommes en appétit et elle les tient à distance ensuite. La

deuxième fois, ça coûte cher. J'ai vu des gars devenir enragés, parce qu'ils n'arrivaient pas à trouver le fric nécessaire.

- Elle vous chauffe le sang, hein ?

Il acquiesça :

- Il y a un pauvre type qui s'est tué à cause d'elle.

- Ça, c'est charrier !

- Il devait être fou.

- Herrick était bien avec elle ?

Il me dévisagea d'un air soupçonneux.

- Je ne sais pas si j'ai le droit de parler de lui, monsieur. Les flics fouinent par ici depuis ce matin. Il y en a dans tous les coins.

Je lui fis voir l'autre bout du billet, dans l'espoir que ça l'intéresserait davantage.

- Fais un effort, dis-je.

- Avec lui, c'était autre chose. Comme avec le Basque.

- Le Basque ?

Il fit oui de la tête :

- Il est là en ce moment.

- C'était l'amie de Herrick ?

- Ils sortaient ensemble. Herrick avait beaucoup de fric, mais je ne crois pas que c'était son amie ; pas de la façon que vous pensez.

- Ah, non ? Et le Basque ?

Il haussa les épaules :

- Vous savez comment sont ces poules-là ! Il faut toujours qu'elles aient un régulier dans le tas. Je crois que c'est ça.

- Mais pour Herrick, c'était quelque chose de différent ?

- Il n'était pas comme les autres. Il ne passait jamais la nuit chez elle. À mon avis, il y avait autre chose entre eux. Peut-être qu'ils faisaient des affaires ensemble ou quelque chose comme ça.

- Tu ne pourrais pas en jurer ?

- Non, mais elle ne prenait pas la peine de cacher à Herrick l'existence du Basque. Il était souvent là quand Herrick venait. Ça n'avait pas l'air de les gêner.

- Mais qui est ce Basque, à la fin ?

- Il s'appelle Juan Gomez. C'est un pelotari, le champion de la ville.

- À part ça, qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

Le vieux roula des yeux goguenards.

- Ma foi, il perd sa forme avec Miss Spence !

- Les flics sont-ils venus la voir ?

Il acquiesça.

- Tu n'as rien entendu ?

- Non, mais Gomez était là. (Un sourire glacé passa sur son visage.) Elle a dû avoir du mal à expliquer ce que ce métèque faisait

dans sa chambre à huit heures du matin, conclut-il.

- Elle a sans doute raconté qu'il était venu réparer le frigidaire, dis-je. As-tu jamais vu Killeano ici ?

- Non.

- Bon, dis-je en glissant le billet dans sa main.

Il le fit disparaître aussi vite qu'un lézard gobe une mouche.

Je m'éloignais déjà quand il se pencha par-dessus son comptoir et murmura :

- Les voilà !

Je lançai un regard derrière moi et les aperçus. Comme les femmes m'intéressent, je regardai d'abord Miss Spence. Elle portait un pantalon rouille à taille haute, des chaussures Bata, un chemisier imprimé brun et blanc et un foulard orange. Elle avait des hanches un peu lourdes, mais à part cela une silhouette langoureuse et des membres allongés. Ses cheveux roux étaient aussi artificiels qu'un sourire d'avocat; elle avait une grande bouche et des yeux bleus ; le rimmel faisait ressembler ses cils à un grillage en miniature. Elle employait le nouveau fard de Revlon Fruit Défendu, la plus provocante découverte dans le genre depuis la chute d'Adam. Au moment où elle me dépassait, enveloppée dans un nuage de Numéro 5 de Chanel, je remarquai son expression empreinte du plus suprême dédain et ses yeux évocateurs d'étranges pêchés.

Je me dis que cela serait intéressant d'avoir un entretien avec elle, à condition que deux hommes robustes se tiennent de l'autre côté de la porte, prêts à me tirer de ses griffes si les choses tournaient mal et si elle m'enlevait la force de crier au secours.

Le Basque aussi avait un type pas ordinaire. Il était grand et large et semblait dangereusement robuste. Il était souple comme un guépard et deux fois plus redoutable. Son visage maigre et basané était froidement farouche et ses yeux avaient une expression glaciale qui ne vous donnait pas envie de lui taper sur le ventre.

Miss Spence tendit ses clés au portier, sans paraître le voir, et traversa le hall tout en causant avec Gomez.

Elle s'arrangeait pour faire rouler ses hanches en marchant et tous les hommes qui se trouvaient là, y compris moi, les regardaient à la dérobée.

Arrivée au milieu du hall, elle s'arrêta et demanda une cigarette à son compagnon. Il était en train de lui donner du feu quand un haut-parleur se mit brusquement à grésiller.

- Ici la police de Paradise Palms, dit une voix métallique.

Le haut-parleur bourdonna doucement une seconde et tonitrua soudain :

- Répétition de l'appel de neuf heures quinze au sujet de l'assassinat Herrick. On recherche Chester Cain. Signalement : six

pieds un pouce, cent quatre-vingt-dix livres, trente-cinq ans environ, cheveux bruns, teint pâle, porte un complet gris et un chapeau mou gris. Il cherche probablement à quitter la ville... Ne courez pas de risques inutiles : cet homme est dangereux. Toute personne qui reconnaîtra l'individu en question doit en aviser aussitôt la police par téléphone. N'essayez pas de l'arrêter sans être armés. Fin du message.

Miss Spence jeta sa cigarette et l'écrasa sous son pied :

- Ils n'ont donc pas encore rattrapé ce salaud ? dit-elle avec colère.

VI.

La pelote basque est le sport le plus rapide et le plus dur du monde. On y joue avec une chistera, sorte de panier fixé par des courroies à la main droite du joueur. Ce panier recourbé, long de trois pieds, a une profondeur de cinq pouces au plus. Un joueur en use parfois trois ou quatre au cours d'un seul match. La balle en cuir dur, appelée pelota, est un peu plus petite qu'une balle de base-ball et recouverte de peau de chèvre.

On lance la balle avec tant de force qu'elle vous brise parfois un bras ou une jambe. Le court appelé cacha est spacieux et entouré de murs verts qui montent jusqu'à un grillage horizontal très élevé. Là où le sol en ciment de la cacha se raccorde au plancher du stade, est tracée une ligne rouge indiquant les limites du jeu. Un grillage vertical protège les rangées de spectateurs.

Celui qui sert laisse tomber la balle à terre, la saisit sur son rebond et l'envoie contre le mur par un coup droit d'une force terrible. L'adversaire doit intercepter la balle au retour et la maintenir en jeu. Les joueurs se déplacent avec la rapidité de l'éclair, leurs mains allongées par la chistera s'étendent comme par miracle pour intercepter et renvoyer la balle qui a la force d'un boulet de canon. La pelota reste en jeu jusqu'à ce qu'elle tombe hors des limites ou qu'un des joueurs ne puisse la relancer.

Il y a peu de jeux de balle qui exigent davantage de force, d'endurance et d'adresse ; on prétend que la plupart des pelotaris meurent jeunes. Si une balle ne les blesse pas gravement, tôt ou tard, leur coeur finit toujours par flancher.

J'avais suivi la Cadillac de Miss Spence et de son compagnon jusqu'à un grand bâtiment en stuc rouge corail qui se révéla être le fronton. J'avais observé que Miss Spence s'était séparée de son compagnon à l'entrée réservée aux joueurs et avait pénétré dans les tribunes. Je l'avais suivie.

Je me trouvais maintenant assis à côté d'elle, sur un fauteuil en peluche, au premier rang de la première tribune, à l'abri du grillage. En-dessous de moi s'étendait la cacha brillamment éclairée.

Quatre jeunes Espagnols pleins d'énergie se déplaçaient sur le court, se relançaient une balle presque invisible et réussissaient des miracles d'acrobatie. La foule semblait se passionner à ce spectacle, mais Miss Spence m'intéressait bien davantage encore.

Elle avait disposé devant elle, sur le rebord plat du balcon tendu de peluche, un programme, une paire de jumelles, sois sac, une

boîte de cigarettes et son foulard orange. Une odeur entêtante de Numéro 5 enveloppait toutes ses affaires, elle-même et, bien entendu, moi aussi.

Aussi près d'elle que je l'étais (on avait économisé sur les sièges !), je percevais une chaleur subtile émanée de son corps ; son parfum agissait sur moi. Je me demandais vaguement ce qu'elle dirait si je l'étreignais dans un baiser à la Charles Boyer.

Les quatre Espagnols avaient fini leur partie ; ils quittèrent le court dans un fracas d'applaudissements. Ils avaient l'air éreinté et étaient en nage. Si j'avais été à leur place, il aurait fallu une civière pour m'emmener, et une infirmière aux yeux tendres aurait dû sans arrêt me maintenir de la glace sur les tempes.

Il y eut un entracte et Miss Spence parcourut du regard l'assistance, comme si elle s'était attendue à ce que tout le monde se levât à sa vue en chantant l'hymne national; mais personne ne bougea.

Elle porta les yeux à sa droite, puis à sa gauche. Comme j'étais à sa gauche, elle me regarda. Je lui lançai une oeilade désolée et tendre, espérant ainsi faire disparaître son expression dédaigneuse. Je n'y réussis pas tout à fait, mais cela porta ; elle me détailla.

Je me penchai en avant.

- On prétend que l'abondance actuelle du caoutchouc a rendu la position de la femme dans le monde bien plus solide qu'il y a quatre ans, murmurai-je joyeusement.

Elle ne dit pas "Hein ? Quoi ?" mais elle en eut bien envie. Elle se contenta de détourner la tête, comme on le fait quand un ivrogne vous adresse la parole. Elle me regarda de nouveau et aperçut mon large sourire. Elle me sourit distraitemment.

- Je m'appelle Reilly, dis-je. Je suis très coureur ; j'ai beaucoup de galette et un faible pour les rousses. Appelez au secours avant qu'il ne soit trop tard ; j'ai la réputation d'aller vite en besogne !

Elle me dévisagea. Elle ne souriait plus. Ses yeux étaient plutôt durs.

- Je m'en tirerai très bien toute seule, dit-elle d'une voix un peu rauque qui fit passer un frisson le long de ma colonne vertébrale. D'ailleurs, je déteste les coureurs.

- Mille excuses, dis-je en hochant la tête. Je me suis fait recalier en psychologie quand j'ai passé mes examens. J'aurais cru qu'un garçon comme moi était tout à fait ce qu'il vous fallait. Tant pis !

Je repris mon programme et feignis de l'étudier attentivement. Elle me jeta un second coup d'oeil distrait et concentra son attention sur le court au-dessous d'elle.

Quatre joueurs venaient d'y pénétrer. Gomez était du nombre. On voyait bien que c'était le champion de la ville. Non seulement la foule l'applaudit avec frénésie, mais les trois autres joueurs restèrent

en arrière, le laissant monopoliser toute l'attention du public. Il était très sûr de lui et plein d'arrogance. Je le vis saluer la foule de la main. Il avait d'ailleurs le droit d'être arrogant : jamais je n'avais vu un si beau mâle. Il jeta un coup d'oeil dans notre direction et fit un petit salut à l'intention personnelle de Miss Spence. Elle n'y prêta pas la moindre attention, aussi je rendis le salut à sa place, histoire de rire un peu. Gomez ne parut pas apprécier mon aimable initiative.

Les lèvres de Miss Spence se pincèrent, mais elle ne dit rien.

Les quatre joueurs étaient maintenant rassemblés au centre du court ; ils essayaient la pelote qu'on venait de leur lancer. Ils se séparèrent enfin et gagnèrent leurs places respectives.

- Est-ce qu'on paie vraiment des types pour les faire jouer à un pareil jeu de femmelettes ? grommelai-je à mi-voix.

- Est-ce que vous vous prenez pour un dur ? me rétorqua-t-elle avant d'avoir eu le temps de penser à sa dignité.

- Donnez-moi ma chance et vous verrez bien, dis-je.

Elle se pencha en avant pour regarder les joueurs. Si ses yeux avaient été des pistolets, je serais tombé raide mort.

Gomez servit le premier. Je dois reconnaître à sa décharge qu'il envoyait des balles redoutables. La pelote siffla dans l'air, frappa le fronton et rebondit presque à la verticale en bourdonnant comme un frelon géant. Un des joueurs s'élança vers le mur latéral et fit trois pas rapides en grimpant le long de la pente comme un homme escalade un escalier. Il attrapa la balle dans sa chistera, sauta à terre et la relança. Des silhouettes blanches s'élançaient en tous sens, des bras s'allongeaient, la balle sifflait de-ci, de-là. Gomez jouait comme on s'attend à voir jouer un champion : parfaitement bien. Son énergie était ahurissante. Les points se succédaient. Il gagnait, les doigts dans le nez.

Je lançai à Miss Spence un coup d'oeil en coin. Elle regardait la partie d'un air dédaigneux et blasé; elle semblait savoir ce qui allait se passer et ne pas s'en soucier le moins du monde.

Je me rappelais ce que m'avait dit le portier à propos de son tempérament du tonnerre. Fallait-il avoir un certain type pour le faire se manifester, ou cela marchait-il à tout coup ? Je regrettais de ne pas avoir demandé de plus amples détails.

- D'ici peu de temps, cette grande brute va venir vous chercher, lui soufflai-je. Si nous lui posons un lapin tous les deux ? Voulez-vous venir avec moi admirer la belle nature ? Si ça ne vous intéresse pas, je peux vous montrer mes tatouages, à la place.

- Je vous ai dit que je détestais les individus de votre espèce, dit-elle en me tournant le dos.

Gomez venait de briser sa chistera. Le sourcil froncé, il réclama une minute de pause et se dirigea vers un soigneur nègre qui lui

attacha un panier neuf au bras.

Je regardai autour de moi pour m'assurer qu'on ne faisait pas attention à nous. Personne n'en avait l'air. Je fermai le poing et frappai Miss Spence juste au-dessus des hanches. Elle vacilla en soufflant bruyamment.

- Vous préférez peut-être les durs ? dis-je en souriant.

Elle ne tourna pas la tête, mais ses narines s'étaient pincées et ses yeux étaient sombres comme les trous d'un masque. Elle ramassa ses affaires éparpillées sur le balcon et se leva.

- Allons admirer la belle nature, dit-elle d'une voix dure et sèche en se frayant un chemin jusqu'à l'escalier.

Je la suivis, au milieu d'une tempête d'acclamations. Gomez avait sans doute marqué le point final et j'avais fait démarrer Miss Spence juste à temps.

Un portier plein de dignité appela la voiture du geste dès qu'il vit arriver Miss Spence. Le temps de passer la porte tournante et la Cadillac noire et chromée nous attendait déjà.

Le portier me lança un regard soupçonneux en aidant Miss Spence à monter en voiture. Elle laissa inoccupée la place du conducteur et je me glissai au volant. Nous démarrâmes avec la douceur d'une feuille qui tombe et sans faire plus de bruit.

Je filai à toute vitesse vers Lancing Avenue. Elle ne dit pas un mot de tout le trajet ; assise droite et rigide sur son siège, elle fixait la route en mordillant sa lèvre inférieure de ses grandes dents blanches.

Je m'arrêtai devant le grand immeuble, ouvris la portière et sortis. Miss Spence m'imita. Nous traversâmes le hall et, au passage, je lançai un clin d'oeil au vieux portier. Il me regarda bouche bée, comme s'il était victime d'une hallucination.

Un ascenseur automatique nous amena au quatrième et nous enfîlâmes le grand couloir qui conduisait à l'appartement 466. Nous ne disions rien, nous ne nous regardions même pas. L'atmosphère était chargée d'une tension latente.

Elle ouvrit sa porte et nous entrâmes dans une grande pièce au mobilier mi-tissu abricot, mi-acier chromé. Je fermai la porte, lançai mon chapeau sur une chaise et fis face à mon hôtesse.

Elle me regardait appuyée contre la cheminée. Elle avait toujours son air méprisant, mais ses yeux brillants semblaient attendre quelque chose.

- Viens ici, dit-elle d'une voix presque indistincte.

Je traversai la pièce et lui posai les mains sur les hanches en souriant.

- Serre-moi fort, méchant ! dit-elle.

Je la pris dans mes bras, d'une manière encore assez réservée tout d'abord. Ses cheveux me brossaient le visage. Je la serrai plus

fort. Sa bouche contre la mienne était dure et crispée, mais bientôt ses lèvres s'entr'ouvrirent. Elle tremblait.

- Un vrai dur, dit-elle doucement, son souffle mêlé au mien.

- Qu'est-ce que Herrick était pour vous ? demandai-je.

Son corps se contracta entre mes bras, sa respiration devint rauque. Elle recula sa tête : ses yeux grands ouverts me fixaient.

- Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix sans timbre.

- Chester Cain, dis-je.

Son visage se décomposa. Elle s'écarta de moi, toute pâle. Ses yeux étaient hagards et vides. Je la lâchai.

- Qui ?

- Chester Cain.

Elle se ressaisit lentement. Ses yeux errèrent autour de la pièce et s'éclairèrent en se posant sur le téléphone ; après une hésitation, ils revinrent se fixer sur moi.

- Asseyez-vous, dis-je ; j'ai à vous parler.

Elle se dirigea vers le téléphone. Une espèce de petit sifflement filtrait entre ses dents serrées.

- Je ne veux pas, réussit-elle à prononcer d'une voix enrouée par la peur, la fureur, ou Dieu sait quoi.

Je la laissai s'approcher du téléphone ; brusquement, je traversai la pièce à mon tour et m'emparai de l'appareil. Elle chercha à me griffer. Je lâchai le téléphone et, saisissant son poignet, je le tordis violemment. Elle était étonnement robuste. Nous vacillâmes et elle essaya de me lacérer le visage avec sa main libre. Je baissai la tête et elle me rata. Je croyais que j'allais l'entendre hurler, mais, bien loin de là, elle luttait en silence ; elle haletait légèrement, les yeux brillants et la bouche crispée.

Nous piétinions les tapis, nous trépignions sur place, mais finalement je réussis à l'amener près du divan. Je saisis brusquement sa cheville et j'exerçai une vigoureuse poussée.

Elle tomba sur le divan et rebondit sur ses pieds, mais je la renversai de nouveau. Elle m'envoya un coup de pied sur le tibia, un coup de poing en plein visage et essaya de me mordre l'artère jugulaire. Je poussai un juron à mi-voix et la saisis à bras-le-corps. Elle se tortillait en se débattant et en me griffant. Nous haletions tous les deux. Elle me donna un coup de tête dans l'oeil.

- Ah ! et puis il y en a marre à la fin ! dis-je.

Je la repoussai et tirai mon revolver en reculant d'un pas.

- Tiens-toi tranquille ou je te brûle ! lui lançai-je.

Elle roula des yeux furieux mais le revolver semblait l'avoir calmée.

- Bouge pas, ma vieille ! dis-je en attrapant une chaise sur laquelle je m'assis.

Elle me regarda et se laissa retomber sur le divan. J'avais déchiré son chemisier et, à travers l'accroc, je voyais une de ses épaules nues. Une belle épaule ferme et robuste.

- Tu crois que c'est moi qui ai tué Herrick, dis-je, mais c'est faux.

Elle continuait à se taire en me regardant avec rage.

- C'est la bande de Killeano qui l'a descendu, et c'est moi qu'on essaie d'épingler, continuai-je.

- C'est toi qui l'as tué, dit-elle en assaisonnant sa remarque de quelques épithètes choisies, qui auraient fait rougir un charretier.

- Réfléchis un peu, dis-je. Je viens d'arriver. Je n'avais jamais vu Herrick avant de lui parler deux minutes au casino. Il m'a dit de quitter la ville parce qu'il pensait que ma présence y créerait du trouble ; c'est le prétexte qu'a pris Killeano pour me mettre son assassinat sur le dos. Tu ne vois pas comme c'est simple ? Pourquoi aurais-je voulu descendre Herrick ? Réfléchis un peu, ma belle. Si tu étais à la place de Killeano et si tu voulais te débarrasser de Herrick, est-ce que tu ne choisirais pas pour le descendre le moment où un type dans mon genre débarque en ville ? C'était une occasion inespérée.

Elle parut ébranlée.

- C'est vrai que Killeano voulait s'en débarrasser, murmura-t-elle. C'est possible, mais je ne le crois pas.

Je lui racontai toute l'histoire : l'invitation de Speratza au casino, la mission confiée à Miss Wonderly, la surveillance de Flaggerty, toute la combine. Elle m'observait attentivement, et la colère disparut de ses yeux.

- Soit, je marche, fit-elle en haussant les épaules. Je suis une idiote, mais j'admets que tu ne l'aies pas tué.

- Je ne l'ai pas tué, dis-je. Mais je suis mal pris. Tu pourrais m'aider à en sortir.

Ses sourcils s'élevèrent :

- Je voudrais bien savoir pourquoi je t'aiderais ?

- Réponds plutôt à ma question, dis-je en lui souriant. Qu'est-ce que Herrick était pour toi ?

Elle se leva du divan et se dirigea vers un grand meuble à cocktails.

- Je ne veux pas me mêler de tout ça, dit-elle en prenant deux verres qu'elle remplit de whisky. (Elle vint vers moi et m'en tendit un. Elle me regarda avec un sourire glacé.) Tu es tout de même un vrai dur, dit-elle. J'ai l'impression d'être passée dans un laminoir.

Je l'attirai sur mes genoux. C'était un fameux morceau, mais je m'en tirai.

- Soyons amis, dis-je. Herrick te plaisait, pas vrai ?

Elle me repoussa et se leva.

- Laisse tomber, dit-elle. Tu me prends pour une idiote ?

Je bus une gorgée de whisky, j'allumai une cigarette et haussai les épaules.

- Et si je te corrigeais ? dis-je en la regardant d'un air menaçant.

- Essaie donc, dit-elle en se rasseyant.

- Il me vient une meilleure idée, dis-je, je vais parler à ton petit ami Gomez. Ça l'intéressera de savoir que tu m'as raccroché pour m'amener ici !

Cette fois, elle eut vraiment peur.

- Si tu oses faire ça..., cria-t-elle en se levant d'un bond.

- Allons, ne fais pas la méchante.

- Herrick me payait pour que j'aie joué au casino, dit-elle après un instant d'hésitation. Je ne sais pas pourquoi ; inutile de me le demander. Il prenait toujours tous mes gains et me donnait d'autres billets à la place.

Je la regardai, stupéfait.

- Pourquoi diable faisait-il ça ? dis-je.

Elle allait dire qu'elle n'en savait rien quand la porte s'ouvrit brusquement et Gomez entra.

Chapitre III : Coups de feu.

I.

Le gémissement d'une sirène de police perça la nuit paisible. Des pneus mordirent le gravier. Des portes claquèrent. Des pas retentirent sur le ciment.

Je me tenais dans l'ombre d'un mur, face à la sortie de service de l'immeuble où habitait Miss Spence. L'endroit était malsain, avec autant de flics dans les parages, mais je m'étais tiré d'avaros plus terribles.

La ruelle était étroite et, d'un côté, se terminait en cul-de-sac ; l'autre extrémité donnait sur l'allée de devant et un réverbère l'illuminait d'une clarté bleuâtre.

Mon Luger dans la main droite, je me faufilai dans l'ombre. Arrivé au fond du cul-de-sac, je levai les yeux. À deux pieds au-dessus de moi, je pouvais apercevoir le ciel sombre et les étoiles. Je regardai la ruelle derrière moi. Au coin du mur, une silhouette plate, coiffée d'une casquette d'uniforme, était aux aguets. Elle ne pouvait me voir, mais moi je la voyais.

L'homme était sur ses gardes, mais j'aurais pu lui envoyer une balle entre les deux yeux sans trop me fatiguer. Il ne semblait pas désireux de se faire voir davantage. Il croyait peut-être que sa tête était blindée. Après tout, la chose était possible !

Je mis un genou en terre et j'attendis.

Il eut alors le geste même que j'escomptais. Il sortit sa lampe électrique et promena en tous sens, à ma recherche, le long faisceau brillant.

La détonation de mon Luger retentit dans l'étroit cul-de-sac et rebondit contre le mur. La lampe du flic disparut : l'obscurité revint.

J'avais à peu près soixante secondes pour filer avant que le flic ne se remette de son émotion. Je ne perdis pas de temps.

Le sommet du mur me râpa les paumes. Je me félicitai, d'avoir appris à franchir les murs en roulant horizontalement au-dessus, sans me mettre à califourchon. J'étais déjà en train de retomber dans l'obscurité quand le flic lâcha sa première rafale de mitraillette. Les balles firent voler un petit nuage de ciment et de poussière de briques à six pieds au-dessus de ma tête. Je n'ai pas traîné !

De l'autre côté du mur, il y avait un espace libre avec des arbres et des buissons enveloppés d'ombre. Je me confondis avec l'obscurité, en marchant toujours vers ma droite où je savais que je finirais bien par trouver la rue principale.

Dans l'allée devant la façade, on criait beaucoup. Des têtes

prudentes se montraient aux fenêtres. La mitraillette tirait toujours. L'armée m'avait rudement bien appris à jouer les Peaux-Rouges ! J'aurais rendu des points à un Sioux. Je ne faisais pas plus de bruit qu'un fantôme en me faufile entre les arbres et les buissons et j'étais beaucoup moins visible.

Maintenant, la nuit était remplie du bruit des sirènes de police. Certaines étaient tout près, d'autres plus lointaines; il y en avait qu'on n'entendait qu'à peine. La force publique était sur les dents.

J'atteignis le mur qui entourait le jardin, quand un petit malin eut l'idée d'allumer un projecteur. Je venais de me hisser sur le mur et je me trouvais encore sur la crête quand le faisceau lumineux se posa sur moi. J'eus à peu près l'impression que doit éprouver un nudiste en plein métro, un samedi, à l'heure d'affluence.

Toute une artillerie entra en action ; il y avait de quoi massacrer une armée entière. Les balles sifflaient et bourdonnaient de partout. L'une d'elles érafla ma manche. Je sautai dans la rue avec l'agilité d'un lézard.

Un flic, posté de l'autre côté de la rue, me tira dessus, pendant que je filais en zigzaguant le long du trottoir. Je tirai à mon tour. Il tomba à genoux en se tenant le poignet et en hurlant comme un perdu.

Maintenant, j'étais lancé. J'ai peut-être touché terre deux fois avant de gagner l'abri d'une embrasure, mais j'en doute ! La porte était celle d'une grande maison toute blanche ; ses grands murs blancs étaient couverts de tuiles rouges qui brillaient au clair de lune.

Les balles passaient à côté de moi, faisant jaillir des étincelles sur le béton de la rue. Je gagnai la porte et me mis à couvert. Je soufflais comme un vieil asthmatique et j'avais le visage ruisselant de sueur. Sans m'éloigner du mur qui me protégeait, je jetai un coup d'oeil dans la rue. Des hommes s'agitaient; par bonds successifs, ils gagnaient du terrain. La rue fourmillait de flics.

Je tirai sur l'un d'eux. La balle traversa sa casquette et il tomba à terre, à demi mort de peur.

Je me renfonçai dans mon encoignure immédiatement après avoir tiré. Trois mitraillettes entrèrent en action et, pendant trois minutes, la mort rôda autour de moi. Je les laissai s'époumoner et, en reculant avec précaution, je longeai le mur et bondis brusquement de nouveau. J'avais sauté un autre mur et je me trouvais dans un second jardin avant qu'ils n'aient conclu qu'ils pouvaient avancer sans risques.

Je commençais à en avoir assez de jouer au chat et à la souris. Au lieu d'escalader encore un autre mur, je me dirigeai vers la grande maison dont la large véranda donnait sur le jardin. Il n'y avait pas de lumières.

D'un coup de pied, je défonçai une fenêtre et j'entrai dans une

pièce qui sentait le cigare et le parfum. Je traversai la pièce, ouvris une porte et débouchai dans un couloir.

Dans le couloir, un homme et une femme se tenaient debout contre la cloison ; ils essayaient de se garer des balles et des éclats de verre.

- Hello ! dis-je en souriant. Le spectacle vous plaît ?

L'homme était grand et fort, avec un visage rougeaud et une moustache d'officier. Il avait des yeux durs et stupides et un cou épais. La femme était brune et bien roulée; elle était vêtue d'une espèce de machin assez original, en crêpe noir, avec des bandes en lamé or qui se croisaient sur le corsage et d'autres bandes dorées au bas de la jupe. Elle pouvait avoir trente-cinq ans, et ses yeux gris avaient cet air d'expérience qui me plaît tant chez les femmes de son âge.

Quand le gros rougeaud se fut un peu remis de la surprise que je lui avais faite, il se redressa. Avec un grondement de fureur, il me lança un coup de poing si maladroit qu'un cuirassé l'aurait esquivé sans peine.

Je baissai la tête et il ne fit de mal qu'au vide. Je poussai mon Luger contre ses côtes bien rembourrées.

- Laisse tomber ! lui conseillai-je. On n'est pas à l'opéra.

Sa face rougeaude prit une teinte cireuse.

Je regardai la femme. Elle n'avait pas bronché. Elle me regarda à son tour d'un oeil intéressé qui ne manifestait aucune crainte.

- Pense un peu comme ça sera amusant à raconter à tes amis, continuai-je. Chester Cain est passé ici. Tu pourrais faire poser une plaque commémorative à l'extérieur de ta maison.

Ils ne répondirent rien ni l'un ni l'autre. L'homme haletait.

- Faites-moi le plaisir d'entrer là-dedans, dis-je en désignant de la tête une rangée de portes. À condition qu'on ne me contrarie pas, je ne ferais pas de mal à une mouche.

Je les pilotai dans une pièce sur le devant de la maison et je les fis asseoir. Le mobilier était aussi terne et aussi mastoc que la figure du type. La femme me regardait toujours d'un air intéressé.

Je rentrai mon revolver pour détendre un peu l'atmosphère et je lançai un coup d'oeil au-dehors.

Des projecteurs parcouraient le ciel, des phares d'auto éclairaient la rue, des casquettes plates s'agitaient en tous sens.

- Je vais rester là, dis-je en m'asseyant sans quitter le couple de l'oeil. Leur comité d'accueil a encore l'air de prendre les choses au sérieux.

J'allumai une cigarette et mes bonnes manières me revenant à l'esprit, je passai le paquet à la femme. Elle en prit une en me lançant un long regard curieux.

- Jill ! éclata le type. Bon sang, est-ce que tu deviens folle ?

- J'ai quand même bien le droit de fumer, dit-elle avec lassitude.

Il ouvrit la bouche, la referma et la regarda d'un air rogue.

Je frottaï une allumette et offris du feu à la femme. Tout au fond de moi-même, j'avais l'impression que nous aurions pu nous entendre très bien.

Nous restâmes assis immobiles, tandis que les flics couraient partout, fouillaient les buissons et se faisaient mutuellement des peurs de tous les diables.

Le rougeaud s'imagina peut-être que je n'étais plus dangereux puisque je n'avais plus mon revolver à la main, peut-être aussi eut-il honte de sa passivité. Brusquement, il bondit hors de son fauteuil et me chargea avec la fureur d'un rhinocéros.

J'avais eu le temps de tirer mon revolver avant qu'il ne m'arrive dessus, mais il avait un tel élan qu'il fut incapable de freiner. Je lui assenai un bon coup de revolver sur le crâne et il roula sur le tapis.

- Je suis navré, dis-je à la femme, mais vous avez vu comment ça s'est passé.

Elle regardait la masse de chair étendue à ses pieds sans guère manifester d'intérêt ou de chagrin.

- Vous l'avez tué ? demanda-t-elle.

On aurait dit qu'elle l'espérait.

- Non, fis-je en secouant la tête.

- Il a été décoré du "Purple Heart"^[i], dit-elle en me regardant. Je me demande si vous savez ce que ça veut dire. Il adore raconter ses campagnes.

- Vous voulez dire qu'il remue les salières, le moulin à poivre et les petites cuillers pour illustrer ses considérations tactiques, ses manoeuvres et ses avances ? dis-je.

- C'est à peu près ça, fit-elle avec un haussement de ses épaules élégantes.

Je regardai le rougeaud et je me dis qu'elle ne devait guère s'amuser en sa compagnie.

- Oui, dis-je. Ces types qui vivent dans leurs souvenirs sont imbuables.

Elle ne répondit rien.

Deux coups frappés à la porte d'entrée me firent sauter sur mes pieds.

- On dirait la police, fis-je en jouant avec mon Luger.

- Vous avez peur ? demanda-t-elle en me regardant. J'aurais cru que vous n'aviez peur de rien.

- Vous n'y êtes pas, répliquai-je en riant. Les araignées me donnent la chair de poule. (J'ouvris la porte de la pièce.) Venez, dis-je.

Il faut que vous répondiez à la police. Vous n'allez pas faire de raffut ?

- Non, dit-elle. Je n'en ai aucune envie. Si je leur dis que vous êtes là, vous me tuerez ?

Je secouai la tête :

- Ce seraient les flics que je serais obligé de tuer. Ça serait dommage, dis-je.

Nous gagnâmes la porte d'entrée, en suivant le couloir. Je me collai contre le mur dans l'ombre, de façon à voir sans être vu.

- Pas besoin de vous expliquer ce qu'il faut leur dire, hein ? demandai-je.

- Je ne pense pas, fit-elle en ouvrant la porte.

Deux flics se tenaient sur le seuil. Ils saluèrent en la voyant.

- Tout va bien, madame Whitly ? demanda l'un d'eux, d'une voix pleine de déférence.

- À part le bruit, dit-elle paisiblement. Est-ce vraiment indispensable de tirer tant de coups de feu ? Un seul homme ne peut pas être dangereux à ce point-là.

- C'est un tueur, madame, répliqua le flic en respirant bruyamment. Le lieutenant ne peut pas risquer inutilement des vies humaines. On tire d'abord et on s'explique après.

- C'est passionnant, dit-elle d'une voix lasse. Enfin, j'espère que vous aurez bientôt fini, que je puisse aller me coucher.

- On l'aura, madame, dit le flic en bombant la poitrine. Mais vous n'avez pas besoin de vous en faire, il doit déjà être loin d'ici.

Elle referma la porte. Dans la pénombre, nous écoutâmes le pas des flics s'éloigner en direction de la rue.

Elle me jeta un coup d'oeil en jouant avec son bracelet d'or orné de rubis.

- Est-ce que c'est M. Whitly ? demandai-je en désignant du pouce la pièce d'où nous venions de sortir.

Elle fit oui de la tête :

- C'est Charles Whitly, le fils de John Whitly le millionnaire, dit-elle d'une voix dure et, sans timbre. Nous sommes des gens très bien : même les agents nous saluent. Nos amis sont aussi des gens très bien. Nous avons trois autos, six chevaux de courses, un yacht, une plage particulière, une bibliothèque pleine de livres rares que personne ne lit et des tas d'autres choses inutiles et très coûteuses. Mon mari joue au polo...

- Et il a mérité le "Purple Heart", dis-je en hochant la tête. C'est admirable !

Elle fit la moue :

- C'est ce que j'ai cru quand je l'ai épousé.

- Je vois, dis-je. Enfin, moi, ça n'est pas comme ça que je comprends la vie.

- Je me suis dit la même chose à la longue, dit-elle en fixant son bracelet.

Cela aurait pu durer toute la nuit. J'ouvris la porte d'entrée.

- Je vais filer, dis-je. Très heureux d'avoir fait votre connaissance. Je suis désolé que vous possédiez tant de belles choses et je regrette d'avoir assommé votre mari.

- Il n'y a pas de quoi, dit-elle. Ça lui fera un nouveau sujet de conversation.

Elle s'approcha de moi en roulant des hanches.

- Désolé tout de même, répétai-je.

Nos visages étaient tout près l'un de l'autre.

- Vous ne devez pas trouver la vie monotone, dit-elle.

Je la saisis dans mes bras et pris ses lèvres. Notre baiser dura à peu près une minute; je la repoussai doucement.

- La vie est belle, dis-je en descendant les marches du perron.
Je ne me retournai pas.

II.

Je rentrai la Mercury décapotable sur le quai, dans un garage de bois contigu à la maison de Tim Duval. J'arrêtai le moteur, éteignis les phares, refermai la porte du garage et me dirigeai vers la maison.

Des faisceaux de projecteurs se balançaient toujours au-dessus de Paradise Palms. On croyait peut-être que je m'étais caché dans les nuages. De temps en temps, un flic énervé lâchait un coup de feu. Le centre d'agitation était maintenant à deux milles de moi ; là où je me trouvais, tout paraissait assez paisible.

Je frappai à la porte de la maison trapue à la façade délavée et j'attendis. Au bout d'un moment, une voix de femme cria : "Qui est là ?", d'une fenêtre du premier.

- Tim est-il chez lui ? demandai-je en reculant d'un pas pour mieux voir la forme blanche au-dessus de moi.

- Non.

- C'est moi, Cain, dis-je.

- Attendez, dit la femme.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit.

- Où est Tim ? demandai-je en tâchant de distinguer la femme dans l'ombre.

- Vous feriez mieux d'entrer, dit-elle en s'écartant sur le côté.

- Qui êtes-vous ?

- La femme de Tim.

Il y avait une note de fierté dans sa voix.

Je n'étais pas certain qu'un tas de policiers ne m'attendaient pas à l'intérieur. Pourtant, ça m'aurait étonné. J'entrai et suivis la femme le long d'un couloir jusqu'à une pièce qui donnait sur le derrière de la maison.

C'était une pièce carrée, éclairée par une lampe à pétrole. Un filet de pêche drapait ses plis sur un mur. Des chandails, un suroît et des bottes de caoutchouc étaient accrochés à côté. Il y avait une table, trois chaises à dos droit, un fauteuil en peluche et un bahut. Il y avait d'autres bricoles encore. La pièce était propre. Je ne sais pas comment cela se faisait, mais elle réussissait à paraître confortable; on s'y sentait chez soi.

Mme Duval était une grande femme, encore belle, avec de longues jambes, de grandes mains et de larges hanches. Elle portait un peu moins de quarante-cinq ans, et sa figure au teint de brique était fort énergique. Son visage était encadré de cheveux noirs comme du goudron, sans un seul fil blanc.

Elle me dévisagea, une expression pensive dans ses yeux caves d'un bleu de faïence.

- Tim prétend que vous êtes régulier, fit-elle. J'espère qu'il sait ce qu'il dit.

Je souris :

- Tins est bien confiant, répliquai-je. Mais je ne suis pas méchant.

Elle me fit un bref signe de tête :

- Asseyez-vous donc, dit-elle en se dirigeant vers le poêle. Je savais bien que vous ne tarderiez pas. Je vous ai gardé quelque chose au chaud.

Je m'aperçus que j'avais faim.

- C'est épatant, dis-je en m'asseyant.

Elle étala une serviette blanche toute propre sur un bout de la table, y posa un couteau et une fourchette, puis revint à son poêle.

- Les hommes sont tous les mêmes, remarqua-t-elle sans amertume. Vous allez vous amuser et puis vous revenez quand vous avez faim.

- Tim est comme ça ?

- Vous aussi, non ?

Je regardai le large beefsteak qu'elle venait de poser sur la table, et rapprochai ma chaise.

- Je me suis bien amusé ce soir, dis-je en commençant à manger. Où est Tim ?

- Il est allé à Cudco Key.

- Avec le canot ?

- Il a pris une barque à rames. Il a dit que vous auriez peut-être besoin du canot.

- Ça fait un bout de chemin.

- Il y arrivera.

Je tapotai l'assiette avec mon couteau.

- Fameux ! dis-je.

Elle fit un signe de tête et reprit :

- Jed Davis vous attend derrière la maison. Voulez-vous le voir ?

Je fronçai le sourcil; tout à coup, la mémoire me revint.

- Le journaliste ?

Elle acquiesça.

- Il est O. K. ?

- C'est un ami de Tim, dit-elle. Tim a de drôles de fréquentations, mais il ne vous mangera pas.

- Je vais lui parler, dis-je en riant.

Elle sortit.

J'avais mangé la moitié de mon beefsteak quand la porte se

rouvrit pour laisser entrer un vrai géant. Il avait une grosse figure ronde et violacée. Ses petits yeux étaient hardis. Il portait un complet de tweed qu'il semblait ne pas avoir retiré depuis qu'il l'avait acheté; l'achat ne devait pas dater d'hier! Un vieux chapeau à larges bords, un peu trop petit pour lui, était campé en arrière sur son occiput.

Il mâchait un cigare éteint entre ses dents blanches, petites et bien rangées.

Il me dévisagea, s'avança dans la pièce et referma la porte.

- Hello, l'édition spéciale ! dit-il.

- Hello ! répliquai-je en continuant à manger.

Il ôta son chapeau et se recoiffa avec un petit peigne d'ivoire ; il grogna, remit son chapeau et s'assit dans le fauteuil de peluche qui gémit sous son poids.

- Vous pouvez dire que vous avez mis le patelin en révolution, dit-il en ôtant son cigare de sa bouche et en m'examinant à travers ses paupières mi-closes. J'ai l'impression d'être redevenu correspondant de guerre.

- Ah, oui ? dis-je.

Il regarda la table :

- Elle ne vous a pas donné à boire ?

- Je n'avais pas soif, dis-je.

Il se tira péniblement de son fauteuil :

- Il faut boire quelque chose, grommela-t-il. Hetty fait bien la cuisine et c'est une brave femme, mais elle n'arrive pas à comprendre qu'un homme a besoin de liquide.

Il ouvrit un placard et en tira une bouteille noire sans étiquette. Il dénicha deux verres et y versa du whisky. Il me tendit un des verres et retourna à son fauteuil en prenant l'autre.

- À la bonne vôtre ! dit-il en levant le verre.

Nous bûmes tous les deux.

- Ça va durer combien de temps ce ramdam ? demanda-t-il.

- Jusqu'à ce que j'aie découvert l'assassin de Herrick.

- Ce n'est pas vous alors ?

- Non. C'était un crime politique qu'on a voulu me mettre sur le dos.

Il but une seconde lampée et se rinça la bouche avec son alcool avant de l'avalier.

- C'était Killeano ? fit-il.

- Qu'en pensez-vous ?

- Ma foi, peut-être bien. La mort de Herrick l'arrangeait.

- Ça intéresse votre canard, d'une manière ou d'une autre ?

Le rédacteur en chef tient trop à sa peau! Ces gars-là ne sont pas commodes quand on les cherche. Nous, on reste neutres.

- Vous personnellement, ça vous intéresse ?

Il prit un air rêveur :

- Ma foi, si un type flanquait par terre la municipalité actuelle, ça me fournirait un papier ; à condition que l'explosion soit définitive. Je ferais de mon mieux pour avoir tous les détails, mais il faudrait que je joue serré.

Je restai silencieux.

Il me regarda attentivement et reprit :

- Killeano est un salaud, mais il tient la ville dans le creux de sa main ; maintenant que Herrick est liquidé, tout lui devient possible. Il est solidement en selle et ça sera un sacré boulot de le débarquer.

- Tout dépend de la façon dont on s'y prendra, dis-je en allumant une cigarette. Si j'obtiens les renseignements dont j'ai besoin, moi, je démolirai Killeano.

Il hocha lentement la tête.

- Quel genre de renseignements ?

- Herrick travaillait-il tout seul ?

- À peu près. Avec Frank Brodey. Leur organisation était restreinte ; trop restreinte.

- Qui est Brodey ?

- L'avocat de Herrick. Il habite 458, Bradshaw Avenue. Il vit avec sa fille.

- Est-ce qu'il reprendra les affaires de Herrick ?

Davis secoua la tête.

- Pas question. Il n'est pas de taille à lutter contre Killeano. Non, pour moi, il va se tenir tranquille et laisser Killeano se faire réélire.

Je notai l'adresse.

- Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi Herrick allait si souvent au casino ? demandai-je.

- Oui, mais je n'en ai pas été plus avancé. Il essayait de découvrir des affaires suspectes. Y est-il arrivé ? Je n'en sais rien.

- Je crois qu'il y est arrivé et que c'est pour cela qu'on l'a abattu, dis-je. Avez-vous entendu parler de Lois Spence ?

- Avez-vous entendu parler de Mae West ? répliqua-t-il en riant. Lois est une célébrité par ici.

- Killeano la connaît ?

- Même moi je la connais ! Elle est tellement grue qu'elle est prête à se toquer du premier chien coiffé.

- Alors, elle connaissait bien Killeano ?

- Oui. Il y a à peu près deux ans, ils étaient comme ça tous les deux. (Il croisa deux doigts.) Ça se passait avant que Killeano n'ait été élu. Quand il est arrivé au pouvoir, il l'a laissée tomber. Il y était probablement forcé. On ne peut pas s'occuper à la fois de Lois et d'une mairie : chacune des deux choses suffit à vous prendre tout votre

temps.

- Herrick aussi la voyait souvent ?

- Oui, mais il n'y avait rien entre eux, bien que quelques maîtres chanteurs aient essayé de le faire croire. Ce que je crois, moi, c'est qu'il se servait d'elle pour déterrer des choses malpropres dans le passé de Killeano, et qu'elle le faisait marcher : elle acceptait le fric et ne donnait rien en échange.

- Il la payait pour qu'elle aille jouer au casino.

Ma phrase le surprit. Il me regarda longuement, souleva son chapeau et se recoiffa tout en réfléchissant.

- Pourquoi faisait-il ça ? demanda-t-il enfin en rangeant son peigne.

- Il reprenait tout le fric qu'elle avait gagné et lui dormait d'autres billets en échange. Ça ferait croire qu'il soupçonnait le casino d'écouler des faux billets.

Davis rumina ses pensées :

- Ma foi, c'est une idée, dit-il. Pourtant ce n'est pas facile et personne ne s'est jamais plaint.

- Ça vaudrait la peine de contrôler. Pourriez-vous vous en charger ?

Il hocha la tête.

- Je crois que oui. J'y vais de temps en temps. Je pourrais fureter un peu par là.

- En sachant ce que vous cherchez, ça ne serait pas tellement difficile.

- Enfin, je peux toujours chercher un peu.

- Ce Gomez a l'air d'un gars pas commode.

Davis éclata de rire :

- Vous parlez ! Vous l'avez déjà rencontré ? Un bon conseil : évitez-le. C'est de la dynamite !

- Je l'ai déjà rencontré, fis-je avec un haussement d'épaules. Je me trouvais avec Lois quand il s'est ramené. Il m'a fallu mon revolver et ma réputation de tueur pour en venir à bout. J'ai cru que je serais obligé de le descendre tellement il était enragé ; mais Lois l'a retenu et je me suis tiré. C'est lui qui a mis la police en branle.

- C'est un sale type, dit Davis en hochant la tête. Il ne veut pas qu'on tourne autour de Lois, à moins qu'il ne s'agisse strictement d'affaires. Une fois, un type a cru qu'il se dégonflerait : Gomez l'a tué. Le meurtre a été camouflé en suicide, mais je sais comment ça s'est passé.

- Plutôt jaloux, hein ?

- Vous pouvez le dire ; et il a le sang chaud comme de la braise.

- Savez-vous quelque chose à propos d'un bordel en bordure de

mer ? À qui appartient-il ?

- À Speratza.

- Vous en êtes sûr ?

Davis fit un signe de tête :

- C'est la seule boîte de ce genre dans toute la ville. Il doit avoir besoin de pas mal d'appuis politiques pour qu'elle puisse rester ouverte ; ça lui rapporte gros.

- Ah ! oui, dis-je en me versant de nouveau à boire et en passant la bouteille à Davis. Et Flaggerty ? Sait-on quelque chose sur lui ?

- Il est dans les mains de Killeano. Bien sûr, il ne le laisse pas voir, mais c'est Killeano qui tire les ficelles et qui le fait marcher. On ne sait rien de particulier sur lui ; c'est un flic véreux comme tant d'autres.

- Il est complice de l'assassinat de Herrick.

Davis qui se versait à boire s'arrêta net.

- Bon Dieu ! fit-il.

- Oui, dis-je. Revenons à Herrick. Était-il marié ?

- Non. Il habitait un appartement ; il y avait un type à son service qui vivait avec lui : un nommé Giles. Je peux vous donner son adresse si vous voulez.

- Où est-ce ?

- Macklin Avenue. Ça donne dans Bradshaw Avenue. Mais vous ne pourrez rien tirer de Giles. Je lui ai parlé. Il ne sait rien.

- Avec moi, il parlera peut-être. (Je me levai.) Je crois que je vais aller faire quelques visites, conclus-je.

- On vous recherche encore, me rappela Davis. Et il est près de minuit.

- Nous les sortirons du lit.

- Comment nous ?

- Mais oui, je vous emmène. Ils ne s'attendent pas à me trouver en votre compagnie.

Il sortit de nouveau son peigne et se le passa dans les cheveux.

- Dites donc, ça n'est pas génial votre idée, fit-il. Il ne faut pas que je paraisse dans le coup. De quoi est-ce que j'aurais l'air si on vous trouvait avec moi ?

Je lui fis un sourire.

- En route ! dis-je. Nous allons faire un tour tous les deux. Macklin Avenue pour commencer, et Bradshaw Avenue après. Vous avez une auto ?

Il acquiesça.

- Parfait. Je vais me cacher dans le fond sous une couverture. Comme ça, les flics nous laisseront tranquilles et nous ferons du bon travail.

- Je pourrais toujours dire que je ne savais pas que vous étiez là, remarqua-t-il. (Son visage s'éclaira.) O. K. Allons-y.

III.

J'étais caché sous une couverture, étendu sur le plancher de la vieille Ford de Davis. J'étais tout en sueur.

Davis aussi. Il disait en tout cas qu'il n'avait plus un poil de sec.

- Bon Dieu ! s'écria-t-il. Mais ça grouille de flics ! D'ici une seconde, ils vont nous tirer dessus.

- Pas d'importance, dis-je. Ils n'ont pas de chances de me toucher. Je suis trop bien protégé là où je me trouve.

- Mais pas moi, grommela Davis. (Il freina brusquement.) Cette fois, ça y est. Ils me font signe.

- Ne vous faites pas de bile, dis-je en tâtant mon revolver. Ils veulent peut-être savoir l'heure qu'il est. Vous connaissez les flics.

- Taisez-vous, souffla-t-il d'une voix tragique.

J'attendis paisiblement. Des voix surgissaient de la nuit. Des pas sonnaient sur la route.

- Que diable faites-vous donc là ? grogna une voix à la portière.

- Hello, Macey ! fit Davis. Je ne fais que traverser. Où en est la bataille. L'avez-vous rattrapé ?

- Ça viendra, répliqua la voix. Où allez-vous ?

- Je rentre chez moi, dit Davis. Est-ce que je pourrai passer ?

- Peut-être, mais si vous récoltez une balle, ne dites pas que c'est de ma faute. Les rues sont malsaines ce soir.

- À qui le dites-vous ! repartit Davis. Je viens d'avoir vingt crises cardiaques en vingt minutes.

Le flic se mit à rire :

- En tout cas, ne faites pas trop de vitesse. Une fois au bout de la route, vous serez tranquille. Nous avons fini de battre ce quartier-ci. Ce salaud est pire que l'homme invisible.

- Merci, dit Davis en embrayant. À un de ces jours !

La voiture démarra.

- Ouf ! fit Davis au bout d'un moment. J'en ai encore la tremblote.

- Manque d'entraînement, dis-je. Comment les choses se présentent-elles ?

- Il a fait signe qu'on me laisse passer. Il y a des flics tout le long de la rue qui me regardent d'un air méchant, mais ça ne va pas plus loin. S'il y en a chez Herrick, il vaudra mieux nous tirer.

- Buvez un coup et calmez-vous, dis-je en lui passant par-dessus le siège la bouteille que nous avions emmenée de chez Tim.

Un bruit de déglutition se fit entendre.

- J'en ai plus besoin que vous, remarqua Davis qui néanmoins, laissa retomber la bouteille à l'arrière de la voiture.

Je la reçus sur le crâne.

- Hé là ! dis-je. Vous voulez m'assommer ?

- Ce n'est pas l'envie qui m'en manque, répliqua Davis en accélérant. Vous pouvez sortir de là. Il n'y a plus de flics en vue.

J'écartai la couverture, je m'assis et m'épongeai le visage. Nous nous trouvions dans une rue étroite bordée de chaque côté par de jolies villas.

- Nous arrivons, dit Davis. C'est la prochaine rue. J'étais en train de regarder, quand une grosse conduite intérieure brune, une Plymouth, déboucha du croisement et fonça dans notre direction. Davis sursauta avec une exclamation étouffée et obliqua brutalement sur la droite. La Plymouth passa à deux pouces de nous et disparut.

- Quel abruti ! s'écria Davis. Il est bien pressé.

- Il s'est peut-être souvenu d'un rendez-vous important, dis-je. Ne faites pas attention à une pareille bagatelle.

Nous tournâmes à droite et stoppâmes devant une petite villa.

- Voilà la maison de Herrick, dit Davis. Vous voulez que j'entre avec vous ?

Je secouai la tête :

- Il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble, dis-je.

- C'est juste, dit-il en se penchant en arrière, et en ramassant la bouteille qu'il caressa tendrement. J'ai de quoi me distraire.

Je le quittai et me dirigeai vers la maison. Il n'y avait pas de lumière. J'appuyai sur un bouton. La sonnette tinta à l'intérieur, mais personne ne répondit. Je sonnai de nouveau, pensant que Giles devait dormir. Après cinq minutes de sonnerie ininterrompue, je jugeai que la maison devait être vide.

Davis passa la tête par la portière :

- Enfoncez la porte, dit-il.

Il avait l'air un peu gris.

J'allai jeter un coup d'oeil par une des fenêtres. Le clair de lune permettait de distinguer vaguement l'intérieur d'une pièce.

J'apercevais un grand bureau. Les tiroirs étaient ouverts, des papiers épars gisaient sur le plancher. Je regardai plus attentivement et vis qu'un fauteuil avait été éventré.

- Hep ! criai-je à Davis. Venez un peu ici.

Tout en grommelant, il extirpa sa masse de la voiture et me rejoignit.

Il regarda à son tour par la fenêtre, vit ce que j'avais vu et recula d'un pas.

- On dirait que quelqu'un a fouillé la cambuse, dit-il en sortant

son petit peigne, et en se recoiffant pensivement. La gniôle de Tim est excellente : je vais en reboire un coup. Je me sens un peu nerveux.

Je cognai dans la fenêtre, brisai un panneau de verre près de la poignée et l'ouvris.

- Hé là ! dit Davis, ébahi. Qu'est-ce que vous faites ?

- Une tournée d'inspection.

- Moi je vais rester là ; s'il arrive un flic je donnerai un coup de klaxon, dit Davis en regagnant sa voiture.

- Ne touchez pas à votre bouteille, recommandai-je.

Je parcourus la pièce des yeux. On l'avait soigneusement fouillée. Tout était sens dessus-dessous. Même le rembourrage des fauteuils et du canapé avait été arraché et passé au crible.

Je fis le tour de la maison. C'était pareil dans toutes les pièces.

Au premier, dans la chambre à coucher, je trouvai un homme vêtu d'un pyjama blanc. Il était étendu en travers du lit, la base du crâne défoncée. Je lui tâtai la main. Il était encore chaud, mais il était bien mort. L'assassin avait dû le surprendre dans son lit et l'assommer avant qu'il puisse appeler au secours.

Je descendis l'escalier, ouvris la porte et appelai Davis.

- Montez voir, dis-je.

Nous montâmes ensemble. Davis regarda le cadavre.

- C'est Giles, fit-il avec une petite grimace. Nom de Dieu ! Nous ferions mieux de nous tirer.

- Il n'est pas mort depuis plus de quelques minutes, dis-je en regardant le corps. Croyez-vous que la Plymouth y soit pour quelque chose ?

- Est-ce que je sais ? fit Davis en gagnant l'escalier. Mais je sais bien que si Flaggerty nous trouve ici, nous sommes faits.

- Ça, vous avez raison.

Nous dégringolâmes l'escalier et sortîmes.

La nuit était tranquille. Les projecteurs ne fouillaient plus le ciel. On n'entendait plus tirer ! L'air était tiède et sans un souffle de vent.

Nous remontâmes en voiture.

- Vous laissez échapper un beau papier, dis-je en regardant Davis avec un sourire.

- J'attendrai qu'on ait découvert le crime, dit-il en mettant le moteur en marche. Je ne vais pas courir le risque de les prévenir. Ils seraient capables de m'inculper.

Il embraya et nous démarrâmes brusquement.

IV.

- C'est là que perche Brodey ? demandai-je au moment où Davis s'arrêta devant une grande maison de Macklin Avenue.

- En face, dit Davis, l'index tendu. Je n'ai pas envie de m'arrêter encore devant une maison mortuaire. Bon Dieu ! C'était de la folie. Si un flic nous avait vus...

- N'y pensez plus, dis-je en sortant de l'auto. Montrez-moi la maison et ne vous énervez pas comme ça.

- M'énerver ? Vous y allez fort ! Je n'aime pas découvrir des cadavres avant la police. C'est trop risqué.

Nous traversâmes l'avenue. On entendait ronfler le moteur d'une auto invisible.

Davis s'arrêta court.

- Vous entendez ? dit-il en me saisissant le bras.

- Venez, répliquai-je en m'élançant en avant.

La maison de Brodey était grande, un peu en retrait de la rue. Le jardin était plein de palmiers et de plantes tropicales. De là où nous étions, on ne voyait pas grand'chose de la maison.

Au moment où nous approchions de la grille ouverte, nous entendîmes la voiture qui descendait l'allée. Nous nous rejetâmes dans l'ombre. La grosse Plymouth brune franchit la grille et disparut avant que nous n'ayons eu le temps de revenir de notre surprise.

J'avais pu apercevoir le conducteur mais trop rapidement. La voiture avait ses rideaux baissés, mais ils s'écartèrent légèrement au passage. C'est ce qui m'avait permis de voir le conducteur. Davis, lui, n'avait rien vu.

- Ça sent mauvais pour Brodey, dis-je en m'élançant dans l'allée au pas de course.

Davis me suivait en soufflant :

- Vous croyez qu'on l'a supprimé ? grogna-t-il.

- Ça m'en a tout l'air, dis-je. C'est la même voiture. Aussi pressée de filer que tout à l'heure. L'enjeu est important.

Un tournant de l'allée nous mit en face d'une grande maison à l'espagnole, plongée dans l'obscurité.

- Si Brodey a été assassiné, ça va faire du pétard, haleta Davis en grimpant les marches à ma suite.

- Ils ont la partie belle, s'ils peuvent me mettre ça sur le dos ; c'est ce qu'ils vont sûrement faire.

- Je me demande ce que je fous en votre compagnie ! gémit Davis. Si c'est vous l'assassin, qu'est-ce que je suis, moi ?

- Vous le demanderez au juge, il vous expliquera !
Je touchai la porte d'entrée ; elle s'ouvrit.
- Ça sent mauvais, dis-je.
- Je n'entre pas, fit Davis en reculant. J'ai peur, Cain. Les choses prennent une allure qui ne me plaît pas.
- Ne vous en faites pas, dis-je. Restez avec moi. Vous n'allez pas me lâcher maintenant.
- Je reste mais je n'entre pas.
- Qu'est-ce qui vous prend ? C'est peut-être une affaire sensationnelle.

- J'aimerais mieux la découvrir sans vous, dit Davis en secouant la tête. Si on vous la met sur le dos, on m'arrêtera comme témoin à charge ou Dieu sait quoi.

Je le laissai discuter avec lui-même et pénétrai dans le hall obscur. Cette fois-ci, j'avais pris une lampe de poche dans l'auto. J'inspectai les pièces donnant dans le hall. Tout était en ordre, mais, en ouvrant la dernière porte au fond d'un corridor, je découvris ce que je m'attendais à trouver. C'était le cabinet de Brodey. La pièce était vaste et bien meublée. On l'avait fouillée. Des papiers jonchaient le sol, des tiroirs étaient ouverts. Les investigations avaient été moins minutieuses que chez Herrick. On n'avait pas éventré les fauteuils, ni décroché les tableaux.

La pièce était vide. Je regardai de tous côtés, me demandant ce que j'allais faire. La maison était bien grande pour la parcourir entièrement et j'ignorais combien de domestiques pouvaient dormir au second étage; pourtant, il fallait que je sache si Brodey était bien mort.

Je regagnais la porte quand j'entendis quelque chose qui me donna l'impression de ne pas être seul. J'allumai ma lampe et restai immobile l'oreille tendue. Rien. Il faisait noir comme dans un four. Je sortis mon Luger et le pris dans ma main droite. Toujours rien. Je marchai vers la porte sur la pointe des pieds ; j'y arrivai. Il ne se passait toujours rien. Je m'immobilisai de nouveau, l'oreille tendue. Rien. Je poussai la porte et jetai un coup d'oeil dans le corridor. Il était sombre et silencieux. Immobile, j'écoutai tâchant de percer l'obscurité. Je restai aux aguets une bonne minute. Pas le moindre bruit dans la maison, ni dans la rue au-dehors; pourtant, j'étais sûr de ne pas être seul. Je sentais une présence, et une présence toute proche.

J'attendis, espérant que l'inconnu aurait les nerfs moins solides que moi. Ça n'est pas agréable de rester comme cela, entre deux portes dans le noir et dans le silence, à attendre que les nerfs de quelqu'un flanchent.

Soudain, j'entendis quelque chose. C'était presque imperceptible et tout d'abord je ne me rendis pas compte d'où cela pouvait venir. En tendant l'oreille, je compris soudain que quelqu'un

respirait non loin de moi. Cela faisait une impression étrange.

J'élevai lentement ma lampe dans la direction d'où venait le souffle et je pressai vivement le bouton, prêt à sauter de côté si on ouvrait le feu sur moi. La lumière crue de ma torche éclaira le couloir. Un cri de terreur à demi étouffé me fit dresser les cheveux sur la tête. Stupéfait, j'aperçus une jeune fille tassée contre le mur du couloir. Elle était mince, toute jeune (guère plus de dix-huit ans) et assez jolie, avec un charme de fruit vert ; elle avait des cheveux châains et des yeux bruns. Elle était vêtue d'un kimono noir et or, par-dessus un pantalon de pyjama en soie bleu marine.

Elle restait immobile, la peur lui faisait des yeux hagards, sa bouche s'ouvrait comme pour hurler, mais aucun son n'en sortait.

Je devinai que c'était la fille de Brodey.

- Miss Brodey, dis-je sèchement, vous n'avez rien à craindre. Je regrette de vous avoir fait peur. Je cherchais votre père.

Elle frissonna et ses yeux se révoltèrent. Elle glissa sur le sol avant que je n'aie eu le temps de bouger. Je me penchai sur elle. Elle était évanouie.

Je remis mon Luger dans son étui et je la relevai. Elle était mince et très légère ; je pouvais sentir ses côtes sous le kimono de soie. Je l'emportai dans le bureau et la déposai sur le canapé.

La maison baignait toujours dans le silence. Je me demandais si nous étions seuls tous les deux.

J'allai jusqu'à la porte d'entrée, mais Davis était invisible. Je le découvris près de l'auto, la tête en arrière et le goulot à la bouche. Je m'approchai de lui doucement et lui frappai sur l'épaule.

- Je vous tiens ! dis-je d'une voix enrouée.

Davis sauta en l'air en poussant un hurlement. Il manqua d'avaler sa bouteille. Je la lui arrachai d'une main et de l'autre, je lui tapai vigoureusement dans le dos. Il finit par retrouver son souffle.

- Abruti ! hoqueta-t-il. Vous m'avez flanqué une de ces frousses !

- Venez, dis-je. J'ai besoin de vous.

- Ne me dites pas que vous avez déniché un autre cadavre, dit-il avec inquiétude.

- Pas encore, mais la fille de Brodey est dans les pommes : elle est mignonne et elle a un kimono.

- Comme une Japonaise, hein ? demanda-t-il, brusquement intéressé. Dans ce cas, je ferais peut-être mieux d'y aller.

Miss Brodey était toujours étendue là où je l'avais laissée. Elle paraissait toute menue et attendrissante.

- Il faudrait lui mettre la tête entre les genoux et une clé dans le cou, dit Davis en se repeignant.

- C'est pour les saignements du nez, ça, idiot ! dis-je. La clé tout

au moins.

- Alors, donnez-lui un peu de whisky, conseilla-t-il. Brodey en a sûrement une bouteille dans un coin.

Il découvrit la bouteille après une recherche à la fois rapide et méticuleuse. Il en prit lui-même une bonne rasade.

- Pas mauvais, dit-il en regardant la bouteille avec un hochement de tête. Les avocats ne se refusent rien. Je goûtai le whisky à mon tour. Davis avait raison.

- Allons, grouillons-nous, dit Davis, Ce n'est pas le moment de pinter. Il faut ranimer cette gosse. Un vrai petit chat maigre, vous ne trouvez pas ?

- Elle se fera, dis-je en soulevant la tête de la jeune fille.

Je versai un peu de whisky entre ses dents serrées. Cela ne tarda pas à la ranimer. Ses paupières battirent.

- Je parie qu'elle va demander où elle est, murmura Davis. C'est toujours ce qu'elles disent.

Elle ne demanda rien du tout. Elle me jeta un coup d'oeil et s'élança vers le mur tête baissée. Elle nous fit une fameuse peur.

- Allons, du calme, dis-je.

- Laissez-moi faire, dit Davis. Elle me connaît. (Il s'avança vers la jeune fille, sa grasse figure éclairée d'un sourire aimable.) Hé ! Miss Brodey, vous vous souvenez de moi ? Jed Davis, du Morning Star ? On nous a dit qu'il se passait de drôles de choses ici et nous sommes venus. Qu'est-ce qui ne va pas, ma petite ?

Elle le regarda avec des yeux exorbités et essaya de parler.

- Ne vous énervez pas, continua-t-il doucement. Venez vous asseoir et racontez-moi ça.

- Il l'a emmené ! cria-t-elle d'une voix aiguë d'hystérique. Il l'a forcé à le suivre.

Davis la ramena jusqu'au canapé :

- C'est bon, ma petite, dit-il. Nous allons nous en occuper. Dites-nous d'abord ce qui est arrivé.

Elle me regarda d'un air effrayé. Je me plaçai derrière elle de façon qu'elle ne me voie pas. Davis lui tapotait la main ; il était aux petits soins. La perfection de sa technique me surprenait.

Fragment par fragment, il lui arracha toute l'histoire. Elle dormait quand des voix qui venaient du bureau de son père l'avaient réveillée. Elle était descendue. La porte du bureau était entrebâillée et elle avait jeté un coup d'oeil à l'intérieur. Brodey était appuyé contre le mur, les mains en l'air. Un homme vêtu d'un costume brun le menaçait avec un revolver. Elle l'avait entendu dire :

- O. K., si c'est comme ça que tu le prends, nous allons faire un tour ensemble.

Elle aurait voulu aller chercher du secours, mais elle avait eu

trop peur pour bouger. L'homme en brun avait poussé Brodey hors de la pièce. Le couloir était obscur et ils ne l'avaient pas vue. Ils étaient sortis par la porte de devant, et bientôt elle avait entendu une voiture s'éloigner. C'était à ce moment que j'étais arrivé.

Davis et moi échangeâmes un regard.

- Vous connaissiez ce type ? demanda Davis.

Elle secoua la tête. Elle tremblait d'émotion et paraissait prête à s'évanouir une seconde fois.

Davis voulut lui donner à boire de nouveau, mais elle refusa. Elle répétait :

- Il faut le retrouver. Je vous en prie ! Ne restez pas là sans rien faire. Retrouvez-le !

- Nous allons le retrouver, promit Davis, mais il faut que nous sachions qui l'a emmené. Comment ce type était-il fait ?

- Il était petit et trapu, dit-elle en se cachant le visage dans ses mains. Il était affreux... on aurait dit un singe.

- Avait-il une cicatrice sur la joue ? demanda Davis dont les muscles se contractèrent.

Elle fit un signe de tête.

- Vous le connaissez ? demandai-je.

- Je crois, dit Davis dont les yeux sortaient de leurs orbites. On dirait Bat Thomson, l'homme de main de Killeano. C'est un dur de Detroit ; ne vous y trompez pas, mon vieux, c'est un vrai tueur.

- Savez-vous où nous pouvons le trouver ?

- Je sais où il loge, dit Davis. Mais je ne tiens pas à le trouver. Il vaut mieux ne pas s'y frotter.

- Où loge-t-il ?

- Au tripot de Sam Sansotta.

- O. K. On va bien voir s'il est si dur que ça.

Davis soupira :

- J'étais sûr que vous alliez dire ça. Je suis bien tombé avec un risque-tout comme vous !

- Prévenez la police, sanglota Miss Brodey.

- On prévient tout le monde, répliqua Davis en lui caressant les épaules. Allez vous coucher et attendez-nous. Nous vous ramènerons votre papa.

Nous la laissâmes étendue sur le canapé ; ses yeux faisaient penser à deux grands trous dans un drap.

- Dites, Cain, fit Davis quand nous fûmes arrivés à l'auto, vous n'allez pas chez Bat, je pense ?

- Pourquoi pas ? Nous voulons retrouver Brodey, non ?

- Mais bougre d'entêté, je vous dis que Bat vous arrachera les deux oreilles. C'est un type dangereux. Vous ne lui ferez pas peur.

- On peut toujours essayer, dis-je en montant en voiture.

- Je vous souhaite du plaisir, fit Davis.
Mais il monta aussi.

V.

Le tripot de Sansotta était situé tout au bout de la route côtière qui partait de Paradise Palms. C'était une maison massive à trois étages, entourée d'une large véranda sous laquelle étaient disposées des chaises et des tables. Deux larges portes vitrées donnaient sur le hall central.

Il était plus d'une heure du matin, mais la maison était encore brillamment éclairée. Plusieurs personnes étaient assises sous la véranda; on dansait dans le hall.

Davis rangea sa voiture de l'autre côté de la route, prit sa bouteille, la fit basculer et la vida d'un trait. Il lança le flacon vide sur le sable de la plage.

- J'en ai plus besoin que vous, mon vieux, dit-il.

J'étudiais la disposition des lieux.

- Vous ne pensez tout de même pas que vous allez rentrer là-dedans et ramener Brodey ? continua Davis en s'épongeant le visage avec un mouchoir douteux.

- C'est pourtant à peu près ça, dis-je.

- Comme dans les feuillets, hein ?

- Exactement.

- Eh bien, ne comptez pas sur moi. Je suis une trop belle cible pour me frotter à Bat. C'est un tueur.

- Moi aussi, lui rappelai-je.

Il me jeta un coup d'oeil.

- Eh bien, mon vieux, moi, je vais rester là à admirer le paysage. Je vous rédigerai une belle notice nécrologique quand on vous ramènera les pieds devant. Quelles fleurs voulez-vous à votre enterrement ?

- Vous allez venir avec moi. Je tiendrai le rôle d'un touriste qui vient pour la première fois à Paradise Palms, et vous serez censé me piloter. Vous vous arrangerez pour me faire monter dans le haut de la maison, parce que c'est sûrement là qu'est Brodey.

- Ça non ! dit Davis avec conviction. Je ne marche pas. Moi, je reste ici au frais. Je ne m'effraie pas facilement, mais ce Bat me donne la chair de poule.

J'appuyai mon Luger contre ses côtes bien rembourrées :

- Vous allez entrer, dis-je d'un air menaçant, ou je vous transforme en écume.

Il vit que je ne plaisantais pas et soupira.

- Enfin, je vais peut-être entrer prendre un verre, dit-il. Ça n'est

pas bien méchant, pas vrai ?

Il ouvrit la portière et nous traversâmes la route. Nous grimpâmes les marches du perron et entrâmes dans le hall brillamment éclairé.

Personne ne fit attention à nous. Nous nous dirigeâmes vers le bar. Le barman salua Davis d'un signe de tête et sortit une bouteille. Il semblait bien connaître le journaliste.

Quand nous eûmes fini notre deuxième verre, un petit homme maigre, avec une bouche en lame de couteau, aux yeux aussi noirs et luisants que ses cheveux, sortit de derrière un rideau et s'approcha de nous.

- Hello, Sansotta, dit Davis en touchant le bord de son chapeau. Je vous présente un de mes copains qui est venu ici pour s'amuser un peu. George, voilà Sansotta dont je te parlais.

Je fis un signe de tête au petit homme en me disant que malgré sa taille il ne devait pas être commode.

- Salut ! dis-je. Enchanté de faire votre connaissance.

Il me rendit mon salut. Son visage ne laissait rien deviner de ce qu'il pensait.

- Votre ville est vraiment jolie, repris-je en faisant mine de croire que le patelin lui appartenait en propre.

- Pas mal, fit-il en parcourant la pièce des yeux.

Son regard ne se posait nulle part.

Je marchai sur le pied de Davis.

Il poussa un grognement :

- Est-ce qu'il y a un poker en train, ce soir ? dit-il pourtant.

Mon ami a envie de perdre son fric.

Sansotta me dévisagea puis regarda Davis. Il leva les sourcils.

- Il est O. K., le rassura Davis.

- Il peut monter là-haut. Il y a une partie en train dans la chambre 5.

- Merci ! dis-je en finissant mon verre. Tu viens ? demandai-je à Davis.

Il secoua la tête :

- Je prends encore un verre ou deux et je file. Tu n'auras qu'à revenir en taxi.

- O. K. ! dis-je.

Je m'engageai dans l'escalier.

À mi-chemin, je me retournai et m'arrêtai un instant. Flaggerty venait d'entrer par la grande porte. Il avait toujours son complet de gabardine verte et un cigare mal allumé entre les dents. Il alla rejoindre Davis au bar, les sourcils froncés.

Je me hâtai de me mettre à couvert au haut de l'escalier et, de là, je m'assurai qu'il ne m'avait pas vu. Il n'avait rien remarqué. Davis

se recoiffait avec un sourire figé. Flaggerty se commandait à boire.

Je longeai le couloir à la recherche du numéro 5 ; entendant un bruit de voix à l'intérieur, je continuai ma route. Trois autres portes donnaient sur ce couloir, mais je ne m'y arrêtai pas. Je me dirigeai vers le deuxième étage.

À mi-hauteur, j'entendis quelqu'un dans le couloir en-dessous de moi. Je grimpai quatre à quatre jusqu'au second. J'étais maintenant dans un autre couloir faiblement éclairé avec deux portes en face de moi.

Les pas s'avançaient toujours à l'étage inférieur. Une porte s'ouvrit et se referma.

Je m'approchai d'une des portes qui me faisaient face et tendis l'oreille. Silence. J'allai à l'autre porte et j'écoutai. Une voix parlait, mais je ne pouvais rien distinguer de ses paroles. J'attendis, l'oreille collée au panneau. Soudain, j'entendis un gémissement étouffé qui me donna le frisson. J'étais certain que Brodey était là.

Sansotta pouvait s'apercevoir d'une seconde à l'autre que je n'étais pas en train de jouer au poker dans la chambre n°5. Dès qu'il s'en apercevrait, il partirait à ma recherche. Si je voulais agir, il fallait agir vite.

Je tournai la poignée de la porte. Elle n'était pas fermée à clé et s'ouvrit.

J'entrai. Sur un lit, dans un coin de la chambre, était étendu un homme chauve vêtu d'un veston d'intérieur gris. Il y avait du sang sur son visage et sur son plastron. Un de ses yeux était fermé et tuméfié ; près de son oreille droite, on voyait sa peau arrachée là où on l'avait frappé. Il était attaché sur le lit par les poignets et les chevilles ; on l'avait bâillonné.

Debout près de lui, se tenait un homme petit et trapu, vêtu d'un complet brun fripé. Il avait des jambes arquées et son visage simiesque, au nez aplati, était à la fois cruel et stupide. Au moment où j'entrai, il levait son gros poing velu.

- Haut les mains, Bat ! dis-je.

Ses muscles se contractèrent ; sans bouger, il regarda derrière lui. Ses petits yeux porcins se durcirent en m'apercevant. Sa main droite fit un mouvement, mais je lui désignai mon Luger.

- Vaut mieux pas, Bat, dis-je doucement. Je m'appelle Cain.

Ces mots l'arrêtèrent. Il éleva lentement les mains à la hauteur de ses épaules. Il ricana. Ses dents étaient noires et ébréchées.

- Salut, petite tête ! dit-il.

- Colle-toi face au mur, dis-je sans le quitter des yeux.

- Je t'aurai, petite tête, continua-t-il en ricanant toujours. Pas tout de suite, mais plus tard. Je sais me servir d'un pétard aussi bien que toi.

- On verra ça un de ces jours, dis-je. Mets-toi contre le mur.

Sans cesser de ricaner, il se dirigea contre le mur.

- Tourne-toi.

Il obéit.

Je m'approchai de lui et lui assenai un coup sur la tête avec le canon de mon Luger. J'avais tapé de toutes mes forces. Il s'abattit à quatre pattes, mais il n'était pas knock-out. Jamais, je n'avais vu une tête aussi dure. Il se retourna et m'attrapa les jambes. Il réussit presque à me renverser. Je me dégageai d'un coup de pied et je le frappai de nouveau, cette fois avec la crosse. J'avais tapé si fort que le pistolet me sauta de la main. Bat s'effondra inanimé.

Je coupai les cordes qui immobilisaient Brodey et l'assis sur le lit. Il roula à terre avant que je puisse le retenir. Lui aussi était évanoui.

Je me penchais pour le relever, quand la porte s'ouvrit brusquement et Sansotta entra. Il s'arrêta bouche bée, en m'apercevant ainsi que Bat ; sa main se porta sur sa poche-revolver avec la rapidité de l'éclair.

Je lâchai Brodey et me jetai dans les jambes de Sansotta.

Nous roulâmes par terre en un tas grouillant. Il me lança des coups de poing sur la tête, mais je me dégageai et lui envoyai un direct sous l'oeil droit. Sa tête bascula sous le coup, mais il se remit debout le premier. Il était agile et fuyant comme un lézard.

Mon Luger avait disparu sous le lit. Bat remuait faiblement et essayait de s'asseoir. Brodey gisait comme un cadavre à quelques pieds de moi.

Sansotta bondit sur moi. Je l'attrapai à la taille, le fis rouler par terre et le bourrai de coups.

Il essaya de me repousser, mais j'étais trop lourd pour lui. Il poussa un cri étranglé ; je le tenais déjà à la gorge et je serrai.

Un pantalon en gabardine verte fit son entrée dans la pièce. Je voulus l'esquiver, mais trop tard.

Il me sembla que tout l'Empire State Building me dégringolait sur la tête.

VI.

Je rouvris enfin les yeux. Bat ricanait devant moi.

- Hello, petite tête ! dit-il. Comment ça va ?

Je tâtai la bosse douloureuse qui m'était poussée sur l'occiput et fis la grimace.

- Plutôt mal, dis-je.

Il hocha la tête d'un air satisfait :

- Je m'en doutais, dit-il. Mais ça n'est rien à côté de ce qui t'attend.

Avec un grognement, je parcourus des yeux la pièce où nous nous trouvions. C'était une chambre spacieuse, sans fenêtres, meublée d'un lit sur lequel j'étais étendu et d'une chaise sur laquelle était assis Bat. En l'air, tout près du plafond, pendait une ampoule électrique sans abat-jour. La chambre était sale.

- Est-ce que je suis resté longtemps dans les pommes ? demandai-je.

Bat ricana de nouveau :

- Trois ou quatre heures, dit-il en se balançant sur sa chaise.

Il avait l'air de considérer tout cela comme une excellente plaisanterie.

- Tu n'es pas si dur que ça, ajouta-t-il pris d'une arrière-pensée.

Ses cheveux courts et huileux étaient tachés de sang caillé à l'endroit où je l'avais frappé, mais il ne paraissait pas y faire attention.

- Où est Brodey ? demandai-je.

- Lui ? On l'a remisé quelque part. Il est cinglé ce mec-là. Il ne se rend pas compte, répliqua Bat en sortant un paquet de cigarettes et en allumant une. (Il me lança le paquet ainsi qu'une boîte d'allumettes.) Prends-en une, petite tête ; tu n'as pas si longtemps à vivre.

J'allumai une cigarette.

- Qu'est-ce qui se mijote ? demandai-je.

Il haussa les épaules :

- Ils vont venir te voir quand ils auront fini avec Brodey, m'annonça-t-il. Tu le sauras toujours assez tôt.

Je me demandais ce qu'était devenu Jed Davis. J'espérais qu'il avait pu se tirer à temps.

- Ça va, dis-je en m'efforçant sans succès de faire des ronds de fumée. Je ne suis pas curieux. J'attendrai.

Il ricana de nouveau :

- N'essaie pas de faire le mariol, dit-il. Je sais me servir d'un

pétard aussi bien que toi. Mieux même.

Je lui ris au nez.

- Ça ne se voit guère !

Une petite flamme de colère s'alluma dans ses yeux porcins :

- Comment ça ? demanda-t-il en se penchant vers moi.

- Bat Thomson, ça ne me dit rien, dis-je, mais Chester Cain, tu sais qui c'est. Tu piges ?

- Ah ! oui, dit-il en devenant écarlate. Au pistolet, je te bats à tout coup, entends-tu ?

- Que tu dis !

Regarde un peu, ordure ! dit-il en se levant.

Il s'accroupit légèrement. Sa main se déplaça si vite que je ne distinguai qu'un éclair blanchâtre ; un revolver calibre 38 surgit brusquement. C'était du beau travail. Je ne m'y attendais pas.

- Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-il en faisant tourner le revolver autour de son doigt.

- Prends-t-y comme ça le jour où j'aurai une arme, et tu seras cuit, dis-je.

- Tu mens, dit-il en reposant son revolver.

Une lueur de doute était pourtant apparue dans ses yeux.

- Si tu veux. Moi, je te soutiens que je suis capable de sortir mon feu plus vite que toi. Tu veux que je te dise pourquoi ? Tu perds du temps. Tu ne coordonnes pas tes mouvements.

- Je ne fais pas quoi ?

Ses yeux s'écarquillèrent légèrement.

- Tu t'y prends mal. Recommence.

Il m'observait avec une fureur mêlée de curiosité. Il se mit en position et le revolver sauta une seconde fois dans sa main. Du beau travail. J'allais être obligé d'en mettre un fameux coup pour l'avoir.

- C'est bien ça, dis-je. Ton étui est mal mis. Il me semblait bien. Tu le portes trop haut. Il faut le descendre. Comme ça, tu perds du temps en attrapant la crosse, et quand tu sors ton pétard, il faut que tu baisses le canon avant de tirer. Tu piges ? Ça perd du temps.

- Tu te crois bien marie ? grommela-t-il en contemplant son revolver.

Je pouvais voir qu'il était impressionné. Il remit l'arme dans son étui et ajusta la courroie de façon à placer le revolver un peu plus bas.

- Ça va comme ça ? demanda-t-il.

- Moi, je le descendrais encore plus, dis-je. Maintenant, tu es plus petit que moi.

Il hésita, puis lâcha encore un cran de la courroie. Il portait maintenant son arme juste comme je voulais. Si je pouvais mettre la main sur un revolver, son holster était maintenant assez lâche pour

venir avec son arme quand il voudrait la tirer ; il perdrait ainsi du temps avant de la dégager.

- Oui, dis-je en regardant comment était suspendue son arme.
Ça va comme ça.

Il ricana :

- Tu n'es guère malin, fit-il.

- Pourquoi ? dis-je en haussant les épaules. J'ai confiance ! Je n'assassine pas les gens. Je leur laisse leur chance.

Il me dévisagea :

- Tu ne m'assassineras toujours pas, dit-il en montrant toutes ses dents. Je sais bien que je suis bon tireur.

- Tout ce que tu es, c'est un dur qui a quitté Detroit parce qu'il n'était pas assez dur pour y rester.

Il traversait la pièce, son gros poing levé pour m'assommer, quand la porte s'ouvrit et Killeano et Flaggerty apparurent.

Bat s'arrêta et laissa retomber sa main.

- Salut, patron ! dit-il à Killeano.

Killeano ne lui accorda pas un regard. Il se planta au pied du lit et me dévisagea.

- Hello ! dis-je en éteignant ma cigarette.

Flaggerty se posta près de la porte, avec un visage sombre.

- Où est la petite Wonderly ? demanda sèchement Killeano.

- Est-ce que je sais ? dis-je. Tu crois peut-être que je l'ai dans ma poche ?

- Tu ferais mieux de te mettre à table, fit-il. Nous voulons la petite et nous l'aurons.

- Vous ne comptez tout de même pas sur moi pour vous aider ? dis-je en allumant une nouvelle cigarette. Même si je le savais, je ne vous dirais rien. Nous nous sommes quittés hier soir, je lui avais donné assez d'argent pour quitter la ville.

- Elle n'a pas quitté la ville, dit Killeano en frappant le pied du lit de ses petites mains blanches. Elle n'aurait pas eu le temps de le faire avant qu'on installe les barrages.

- Alors, elle doit être en ville, dis-je en haussant les épaules. Vous n'avez qu'à la chercher.

Bat m'envoya un coup de poing, mais je l'attendais. Je me laissai rouler au bas du lit et lui saisis les chevilles. Il s'abattit sur moi. Flaggerty nous tomba dessus et, après un instant de mêlée, je sentis un canon de revolver pressé contre mon oreille. Je cessai de me débattre.

La figure bestiale de Bat était toute proche de la mienne :

- Bouge pas ou je te brûle !

- Je ne bouge pas, répliquai-je.

Ils s'écartèrent et je me relevai.

- Écoutez, dis-je en m'époussetant, tout ça ne nous mène à rien.

(Je m'assis sur le lit et pris une nouvelle cigarette.) Écoutez-moi une minute. Nous verrons peut-être où nous en sommes.

Bat serra les poings, mais Killeano le retint.

- Laisse-le parler, dit-il en s'asseyant sur la chaise.

Bat et Flaggerty se mirent derrière le lit, prêts à me sauter dessus au cas où je paraîtrais disposé à faire le méchant.

- Je vais surtout faire des hypothèses, dis-je en regardant Killeano, mais voilà comment je comprends les choses. Tu es le grand manitou dans le patelin. Le seul type qui aurait pu devenir dangereux pour toi, c'était Herrick. Le casino t'appartient et c'est un endroit bien commode pour écouler les faux billets que tu imprimes. Tu ne te doutais pas que j'étais au courant de ça, hein ? Ça ne m'a pas pris longtemps à deviner. Tu tiens la banque et la police bien en main ; probablement que tu les paies pour la fermer. Les billets faux circulent en ville. D'ailleurs, tu les as imités assez habilement pour que si un touriste en emmène au-dehors, on ne s'aperçoive pas qu'ils sont faux assez vite pour remonter jusqu'à la source. Là-dessus, qu'est-ce qui arrive ? Herrick se doute de la combine et commence une enquête. Il ne s'adresse pas à la police parce qu'il sait bien qu'elle est de mèche avec toi. Il faut donc qu'il se débrouille tout seul. Il se procure des billets faux et il se prépare à en offrir la surprise au gouverneur. Seulement toi, tu l'apprends et tu lui fais son affaire.

Je lançai une cigarette au loin et regardai Killeano en riant :

- Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Son visage carré restait immobile.

- Continue, dit-il seulement.

- Herrick est une personnalité de la ville et il se présente aux élections. Ce n'est pas un type dont tu puisses te débarrasser comme ça. Là-dessus, tu apprends que je dois arriver. Tu n'as pas été long à comprendre qu'il fallait me mettre sa mort sur le dos. Tu arranges tout ; c'est du beau travail et je suis coincé. O. K. ! Mais tu as fait deux erreurs. Tu as oublié que Brodey aussi est au courant et qu'il a des preuves, et tu t'es trompé sur le compte de la petite qui devait me mettre dans le pétrin. Elle s'est dégonflée et tu sais bien qu'elle peut mettre toute ta combine par terre. Sans elle, tu es foutu, même si tu arrives à faire parler Brodey.

Killeano prit un cigare dans la poche de son gilet, en mordit l'extrémité et la cracha par terre. Il alluma soigneusement le cigare et en tira un nuage de fumée.

- As-tu fini ? demanda-t-il.

- Oui, dis-je.

Il regarda Flaggerty.

- Il en sait trop long, dit-il. Il va falloir changer nos plans. On ne peut plus l'amener devant un jury ; ils seraient capables de le

croire.

- On pourrait raconter qu'il a été tué en essayant de s'enfuir, proposa Flaggerty en élevant les sourcils.

- Tout juste, dit Killeano. Il faut faire vite. Il a plus d'un tour dans son sac.

- Tu parles ! dis-je en clignant de l'oeil en direction de Bat.

- Quand on en sera débarrassé, on s'occupera de retrouver la petite. Elle ne peut nous échapper, continua Killeano.

- Ça serait une bonne idée de nous débarrasser d'elle aussi, dit Flaggerty.

Killeano secoua la tête :

- Il faut organiser toute une mise en scène, remarqua-t-il. On s'arrangera pour qu'elle la boucle au moment du procès. C'est facile avec les femmes. (Il regarda Bat qui cligna de l'oeil.) Tu pourrais t'en charger ? ajouta-t-il.

- Je pourrais toujours essayer, dit Bat en découvrant ses dents.

Killeano se leva :

- Débarrasse-toi de lui, ordonna-t-il à Flaggerty.

- Au revoir, mon gros ! dis-je. Tu te crois peinard, mais tu as tort. On se retrouvera.

Il sortit sans me prêter attention et claqua la porte derrière lui.

Bat regarda Flaggerty.

- On y va ? fit-il plein d'espoir.

- Pas ici, dit Flaggerty. On va l'emmener faire un tour.

- Fais vite, dis-je à Bat, et vise bien.

- T'en fais pas, petite tête ! répliqua-t-il en me caressant le bras. Tu ne sentiras rien.

VII.

Flaggerty conduisait. Bat et moi étions dans le fond de la voiture.

- Quel effet ça te fait-il, ta dernière balade ? demanda Bat avec une curiosité non affectée.

- Rien du tout, dis-je. J'ai les nerfs solides.

- Ça c'est vrai, reconnut-il avec admiration. Mais n'espère pas t'en tirer. Tu y passeras.

- Nous ne pourrions pas faire le petit concours dont nous parlions, hein, Bat ? dis-je au bout d'un moment.

- Pas besoin de concours, fit Bat en riant. Je te battrais à tout coup.

- Que tu dis ! Dans une bataille au revolver, j'aimerais encore mieux avoir affaire à toi qu'à une vieille rombière à moitié paralysée. Et avec des mitaines encore !

Il m'envoya son poing en pleine figure.

- La ferme ! gronda-t-il. Je pourrais t'avoir les yeux fermés.

- En tout cas, tu n'as pas le culot de t'y risquer, hein ? dis-je.

- Pas question, coupa Flaggerty. On ne va pas courir de risques avec une vermine comme toi.

- Tu vois bien, dis-je à Bat. Même ton copain croit que je suis meilleur que toi. Tu l'as entendu ?

Bat respira bruyamment.

- Tu n'es pas si fortiche que ça, dit-il en contenant sa rage. On peut s'expliquer, je me fous pas mal de ce sale flic. Je t'aurais avec un type accroché à chaque bras.

- Tu as des visions, dis-je, en me reculant pour esquiver son coup de poing.

Il heurta la vitre arrière de l'auto et la brisa.

Flaggerty se mit à l'injurier.

- Ça va ! gronda-t-il. Tu vas descendre cette ordure comme je te dirai.

Le dur de Detroit se laisse donner des ordres par un flic à la manque, ricanai-je en envoyant un coup de coude dans les côtes de Bat.

Flaggerty ralentit et s'arrêta.

- Nous étions arrivés sur une plage désertique. Les lumières de Paradise Palms pâlissaient devant l'aube. La ville avait toujours l'air sympathique, mais je la trouvais un peu trop loin pour mon goût.

- Sortez de là ! dit Flaggerty d'une voix soucieuse. Nous

sortîmes de l'auto.

Le visage de Bat était écarlate sous le jour blafard.

- Il va voir, cria-t-il à Flaggerty. Je suis plus rapide que lui, et ce salaud va bien être obligé de le reconnaître.

- Tu vas faire ce qu'on te dira, brailla Flaggerty.

- Envoie-le paître, dis-je à Bat. Il te prend pour un dégonflé.

La main de Flaggerty s'enfonça dans son pardessus, mais Bat lui saisit le poignet.

- Si tu recommences, je te fais la peau à toi aussi ! hurla Bat. J'aime pas les flics, comprends-tu ? Je vais montrer à ce salopard de quoi je suis capable et ça n'est pas un poulet de ton espèce qui m'en empêchera.

- Tu es cinglé ? hurla Flaggerty. Et s'il est plus rapide que toi ? Il nous tuera tous les deux.

Bat éclata de rire :

- Pas de danger, dit-il. Je ne suis pas dingo à ce point-là.

Il s'empara du revolver de Flaggerty et l'ouvrit. Les cartouches se répandirent sur le sable.

- Tu vois, reprit-il railleusement, je lui donne un pétard vide. Le mien est chargé. Même s'il sort son feu plus vite que moi, il encaissera tout de même. Mais je suis bien tranquille. Tu saisis ? (Il me regarda.) Ça te va, petite tête ?

- Bien sûr, dis-je. Je t'aurai tout de même appris quelque chose avant de mourir.

Flaggerty s'écarta. Il n'était pas satisfait, mais il ne pouvait rien faire.

- Allez-y, alors, dit-il avec colère.

Bat me lança le revolver ; c'était un Colt 45 en acier bleuâtre. Je l'avais bien en main.

- Qu'est-ce que tu en dis, petit gars ? demanda-t-il avec un sourire.

- Au poil ! dis-je en plaçant le revolver dans ma ceinture.

- O. K. ! dit Bat en se redressant. Prêt ?

- Attends un peu, dis-je. Veux-tu parier quelque chose ?

- Ha ! Ha ! rugit Bat en se tordant. Tu me feras crever de rire, petit gars ! Une fois que je t'aurai refroidi, comment est-ce que tu me paieras ?

- En voilà assez, cria Flaggerty. Vas-y. Descends-le.

- D'accord ! dit Bat se rembrunissant brusquement. C'est bon, mon pote, voilà le moment de tirer ta révérence à ce monde.

Il fléchit les genoux, en frottant ses pieds dans le sable. Je le guettais, mais il hésitait encore, bien qu'il sût que mon revolver était vide.

- Je te laisserai le temps de prendre ton feu, Bat, dis-je en

souriant. Je laisse toujours un type prendre l'avantage avant de le descendre.

- Cette fois-ci, c'est toi qui vas te faire descendre, grinça-t-il.
Il saisit son revolver.

S'il n'avait pas desserré son étui, il m'aurait eu. Mais son revolver se coinça pendant une fraction de seconde, me laissant le temps de prendre mon Colt. Je l'avais déjà sorti, alors que Bat tirait encore sur sa crosse.

- Je t'ai eu, lui dis-je en lui lançant mon Colt en pleine figure.

J'y mis toute mon énergie. Le Colt siffla dans l'air et l'atteignit à toute volée entre les deux yeux. Il tomba à la renverse avec un juron stupéfait.

Je sautai sur lui, lui arrachai son revolver et évitai de justesse Flaggerty qui se jetait sur moi, J'envoyai un coup de pied dans la figure de Flaggerty ; je me retournai et frappai Bat derrière l'oreille avec mon Colt au moment où il se mettait à genoux.

Tous deux s'aplatirent dans le sable, les bras en croix, le visage tourné vers le ciel matinal.

C'est dans cet état que je les abandonnai.

VIII.

Un beau soleil s'efforçait de percer à travers les persiennes de bois quand je me réveillai. Hetty Duval était debout près de moi. Je m'assis sur le lit en clignant des yeux.

- Je crois que j'ai un peu dormi, dis-je en me passant la main dans les cheveux et en palpant doucement ma bosse.

- Je vous ai apporté du café, dit-elle. Davis vous attend. Voulez-vous que je lui dise de monter ?

- Bien sûr, fis-je en flairant le plateau qu'elle avait déposé sur une table de bambou à côté de moi. Quelle heure est-il ?

- Midi, dit-elle en sortant de la chambre.

Je bâillai, me versai une tasse de café et cherchai une cigarette. J'étais en train de l'allumer quand Davis entra.

- Salut ! lui lançai-je en riant.

- Mince alors ! s'écria-t-il en me contemplant. Je ne croyais pas vous revoir vivant.

- Moi non plus, répliquai-je en lui désignant l'unique chaise de la petite chambre. Avez-vous un peu de whisky sur vous ?

Il tira une demi-bouteille de sa poche-revolver et me la tendit.

- Je me faisais du mauvais sang, dit-il en s'asseyant et en s'épongeant. Grâce à vous, j'ai de l'artériosclérose, maintenant.

Je versai deux pouces de whisky dans mon café et lui rendis sa bouteille. Il en but une lampée, soupira et remit la bouteille dans sa poche.

- Alors, alors ? fit-il avec impatience. Racontez-moi ? Vous devriez être mort à l'heure qu'il est.

Je lui fis le récit de mes aventures.

- Ah ! merde alors ! s'écria-t-il quand j'eus terminé.

- Et vous, qu'est-ce qui vous est arrivé ? demandai-je.

Il gonfla les joues :

- Mon vieux, j'ai bien cru que j'étais cuit. Quand Flaggerty s'est amené, je n'étais pas fier.

- Je l'ai bien vu, dis-je en riant. Vous aviez l'air d'être poursuivi par un cauchemar.

- À qui le dites-vous, fit Davis en hochant la tête. Quelle histoire ! Flaggerty et Sansotta se sont mis à causer et Sansotta a parlé de vous. Flaggerty m'est tombé dessus comme un éclair. Il voulait savoir où je vous avais ramassé. J'ai fait semblant de le croire cinglé et je lui ai dit que je vous avais rencontré dans un bar et que vous vouliez faire un poker. J'ai juré mes grands dieux que c'était tout et

que je n'avais pas la moindre idée de qui vous pouviez être. C'était tellement bête que ça en avait l'air vrai. Flaggerty a voulu savoir comment vous étiez fait et Sansotta a donné votre signalement détaillé. Du coup, l'affaire a été réglée : "C'est Cain !" a hurlé Flaggerty. J'aurais voulu que vous voyiez les clients en rester bouche bée. J'ai fait semblant d'être très étonné, mais ce n'était pas la peine. Ils ne pensaient plus à moi et ils s'étaient déjà élancés vers l'escalier. Je me suis tiré. Ça ne servait à rien de rester là. Je croyais votre compte liquidé.

- Est-ce qu'ils vous soupçonnent ?

Il secoua la tête :

- Non ; je crois que ça va. J'ai parlé à Flaggerty ce matin ; il était à moitié enragé parce que vous vous en étiez sorti ; quant à Bat...

Il acheva sa phrase par un sifflement.

- Pourquoi êtes-vous allé voir Flaggerty ?

- Ils vous ont mis le meurtre de Giles sur le dos, dit Davis en se passant son petit peigne dans les cheveux. Je viens d'écrire un papier sur vous. Ça vous intéresse ?

Je secouai la tête :

- A-t-on des nouvelles de Brodey ?

- On sait seulement qu'il a disparu. On insinue que vous devez être pour quelque chose là-dedans aussi.

Je me laissai retomber sur l'oreiller :

- Il va falloir nous organiser, dis-je rêveusement. Ces gars-là sont habiles, mais il y a un moyen de les avoir.

- Ah ! oui. Et lequel ?

- Se servir des uns contre les autres, dis-je. Ça demande un peu de réflexion et des préparatifs, mais ça peut se faire. Je ne m'en sortirai pas tant que je n'aurai pas balayé toute la bande, y compris Killeano, Speratza, Flaggerty et Bat. Si je peux m'en débarrasser une bonne fois, toute leur organisation s'écroulera d'elle-même.

- Je crois que vous avez raison, dit Davis en se grattant le nez. Comment vous y prendrez-vous ?

- Je trouverai bien un moyen, dis-je.

- Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? demanda-t-il après une pause.

- Vous marchez toujours ?

Il sourit.

- Bien sûr, dit-il. Tâchez de ne pas me découvrir si vous pouvez, mais si c'est impossible, tant pis. Je marche dans tous les cas. J'aime bien vos méthodes.

- Parfait, dis-je avec conviction. J'ai mis dans le mille avec l'histoire des faux billets. J'ai bien vu à la manière dont Killeano a sursauté que j'avais deviné juste. Il faut dégouter quelques-uns de ces

billets et découvrir où il les fabrique. Une usine à fausse monnaie, ça n'est pas facile à cacher. Pouvez-vous vous occuper de ça ?

- J'essaierai, promit-il.

- Ensuite, il y a Brodey. Je pense à sa fille. Nous lui avons promis de lui retrouver son vieux. Vous pourriez peut-être essayer d'avoir des tuyaux sur lui.

- Pour moi, il est mort, dit Davis.

- Je crois aussi. S'il sait quelque chose, ils ne le lâcheront pas.

Voyez toujours ce que vous pouvez découvrir.

- Qu'est-ce que vous allez faire ?

- Je vais parler à Tim.

- Où est-il allé ?

- Il s'occupe de la petite Wonderly.

- Bon Dieu ! sourit Davis. J'aurais dû y penser. Faites bien attention à cette petite. Flaggerty donnerait cher pour mettre la main dessus.

- Il ne l'aura pas, dis-je avec énergie. Maintenant, sauvez-vous, et voyez ce que vous pouvez découvrir. Quand il fut sorti, je m'habillai et descendis.

Hetty Duval frottait le plancher de sa cuisine. Elle me regarda par-dessus sa large épaule et interrompit sa besogne.

- Je vais voir Tim, dis-je. Pas de commissions ?

- Dites-lui de revenir dès qu'il pourra. Il me manque, fit-elle en rougissant comme une écolière.

- Entendu !

Je jetai un coup d'oeil par la fenêtre. Le canot de Tim était à l'anse. On ne voyait personne.

- Ça vous ennuerait d'aller voir si la route est libre ? demandai-je.

Elle sortit et revint bientôt.

- Ça va ! dit-elle.

Je la remerciai et me dirigeai vers le canot.

Je filai à toute pompe en direction des îles. Brusquement, j'éprouvais le besoin de revoir Miss Wonderly. J'étais moi-même surpris de l'intensité de ce besoin.

Aux trois quarts du chemin, je repérai une barque à rames. Le type qui maniait les avirons avait l'air pressé. Il me fit signe et se remit à ramer.

Je virai de bord et me dirigeai vers lui.

- C'était Tim. Son visage ruisselait de sueur et son expression hagarde me fit froid dans le dos.

Il essaya de parler, mais il était trop essoufflé. Il leva ses deux poings vers le ciel.

Je le hissai à bord et le pris par les épaules.

Je savais déjà ce qu'il allait me dire.

Il le dit enfin :

- Ils l'ont enlevée !

Chapitre 4 : Feu à volonté.

I.

Une demi-douzaine de gamines étaient perchées sur des tabourets devant le comptoir du drugstore, quand j'y entrai. Elles ne me prêtèrent pas la moindre attention, bien trop occupées à se confier mutuellement le béguin qu'elles avaient pour Frank Sinatra. Je n'ai pas non plus fait attention à elles, j'étais trop soucieux.

Je m'enfermai dans la cabine téléphonique et composai le numéro particulier de Killeano. On me dit qu'il était à l'hôtel de ville, en m'indiquant le numéro. Je glissai un second jeton dans l'appareil et appelai l'hôtel de ville.

Un secrétaire voulut savoir mon nom.

- Killeano vous le dira bien, s'il veut que vous le sachiez, répliquai-je. Passez-le-moi, et en vitesse.

J'attendis un moment, puis je reconnus à l'appareil la voix onctueuse de Killeano.

- Ici Cain ! dis-je en parlant très vite. Relâche immédiatement la petite Wonderly ou je te garantis un de ces pétards qui fera époque dans l'histoire de la ville. Je ne bluffe pas. J'en ai plein les bottes de toi et de ta clique. Maintenant, c'est fini de rigoler.

- Pas possible ? grinça Killeano. Eh bien, moi aussi, j'en ai marre. Ta Wonderly a avoué avoir assassiné Herrick et elle a signé une déposition qui t'implique dans le crime. Qu'est-ce que tu dis de ça ? L'affaire est dans le sac, et, sacré nom, je vais te mener la vie dure ! J'ai donné des ordres pour qu'on t'arrête mort ou vif...

- O. K., Killeano ! dis-je. Tu l'auras voulu. Maintenant, c'est la guerre au couteau. J'aurai ta peau, sois tranquille. Personne ne pourra m'en empêcher.

Je raccrochai et rejoignis Tim Duval qui m'attendait au-dehors dans sa Mercury.

- Elle est en prison, dis-je en montant à côté de lui et en claquant la portière. Il prétend qu'elle a avoué.

Il me lança un coup d'oeil inquiet :

- Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda-t-il en embrayant.

- Nous allons retourner chez toi, dis-je en allumant une cigarette et en m'efforçant d'empêcher mes mains de trembler. Il faut réfléchir. Je la tirerai de là. Ça sera dur, mais je m'en fous. Je l'en tirerai.

- Vous ne pourrez jamais, dit Tim. Ils se douteront que c'est ça que vous allez faire et ils seront prêts à vous recevoir.

- Tu ne penses pas que je vais laisser cette gosse entre leurs

pattes, non ? dis-je en lui lançant un regard furieux. Il faut que je la tire de là.

Il hocha la tête.

- Je comprends bien, dit-il, mais je ne vois pas comment vous y arriverez.

Je fis claquer mes doigts.

- Connais-tu un bon avocat ?

- Jed en connaît sûrement.

- Il faut qu'elle ait un défenseur. Ils ne peuvent pas empêcher l'avocat d'entrer à la prison. Je vais téléphoner à Jed dès que nous serons rentrés. Grouille-toi donc un peu, bon Dieu !

Sitôt arrivé chez Tim, j'appelai Davis ; Tim et Hetty attendaient.

J'obtins la communication.

- Ils tiennent la petite, dis-je à Davis. C'est un des salauds qui m'ont aidé à charger le canot qui les a prévenus. Une prime était promise à celui qui la dénoncerait, et il l'a donnée. Ils l'ont forcée à signer une déposition. Il me faut un avocat pour la défendre. Pouvez-vous arranger ça ?

- Bien sûr, dit Davis. Coppinger s'en chargera. Il ne peut pas blairer Killeano. Je vais le joindre. Où est la petite ?

- En taule. Écoutez-moi bien : la question d'argent ne compte pas. Dites à ce type d'y aller tout de suite. Quand tout sera arrangé, ramenez-vous en vitesse. J'ai à vous parler.

- Entendu, dit-il en raccrochant.

J'en fis autant et écartai ma chaise de la table.

Tim me fixait attentivement :

- Il pourra ? demanda-t-il.

J'acquiesçai :

- Il va venir ici dès qu'il se sera arrangé avec son bavard, dis-je. J'allai à la fenêtre.

Mais, bon Dieu, qu'avais-je donc ? Jamais je n'avais ressenti ça. J'avais froid et mes muscles se contractaient comme ceux d'un cheval qui veut chasser les mouches. J'avais la gorge sèche, j'avais mal au coeur. J'avais envie de courir à la prison et de tirer des coups de feu. Je me fichais pas mal de ce qui m'arriverait à condition de pouvoir abattre quelques-uns des salauds qui tenaient la petite dans leurs griffes.

- Donne-moi à boire, fis-je sans me retourner.

Tim me versa du whisky.

Je me tournai vers lui :

- Tu ferais mieux de ne pas t'en mêler, dis-je brusquement. Si je ne la sors pas de là, je mets la ville à feu et à sang. Killeano ou moi, il faut qu'il y en ait un qui y passe ; je ne reculerai devant rien.

- Asseyez-vous, dit Tim doucement.

- Fous-moi la paix ! criai-je. Il a fallu qu'ils l'embarquent pour que je comprenne ce qu'elle était pour moi. Maintenant, je fonce ; tant pis pour celui qui se mettra en travers de mon chemin.

- Calmez-vous ! dit Tim en me poussant sur une chaise. Je comprends bien l'effet que ça vous fait, mais ça ne vous avancera à rien de perdre la boule. Il n'y a qu'une façon de vous y prendre, c'est de vous servir de votre intelligence. Si vous vous énervez, si vous mettez les pieds dans le plat, vous ferez le jeu de Killeano.

Je respirai profondément et tâchai de sourire :

- Tu as raison, Tim, dis-je. En ce moment, je suis en rogne, mais, comme tu dis, ça n'avance à rien d'aller au-devant des emmerdements. Il faut arriver à la tirer de là, et en vitesse. Mais ça demande de la réflexion. Je crois que je vais aller voir comment est faite cette prison.

- Attendez donc Jed, conseilla Tim. Il connaît bien la prison. Vous ne pouvez pas risquer de vous faire pincer.

- Tu as raison une fois de plus, dis-je. Attendons Jed.

Nous l'attendîmes pendant deux heures ; les deux plus longues heures de mon existence. Je ne voudrais pas les revivre.

Davis arriva vers les trois heures par un soleil torride. Il ruisselait. Il nous regarda de la porte.

- Je me suis arrangé avec Coppinger, dit-il. Il est allé la voir. Il viendra ici après.

- Asseyez-vous, dis-je en lui désignant une chaise. Est-ce vrai qu'elle a signé une déposition ?

Il acquiesça.

- Ils l'ont même communiquée à la presse. Ça paraîtra dans les journaux de ce soir.

Il sortit son peigne et le tripota.

- Ils ont eu six heures pour la cuisiner avant que nous n'apprenions son arrestation, continua-t-il. Ça suffit amplement pour faire mettre une femme à table...

- La ferme ! fit Tim en le poussant du coude.

- Ça ne fait rien, dis-je. (Je m'étais senti blêmir.) Je ne me fais pas d'illusions sur les procédés que ces salauds ont employés avec elle. Enfin, tout ça se paiera ! (J'allumai une cigarette, tandis que mes compagnons se regardaient en silence.) Avez-vous une idée pour la délivrer ? demandai-je brusquement en regardant Davis.

Il en resta pantois.

- La délivrer ? répéta-t-il. C'est impossible. Il n'y a aucun moyen de la délivrer. La prison est une vraie forteresse et Flaggerty a posté vingt gardiens à l'extérieur. J'y suis allé avec Coppinger et ils ne m'ont même pas laissé entrer. Ils s'attendent à ce que vous essayiez, du

reste. Ils ont installé deux projecteurs sur le toit, et tous les gardiens ont une mitraillette. Ils ont même des chiens. Vous n'avez aucune chance.

Brusquement, je me sentis mieux. Je souris.

- Je la ferai bien sortir, dis-je.

- Je serais curieux de savoir comment, fit Davis en ouvrant de grands yeux.

- La prison est-elle près de la grand'route ?

Il acquiesça :

- À un quart de mille en arrière de la Nationale 4. On l'aperçoit de la route quand on sort de la ville.

- Je vais aller voir ça, dis-je. Quand attendez-vous Coppinger ?

- D'ici une heure, à peu près. Je vais vous conduire à la prison et je prendrai Coppinger en revenant. Vous, vous n'aurez qu'à vous arranger... comme hier soir.

- O. K. ! dis-je en prenant le pistolet d'ordonnance calibre 38 de Bat.

C'était un bon engin, mais je regrettais mon Luger. Je l'examinai soigneusement et le passai dans ma ceinture.

- Vous êtes toujours dans le coup ? demandai-je à Davis.

Il sembla étonné.

- Mais, bien sûr, dit-il.

- Je vous demandais ça parce qu'à partir de maintenant, il n'y aura plus moyen de reculer. C'est une lutte à mort. Il se gratta la tête, puis haussa les épaules.

- Je marche.

Je regardai Tim.

- Et toi ?

Il fit oui de la tête.

- Parfait ! dis-je avec conviction.

Je sortis, suivi de Davis.

II.

Coppinger était un petit bonhomme d'une quarantaine d'années, avec une peau tannée et une moustache noire. Il avait des yeux bleus, froids et perçants. Il avait l'air endormi, mais quelque chose me disait qu'il en savait plus long que bien des types plus éveillés !

- Elle est mal prise, dit-il quand il se fut assis. Je ne sais pas ce qu'ils lui ont fait, mais ils y ont été carrément.

Il hocha la tête et tira de sa poche un paquet de tabac et des feuilles de papier brun. Il se roula une cigarette.

- On dirait une morte, remarqua-t-il.

Mes cheveux se dressèrent sur la tête.

- Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Il alluma une cigarette informe et la laissa pendre au coin de sa bouche.

- Elle a avoué avoir tué Herrick, fit-il d'une voix sans timbre. C'est tout. J'ai eu beau être seul avec elle et lui répéter que je travaillais pour vous, ça n'a rien donné. Elle répétait seulement : "Je l'ai tué. Laissez-moi tranquille. Je l'ai tué, vous n'y pouvez rien." (Il hocha la tête de nouveau.) Elle est fichue, Cain. Je ne peux rien pour elle. Nous pourrions plaider non coupable, mais c'est perdu d'avance.

- O. K. ! dis-je. Continuez toujours. Allez la voir le plus possible. Cuisinez-la. Je voulais m'assurer que nous ne réussirions pas à démolir l'accusation. Maintenant, je sais ce qu'il me reste à faire.

Il me regarda d'un air songeur.

- J'ai entendu parler de vous, dit-il. Vous avez une réputation bien établie. Si vous avez recours à la violence, ça n'avancera pas les affaires de la petite. On veut lui faire son procès. Si elle paraît devoir leur échapper, elle aura un accident. Je connais bien Killeano et Flaggerty. Ces gars-là ne reculent devant rien... devant rien, vous m'entendez. Nous sommes trop près des élections. Il faut qu'ils éclaircissent le meurtre de Herrick d'ici là. Faites bien attention.

- Je ferai attention, acquiesçai-je.

- Vous pensez à la faire évader ? reprit-il après un silence.

Je regardai Jed Davis qui était assis à l'autre bout de la pièce.

Il me fit un signe de tête.

- Exactement, dis-je rassuré. Je suis allé jeter un coup d'oeil sur place. Ça sera dur.

- Vous ne l'en sortirez pas vivante, dit Coppinger. En admettant même que vous l'en sortiez.

- Mais c'est notre seule chance.

- Je sais bien... (Il se caressa le nez en contemplant ses pieds.)

Même si vous aviez des complicités à l'intérieur, ça serait impossible, répéta-t-il.

Je le regardai avec attention.

- Comment ça, des complicités ?

Il haussa ses maigres épaules.

- Je connais bien un gardien..., commença-t-il. (Il eut un geste désabusé.) À quoi bon ? C'est impossible.

Je tapai du poing sur la table.

- Il faut réussir ! éclatai-je. Quel gardien ?

- Un certain Tom Mitchell. Flaggerty couche avec sa femme, Mitchell le sait, mais il ne peut rien faire. Il serait enchanté de se venger s'il le pouvait. Vous pourriez causer avec lui.

- C'est dangereux, dis-je.

- Mitchell est un type sûr, répliqua Coppinger. Il brûle d'envie de faire une crasse à Flaggerty. Mais j'ai peur qu'il ne puisse guère vous être utile, sauf pour vous familiariser avec la prison. À votre place, j'évitais de trop lui en dire.

Je me tournai vers Davis.

- Allez voir ce type et amenez-le sur le quai quand il fera nuit. Nous causerons.

Davis acquiesça et sortit.

Je glissai deux billets de cent dollars à Coppinger.

- Il y en aura d'autres, dis-je. Continuez à vous occuper de la petite.

Il repoussa l'argent.

- J'ai accepté l'affaire pour l'amour de l'art ! dit-il. Ça faisait longtemps que j'espérais qu'un type assez malin et assez costaud viendrait un jour ici régler son affaire à Killeano. Je ne vais pas me faire payer quand vous m'offrez une place aux premières loges ! Quelque chose me dit que vous aurez Killeano.

- Je crois aussi, dis-je en lui serrant la main.

Après son départ, je m'assis près de la fenêtre et regardai les indigènes préparer les bateaux pour leur pêche nocturne. Je pensais à Miss Wonderly. Plus je pensais à elle et plus j'étais mal à l'aise. Je la revoyais étendue sur le sable, pendant que je faisais griller nos côtelettes. Que c'était loin déjà ! Je revoyais aussi la figure bestiale de Bat, et Killeano en train de lui dire : "Crois-tu que tu pourrais t'en charger ?" et Bat qui répondait : "Je pourrais toujours essayer." Pas de doute, je ne me sentais pas bien.

Les trois heures qui suivirent se traînèrent lentement ; quand la nuit fut tombée, j'avais un cafard atroce.

Tim entra vers les huit heures pour m'apporter un journal du

soir. Le meurtre de Herrick s'étalait en première page. Il y avait une photo de Miss Wonderly. Elle était à son avantage. On la baptisait : "La Tueuse Blonde".

Je lus ses aveux imprimés in extenso ; c'était assez tiré par les cheveux pour sembler vraisemblable. Miss Wonderly disait que nous étions revenus ensemble à l'hôtel et que nous avions copieusement bu. J'étais furieux, paraît-il, parce que Herrick voulait me forcer à quitter la ville. J'aurais dit que je lui ferais voir qu'on ne me parlait pas comme ça impunément ; Miss Wonderly avouait m'avoir incité à lui téléphoner, croyant que je bluffais. J'aurais appelé Herrick et je l'aurais invité chez moi. Il serait venu. J'aurais été complètement saoul à ce moment; nous nous serions querellés, Herrick se serait fâché et nous nous serions battus. Miss Wonderly aurait frappé Herrick sur la tête avec mon revolver et en tombant il se serait fendu le crâne sur la cheminée. Là-dessus, nous aurions perdu connaissance et retrouvé le cadavre le lendemain matin en nous réveillant.

Tels étaient les aveux signés de Miss Wonderly. La signature était tremblée et indistincte sur la reproduction. Rien qu'à la regarder, cela me donnait un cafard terrible.

Un peu plus tard, Tim vint me prévenir que Davis m'attendait avec Mitchell au bout du quai.

Je sortis.

Il faisait nuit et les étoiles se reflétaient dans l'eau calme du port. Il n'y avait personne dans les parages. Au bout du quai, j'aperçus Davis, en compagnie d'un gros gaillard qui sentait le flic à dix pas.

- Voilà Mitchell, dit Davis.

Je m'avançai vers le nouveau venu et le dévisageai. Je ne le distinguais pas bien dans la pénombre, mais il n'avait pas l'air dangereux. Lui aussi me regardait attentivement.

- Je suis Chester Cain, dis-je sans tourner autour du pot. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Il avala sa salive ; ses yeux se portèrent sur Davis puis revinrent vers moi.

- Qu'est-ce que vous voulez que j'en dise ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

- Que tu es enchanté, dis-je.

Il leva les bras en l'air :

- O. K. ! fit-il.

- Repos ! lui dis-je. Tu n'as pas besoin d'avoir peur. Mais si tu fais le mariol, tu n'auras même pas le temps d'avoir peur. Compris ?

Il avait compris. Je le vis regarder Davis d'un air de reproche.

- Il n'y a pas de quoi m'en vouloir, dit Davis d'un air agacé.

Nous voulons vous rendre un service.

- Qu'est-ce que tu dirais d'une occasion de te venger de

Flaggerty et de cinq cents dollars par-dessus le marché ? demandai-je.

Mitchell me regardait toujours.

- Qu'est-ce que j'aurais à faire ? demanda-t-il d'une voix où perçait l'intérêt.

- Répondre à quelques questions. Où habites-tu ?

Il me donna son adresse.

Je regardai Davis.

- C'est à cinq minutes d'ici, précisa-t-il.

- Nous allons tous y aller. Attention, Mitchell, pas de blagues.

- Pas de danger.

Nous nous entassâmes dans la voiture de Davis et filâmes chez Mitchell. Il nous introduisit dans le salon. Le mobilier était simple, mais confortable.

- Tu es seul ? demandai-je.

- Oui, fit-il avec un battement de paupières.

- Autrement dit, ta femme est sortie avec Flaggerty ?

Il blêmit et serra les poings.

- Ça va, dis-je. Nous sommes au courant et toi aussi. Tu veux te venger, n'est-ce pas ? Nous sommes là pour t'aider.

Il se détourna et sortit une bouteille de whisky. Il prépara trois verres, et nous nous assîmes tous les trois autour de la table.

Mitchell avait à peu près quarante-cinq ans. Sa grosse figure un peu niaise était couverte de taches de rousseur. Il n'était pas laid, mais il avait l'expression morose de tous les cocus.

- En quoi consiste ton travail à la prison ? demandai-je quand nous fûmes installés.

- Je surveille l'étage D.

- À quel étage est Miss Wonderly ?

Il eut un battement de paupières, regarda Davis qui détourna les yeux, et se tourna de nouveau vers moi.

- Est-ce que vous n'aviez pas parlé de cinq cents dollars ? demanda-t-il avec prudence.

- Exact, dis-je en lui en tendant cent. Voilà pour te mettre en train. Tu auras le reste quand tu m'auras dit ce que je veux savoir.

Il fit un signe de tête en tripotant les billets.

- Elle est à l'étage A, dit-il.

- Où est-ce ?

- Tout en haut.

- Prends un papier, un crayon et fais-moi un plan de la prison.

Il s'exécuta. Nous attendîmes qu'il eût fini son dessin, tout en buvant et en fumant.

- Voilà, dit-il enfin. On entre par là. Il y a deux grilles. Chacune a sa clé et son gardien. On introduit les prisonniers par ici. Les femmes à gauche. On amène les prisonniers...

- Attends un peu, dis-je. Il n'y a que le côté des femmes qui m'intéresse. Donne-moi des détails sur les femmes.

- O. K. ! acquiesça-t-il. Les femmes entrent par cette porte et on les inscrit sur le registre d'écrou. On les conduit ensuite par ce passage...

- Qu'est-ce que c'est que ce carré ?

- Le bureau des gardiens. À côté, c'est le bureau du médecin de la prison. Derrière, il y a la morgue et la salle où on fait les autopsies. Flaggerty veut tout centraliser à la prison.

- O. K. ! Où est l'étage A ?

- On y arrive par l'ascenseur. Ici. Les prisonnières n'ont pas le droit de prendre l'escalier parce que l'escalier dessert tous les étages.

- Combien y a-t-il de prisonnières ?

- Quatre, non trois. Il en est mort une ce matin.

- Où est la cellule de Miss Wonderly ?

Il me l'indiqua sur son plan, et je lui fis y mettre une croix.

- Combien de gardiens avez-vous là-haut ?

- Trois gardiennes. Il y en a une qui fait toutes les heures le tour des cellules.

- Et les gardiens ?

- Ils ne s'occupent pas de l'étage A, mais ils font toutes les heures une ronde aux autres étages. Il y en a deux par étage.

- Combien sont-ils en tout ?

- Dix en service et dix au repos. Depuis l'arrestation de la petite, Flaggerty en a amené dix du commissariat central pour surveiller l'extérieur. Oh ! la prison est bien gardée !

Debout, j'étudiai le plan pendant plusieurs minutes. Je me rassais et regardai attentivement Mitchell.

- Si tu voulais faire évader quelqu'un, comment t'y prendrais-tu ?

Il secoua la tête.

- Je n'essaierais même pas. C'est impossible.

Je lui tendis ses quatre cents dollars ; quand il les eut comptés et empochés, je sortis un billet de mille.

- En as-tu déjà vu des comme ça ? lui demandai-je.

Il ouvrit des yeux ronds.

- C'est pour le gars qui saura me dire comment faire évader la petite ! dis-je.

Il hésita, puis eut un haussement d'épaules.

- Je voudrais bien, mais il n'y a pas moyen. (Il avança sa chaise.) Je vais vous expliquer pourquoi, continua-t-il. Il faut entrer dans la prison. C'est la première chose. Ils ont des chiens ; ils ont des projecteurs, ils ont des gardiens. Vous connaissez l'endroit. On est absolument à découvert sur cinq cents mètres autour de la prison... Il

n'y a que du sable. Les projecteurs éclairent partout. On ne peut pas arriver à la grille sans se faire repérer.

- O. K. ! dis-je. Supposons que nous soyons arrivés à la grille.

Après ?

- Mais vous n'y arriverez pas, fit-il avec impatience.

- Supposons toujours. Continue. Qu'est-ce qu'il se passe ensuite

?

Il haussa les épaules.

- Le gardien de service à la grille vérifie votre laissez-passer.

Depuis que la petite est arrêtée, on ne laisse entrer que le docteur ou des officiels de la police. On sait que vous êtes malin et ils ne prennent pas de risques. Coppinger a eu un mal de chien à entrer.

- O. K. ! Ça va. Mettons que ce soit le docteur. Il entre. Et ensuite ?

- Le gardien le repasse à l'autre gardien qui ouvre la deuxième grille et escorte le toubib à son bureau. Il n'a pas le droit d'aller ailleurs, sauf s'il y a un malade. Quand la bonne femme est morte ce matin, il a été accompagné jusqu'à la cellule par un gardien et la gardienne-chef.

- Je croyais que tu m'avais dit que les gardiens n'allaient pas dans le quartier des femmes ? dis-je sèchement.

- Sauf si un homme de l'extérieur a besoin d'y aller. Coppinger par exemple, a été accompagné par deux gardiens.

- Alors, c'est impossible ? dis-je en tambourinant sur la table.

Il poussa un soupir de regret.

- Si c'était faisable, je vous le dirais. Ça m'arrangerait bien d'empocher mille dollars ; mais je sais qu'il n'y a rien à faire. Croyez-moi, personne ne peut s'introduire dans la prison et personne ne peut s'en évader. Celui qui essayerait serait un homme mort avant même de s'être mis à la besogne. Je vous dis que Flaggerty s'attend à ce que vous essayiez. Il a tout bouclé à double tour, le salaud, et il connaît son affaire !

- O. K., Mitchell ! dis-je en me levant. Tâche de tenir ta langue. Je vais réfléchir. Il y aura peut-être tout de même un moyen de te faire gagner mille dollars. Quand prends-tu ton service ?

- Demain matin, à sept heures.

- Qu'est-ce que tu commences par faire ?

- Je passe la revue des cellules, et ensuite je remets tout en ordre, une fois l'autopsie terminée.

- Quelle autopsie ?

- Ils veulent savoir de quoi est morte la femme dont je vous parlais. L'autopsie est pour demain matin neuf heures.

- Bon, dis-je. On se reverra.

Dehors, dans la nuit tiède, Davis me dit d'une voix morose :

- Que diable va-t-on faire maintenant ?
 - On va faire évader la petite, déclarai-je fermement.
 - Ne dites pas de bêtises. Vous avez bien entendu ce qu'il vous a expliqué.
 - Mais oui. Écoutez : je vous parie dix dollars qu'elle sera en liberté d'ici à demain soir.
- Il me regarda, écoeuré.
- Vous êtes cinglé, dit-il en montant dans la voiture. Enfin, je tiens le pari.
 - Je ne suis pas cinglé, dis-je en montant à mon tour. J'ai une idée.

III.

Une demi-heure plus tard, j'étais de nouveau dans l'auto en compagnie de Davis qui conduisait; Tim Duval était derrière nous.

- C'est là, dit Tim en se penchant à la portière.

Davis se rangea contre le trottoir devant une maison d'aspect sévère. Au-dessus d'une vitrine, on lisait sur une enseigne : Maxison. Pompes Funèbres.

- J'espère que votre idée tient debout, fit Davis.

- Fiche-nous la paix, dit Tim avant que j'aie eu le temps de répondre. Je m'amuse comme un petit fou. Du moment qu'il fait quelque chose et que tu es dans le coup, de quoi te plains-tu ?

- Ça n'est pas parce que tu es un propre à rien et que tu n'as pas de situation à perdre, qu'il faut croire que tout le monde soit comme toi, grommela Davis. Moi, je pense à mon avenir. Ce gars-là a pris le mors aux dents et je voudrais bien savoir dans quel pétrin il va me fourrer.

- Vous le verrez bien, dis-je. J'ai une chance d'entrer dans cette prison et je veux la tenter. C'est pour ça que nous sommes ici.

- C'est ici que vous viendrez après votre visite à la prison, remarqua Davis. Maxison vous arrangera un bel enterrement.

- La paix ! dis-je. (Je me retournai vers Tim.) Maxison loge bien ici ?

- Oui, fit Tim. Depuis trois ans.

- Allons, supplia Davis, ne faites pas de mystères. Expliquez-moi. Je veux savoir.

- C'est très risqué, dis-je.

Je tirai un paquet de cigarettes et j'en allumai une. Je passai le paquet à la ronde et ils m'imitèrent.

- Vous avez entendu ce qu'a dit Mitchell. Il n'y a que les officiels qui peuvent approcher de la prison. Il nous a raconté aussi qu'une prisonnière était morte ce matin, et qu'on ferait l'autopsie demain. Après, on l'enterrera. Tim m'a dit que Maxison était le seul entrepreneur de pompes funèbres de la ville. C'est lui qui organise tous les enterrements officiels, y compris ceux des prisonniers. Je vais me faire passer pour son assistant. Comme ça, j'espère pouvoir entrer dans la prison.

Davis en resta bouche bée.

- Mince alors ! souffla-t-il. Ça c'est vraiment une idée. Comment vous est-elle venue ?

- Comme ça, dis-je.

Il sortit son petit peigne, ôta son chapeau et se recoiffa.

- Une seconde, dit-il, comment savez-vous que Maxison marchera ? Et si on vous reconnaît à la prison ?

Maxison marchera, dis-je paisiblement. Tim m'a dit qu'il avait une fille. Ça m'ennuie, mais il n'y a pas moyen de faire autrement : nous prendrons la fille en otage. On menacera de la supprimer s'il essaie de me doubler.

Les petits yeux de Davis s'exorbitèrent :

- Alors, nous voilà passés kidnappeurs ? dit-il. Bon Dieu ! Ça ne me dit pas grand'chose.

- Vous pouvez tout plaquer quand vous voudrez, fis-je avec un haussement d'épaules. Hetry s'occupera de la fille. Il ne s'agit que d'une menace. Il faut bien tenir le père d'une façon quelconque.

- Tu ne vas pas te dégonfler, dit Tim à Davis. Tu as déjà une gueule de gangster : autant que tu le deviennes pour de bon.

- O. K., grogna Davis. Le kidnapping est passible de la peine de mort, maintenant. Mais qu'est-ce que ça fout pourvu qu'on rigole !

J'ouvris la portière et descendis de voiture.

- Hé là ! continua-t-il en se penchant hors de l'auto. Et si on vous reconnaît à la prison ? Qu'est-ce que vous ferez ?

- On verra bien, dis-je. Gardez la bagnole. Tim et moi, nous ferons le reste. Si vous apercevez un flic, faites marcher votre klaxon et barrez-vous. Je ne tiens pas à ce que vous vous fassiez repérer en ce moment.

Il fronça son gros nez.

- Je ne tiens pas à me faire repérer du tout, rectifia-t-il. C'est bon, allez-y. Je dirai des prières en vous attendant. C'est ma spécialité.

Accompagné de Tim, je me dirigeai vers la porte qui s'ouvrait sur le côté de la vitrine. Je sonnai et nous attendîmes.

Au bout d'un moment, nous entendîmes quelqu'un marcher dans le couloir. La porte s'ouvrit et une frêle jeune fille aux épaules étroites, s'encadra dans l'embrasure.

Je touchai mon chapeau du doigt.

- Je voudrais voir M. Maxison, dis-je.

Elle nous regarda, surprise.

- Il est bien tard. Vous ne pourriez pas attendre à demain ?

- C'est-à-dire... Non... Il s'agit d'une commande et c'est urgent.

Elle hésita, puis céda.

- Un instant, dit-elle en nous tournant le dos. (Arrivée à mi-chemin du couloir, elle revint sur ses pas.) C'est de la part de qui, je vous prie ?

Mon nom ne lui dirait rien.

- Ah ! fit-elle surprise.

Elle me regarda de nouveau et s'éloigna.

- C'est Laura Maxison, dit Tim. Son père l'adore. Pourtant, elle est moche, hein ?

Je haussai les épaules.

- Si tu avais une fille, tu l'adorerais, sans t'occuper de son physique.

- Vous avez peut-être raison, fit-il.

La porte s'ouvrit ; un homme entre deux âges, maigre et voûté, nous dévisagea.

- Bonsoir ! dit-il. Vous désirez quelque chose ?

- Oui, fis-je en l'examinant.

Il était chauve avec un large front en coupole ; ses yeux étaient petits et très rapprochés. Il avait exactement la tête de l'emploi ; et avec ça, très rusé.

- Pouvons-nous entrer ? demandai-je.

- Mon Dieu, oui, dit-il avec hésitation en s'écartant. Il est bien tard pour parler affaires...

- Mieux vaut tard que jamais ! remarqua Tim pour dire quelque chose.

Nous entrâmes dans le couloir et suivîmes Maxison dans un salon de réception garni d'un tapis vert ; cela sentait le renfermé. Il flottait en outre une odeur douceâtre et écoeurante d'encaustique et d'aromates.

Maxison donna de la lumière et se plaça près d'une grande vitrine pleine de cercueils en miniature.

- Alors, messieurs, fit-il en tirillant nerveusement sa cravate déteinte à raies blanches et violettes, que puis-je faire pour vous ?

- Je m'appelle Chester Cain, dis-je.

Il fit brusquement un pas en arrière ; sa main se porta à sa bouche. La peur lui donnait l'air vieux et bête. Son visage mince, presque squelettique, prit la teinte d'un fromage avancé.

- Ne vous affolez pas, dis-je en l'observant avec attention. Je suis venu ici pour faire une bonne affaire ; bonne pour vous, s'entend.

Il se mit à claquer des dents.

- Je vous en prie, bégaya-t-il, ne restez pas ici. Je ne peux pas faire d'affaires avec vous...

Je lui avançai une chaise.

- Asseyez-vous, dis-je.

Il parut enchanté de l'occasion.

- Que ça vous plaise ou non, nous allons conclure un marché, lui dis-je. Je vais vous poser quelques questions, et si vous avez un peu de bon sens, vous allez y répondre. Demain, à la prison, vous enterrez une prisonnière, n'est-ce pas ?

Il fit craquer ses articulations. Il tremblait, mais il secoua la tête avec entêtement.

- Je n'ai rien à vous dire, murmura-t-il. J'ai un poste officiel à la prison, et je manquerais à tous mes devoirs

- Vous allez parler, dis-je en le dominant de toute ma hauteur, ou je vous emmène faire un tour.

Je sortis mon revolver et je le lui appuyai sur la poitrine. Une seconde, je crus qu'il allait s'évanouir, mais il parvint à se ressaisir.

- Non... non..., commença-t-il dans un murmure enroué.

- Vous allez parler ?

Il acquiesça fébrilement.

Je rentrai le revolver.

- O. K. ! Je recommence. Cette fois, tâchez de répondre en vitesse.

Il acquiesça de nouveau. Sa respiration ressemblait à un râle d'agonisant et contribuait à rendre l'atmosphère encore plus lugubre.

- Demain matin à la prison, vous enterrez une prisonnière, répétais-je. Exact ?

- Oui, dit-il.

- À quelle heure ?

- À dix heures.

- À quelle heure devez-vous arriver à la prison ?

- À dix heures moins dix.

- Comment les choses doivent-elles se passer ?

Ses paupières battirent; après un instant d'hésitation, il balbutia :

- Après l'autopsie, je dois préparer le corps avec mon assistant ; nous le mettrons dans le cercueil et nous le ramènerons ici, à la disposition de la famille.

- Vous devez faire la mise en bière, dans la salle d'autopsie ou dans la cellule ?

- Dans la salle d'autopsie.

Je fis la grimace. Je m'attendais à cette réponse, mais j'étais déçu quand même. Ça voulait dire qu'il faudrait que j'amène Miss Wonderly de sa cellule dans la salle d'autopsie. Ça ne serait pas commode.

- Le cercueil est prêt ?

Il acquiesça.

- Faites voir.

Au moment où il se levait, un timbre tinta faiblement dans la maison. Ce bruit me fit bondir sur la porte comme un éclair.

- Surveille-le, dis-je à Tim en lui passant le revolver.

Je courus dans le couloir. J'entendis le cliquetis d'un cadran de téléphone automatique. Je courus vers la porte sur la pointe des pieds et, l'ouvrant brusquement, j'entrai dans la pièce.

La frêle petite Laura était en train de composer fébrilement un

numéro. En me voyant entrer, elle leva la tête avec un cri étouffé. Je traversai la pièce ; et lui prenant doucement le combiné des mains, je raccrochai.

- Je vous avais oubliée, vous, dis-je avec un sourire. Alors, comme ça on appelait la police ?

Elle se colla contre le mur ; la terreur avait envahi sa laide petite figure pâle. Elle appuya ses mains sur sa poitrine plate, sa bouche s'ouvrit, prête à hurler.

- Chut, dis-je. J'ai à vous parler.

Ses lèvres tremblèrent, mais après une hésitation se refermèrent. Elle resta sur place en me fixant avec de grands yeux terrifiés.

- Vous savez qui je suis, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

La gorge serrée, elle réussit à faire de la tête un signe affirmatif.

- Je ne veux pas vous faire de mal. Je veux seulement vous demander de m'aider. Il ne faut pas avoir peur de moi. J'ai des ennuis et j'ai besoin qu'on m'aide.

Elle parut étonnée ; ses yeux clignotèrent, mais elle resta muette.

- Regardez-moi, dis-je. Je n'ai pas l'air si méchant.

Elle leva les yeux. Je vis la peur en disparaître ; elle se redressa.

- Non, dit-elle d'une voix timide.

- Je ne suis pas méchant, affirmai-je. Vous avez lu ce que les journaux racontent de moi, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça.

- Vous savez qu'on a arrêté Miss Wonderly et qu'on l'accuse d'un assassinat, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça de nouveau. Sa terreur avait fait place à un vif intérêt.

Je sortis le journal où se trouvait la photo de Miss Wonderly et le lui montrai.

- Croyez-vous qu'elle ait l'air d'une criminelle ? demandai-je.

Elle examina la photo et me la rendit avec une expression pensive.

- Non, dit-elle.

- Ce n'est pas elle qui a tué Herrick et ce n'est pas moi non plus. C'est un crime politique, et on me l'a mis sur le dos, parce que j'arrivais ici, avec une mauvaise réputation.

Elle regarda ses mains. Elle avait rougi légèrement. Je la contemplai d'un air songeur.

- Avez-vous déjà aimé quelqu'un, Laura ? lui demandai-je tout à coup.

Elle sursauta.

- Oui ? continuai-je, devant son silence. Et ça n'a pas bien tourné ?

- Mon père...

Elle s'interrompit.

- Bon, dis-je. Ça ne me regarde pas. Si vous avez aimé quelqu'un, vous comprendrez ce que j'éprouve. J'aime cette femme. J'en suis fou. Je la tirerai de prison, même si je dois y laisser ma peau. Il faut que vous m'aidiez.

Elle respirait convulsivement.

- Mais comment ? dit-elle sans me regarder.

- En restant tranquille. Je vais vous expliquer ce que je dois faire. Cela m'ennuie beaucoup, mais j'y suis forcé. La vie de la femme que j'aime est en jeu, et je ferais n'importe quoi pour la tirer de là. Je vais vous emmener, et vous garder jusqu'à ce qu'elle soit en liberté. Ce n'est que de cette façon-là que je peux forcer votre père à marcher avec moi. Je vous donne ma parole qu'il ne vous arrivera rien et que vous serez de retour chez vous dans un jour ou deux.

Elle sursauta.

- Oh, non, non ! dit-elle. Je vous en prie, ne m'emmenez pas.

Je m'approchai d'elle et lui relevai le menton.

- On a encore peur de moi ? lui demandai-je.

Elle me regarda.

- Non.

- Parfait, dis-je. Venez, il faut que je parle à votre père. Je savais bien que vous m'aideriez.

Nous retournâmes au salon. Maxison, d'un air furieux, contemplait Tim qui s'efforçait de ressembler à un gangster de Chicago. Il n'y réussissait guère.

- Votre fille a beaucoup de cran, dis-je à Maxison. Faites-moi voir votre cercueil, maintenant.

Il nous conduisit dans une vaste arrière-boutique aux murs nus. Des cercueils étaient posés sur le plancher sans tapis.

Maxison m'en désigna un, en fausse ébène, garni de poignées d'argent abondamment ciselées.

- Voilà, dit-il.

Je soulevai le couvercle. L'intérieur était très soigné et comportait une feuille de plomb et un matelas épais.

- C'est un article bien coûteux pour quelqu'un mort en taule, dis-je en regardant Maxison. Qu'est-ce qui paie ?

- Le mari, dit-il en faisant craquer ses jointures, tout en examinant Laura du coin de l'oeil d'un air intrigué.

Je sortis le matelas et m'efforçai de démonter la feuille de plomb. Je repérai les vis et pris un long tournevis sur l'établi. Je

réussis à défaire l'intérieur de plomb. Sans matelas et sans plomb, on gagnait douze pouces sur la profondeur du cercueil.

Je pris quelques mesures et réfléchis le sourcil froncé.

- Pourriez-vous y mettre un double fond ? demandai-je à

Maxison.

Il ouvrit de grands yeux :

- Oui... mais pourquoi ?...

- Ne cherchez pas à comprendre, dis-je en me tournant vers

Laura qui, elle aussi, écarquillait les yeux.

- Voulez-vous faire quelque chose pour moi, mon chat ? lui dis-je en tapotant le cercueil. Mettez-vous là-dedans.

- Oh, non ! dit-elle en frissonnant. Je... je ne peux pas...

- Je vous en prie, dis-je.

Maxison fit un pas en avant, mais Tim leva son revolver et le vieux s'arrêta net.

- Ne bouge pas, Laura ! ordonna Maxison.

Elle hésita, me regarda, et brusquement marcha vers le cercueil. Je la pris dans mes bras et la couchai dedans. Elle s'y assit, les lèvres tremblantes, les yeux effarés. On serait cru au Grand Guignol.

- Allongez-vous, lui dis-je.

Elle s'étendit avec un frisson. Je pris de nouvelles mesures.

- Parfait ! dis-je en l'aidant à se lever. Sortez de là. (Quand elle fut sur ses pieds, je me tournai vers Maxison.) Je voulais voir si le cercueil était assez profond pour contenir deux corps. La chose est faisable. Demain, nous mettrons tous les deux la morte en bière, et Miss Wonderly par-dessous. Installez un double fond. Voilà comment je ferai évader Miss Wonderly.

IV.

Le lendemain matin, à neuf heures, j'arrivai chez Maxison. Un corbillard automobile, sobre et démodé, était rangé le long du trottoir.

Je l'examinai d'un coup d'oeil et, poussant la porte vitrée du magasin, j'entrai.

Maxison attendait. Il était affublé d'un long manteau noir à revers de soie et d'un chapeau haut de forme. Sous le soleil cru, son visage était affolé ; un tic nerveux tordait sa bouche.

- Comment va-t-elle ? demanda-t-il anxieusement sitôt qu'il m'aperçut.

- Très bien, dis-je. Tant que vous serez régulier avec moi, vous n'aurez rien à craindre pour Laura. Elle ne se fait pas de bile et il y a une femme pour s'occuper d'elle.

Je tapotai sa poitrine osseuse.

- Mais si tu bronches, mon petit père, elle ira beaucoup moins bien.

Ses paupières battirent et il détourna les yeux. Je le plaignais bien, le pauvre vieux croque-mort, mais il n'y avait pas d'autre solution. Je savais que je ne pouvais pas me fier à lui. Il me fallait une arme contre lui.

- Vous êtes-vous débarrassé de votre employé, comme je vous l'avais dit ? lui demandai-je.

Maxison acquiesça.

- Depuis longtemps, il voulait aller faire un tour à Miami avec sa femme. Je lui ai dit que je lui donnais sa journée.

- O. K. Tout est prêt ?

- Oui.

Allons dans l'arrière-boutique, dis-je en passant devant lui.

Le cercueil était posé sur des tréteaux. Je soulevai le couvercle, examinai le double fond et les trous d'aération. Maxison avait bien travaillé et je le félicitai.

- Il vaudrait mieux percer deux trous de plus, près des poignées, dis-je. Elle sera serrée et je ne veux pas que le trajet lui soit trop pénible. Voulez-vous arranger ça ? Pendant qu'il obéissait, je défis une petite valise que j'avais amenée. Davis, Tim et moi, avions travaillé à notre plan de campagne sans fermer l'oeil de la nuit. J'avais maintenant la conviction que tout avait été prévu. Nous étions retournés voir Mitchell et, pour mille dollars, je m'étais assuré son concours. Il avait un rôle important à jouer. Il savait qu'il était sûr de perdre sa place, mais il s'en moquait. Il en avait assez de Paradise

Palms et de Flaggerty et était prêt à disparaître sitôt l'affaire terminée. Je passai un uniforme de gardien que Mitchell m'avait procuré. Il ne m'allait pas mal ; je me regardai longuement dans une grande glace fixée au mur.

Maxison me regardait à la dérobée sans mot dire. Je pris un long manteau noir pareil au sien et je l'enfilai. Le col fermait très haut et réussissait à dissimuler l'uniforme de gardien. Je me glissai ensuite à l'intérieur des joues deux petits tampons de caoutchouc que Tim avait empruntés à un acteur de ses amis. L'effet en était remarquable. Ma physionomie était entièrement modifiée : j'avais maintenant un air joufflu et les dents en avant. Une paire de lunettes d'écaille complétait ce déguisement simple mais excellent.

- Que dites-vous de votre nouvel employé ? demandai-je à Maxison en me retournant vers lui.

Il ouvrit de grands yeux.

- Je ne vous aurais pas reconnu, dit-il, d'une voix qui paraissait sincère.

- Heureusement, répliquai-je. Flaggerty me connaît un peu trop bien. Il faut que mon déguisement arrive à le tromper.

Maxison avait remis le double fond en place ; tout était prêt.

- Parfait, dis-je en m'approchant de lui. Tout marchera bien. Les choses peuvent se compliquer, mais quoi qu'il arrive, ne vous affolez pas. Je m'appelle George Mason et je suis votre nouvel employé. L'ancien est en vacances. Je viens d'Arizona et je suis le fils d'un de vos vieux amis. Je ne pense pas qu'ils s'amuse à poser des questions, mais s'ils le font, il faudra répondre sans sourciller. Si je suis pincé, ça sera tant pis pour Laura. Compris.

Il passa sa langue sur ses lèvres et acquiesça, tout prêt à se trouver mal.

- O. K. ! dis-je en posant sur ma tête un haut-de-forme pareil au sien. Allons-y.

Je me mis au volant du corbillard. Il avait l'air vieillot, mais son moteur huit cylindres marchait bien. L'engin avait une grande réserve de vitesse comme je pus m'en assurer en filant pleins gaz sur la route de la côte. A quinze cents mètres de la prison, je ralentis et continuai paisiblement à quarante à l'heure.

À l'instant où le toit de la prison apparaissait au-dessus des dunes, j'aperçus deux policemen qui se tenaient sur la route. Ils avaient des mitraillettes en bandoulière. D'un air ennuyé, ils nous firent signe de stopper.

- Vous allez leur parler, soufflai-je à Maxison. Nous n'en sommes qu'à la répétition générale. Ces deux types-là ne nous embêteront pas.

Les deux flics se campèrent de chaque côté du corbillard et

nous dévisagèrent.

- Où allez-vous ? demanda l'un d'eux à Maxison.

- À la prison, dit-il sèchement en sortant un certificat de décès et l'ordre du tribunal pour la livraison du corps.

Les deux flics examinèrent les papiers et les lui rendirent. Je voyais bien à leur visage stupide que, pour eux, le jargon judiciaire n'avait ni queue ni tête ; en tout cas, ils n'avaient pas de soupçons.

- O. K. ! Ça a l'air d'être en règle, dit l'un d'eux d'un air important.

Il tira de sa poche une étiquette jaune et la colla sur le garde-boue du corbillard.

- Avec ça, vous pourrez arriver jusqu'à la grille. Allez doucement et arrêtez-vous si on vous fait signe.

- C'est sérieux, dit l'autre flic en riant. Les copains brûlent d'envie de se servir de leurs flingues.

Maxison les remercia et j'embrayai. Nous continuâmes à avancer.

- Ils prennent bien leurs précautions, dis-je.

Maxison me regarda d'un air renfrogné.

- Vous deviez vous y attendre, non ? grogna-t-il.

De l'autre côté des dunes, j'aperçus quatre flics accroupis autour d'une mitrailleuse sur affût qui tenait la route sous son feu. Un des flics avait une radio portative. Il était en train de la régler au moment où nous passions, à la vitesse d'un escargot. Ils inspectèrent l'étiquette jaune et nous firent signe de passer. Je commençais à comprendre que Mitchell avait dit vrai. Il était impossible de pénétrer dans la prison par des moyens ordinaires.

À quatre cents mètres plus loin, sur la petite route qui menait à la prison à travers les dunes, je tombai sur une barricade faite d'un gros tronc d'arbre monté sur roues.

Je stoppai.

Trois flics, en bras de chemise, surgirent de derrière la barricade et nous entourèrent.

L'un d'eux, un grand type rougeaud aux cheveux blonds cendrés, fit un signe de tête à Maxison.

- Hé, Max ! dit-il en riant. Qu'est-ce que tu dis de notre état de siège ? C'est emmerdant, hein ? Ce salaud de Flaggerty se méfie. Nous avons passé toute la nuit ici et maintenant on cuit au soleil, Tu vas à la prison ?

- Oui, dit Maxison.

Le flic me dévisagea :

- Je ne l'ai jamais vu, celui-là, dit-il à Maxison. Qui c'est ?

- George Mason, dit Maxison avec assez de sang-froid. C'est mon nouvel employé. O'Neil est en congé.

- Ça ne m'étonne pas. Il est toujours en congé. Un flemmard pareil.

Le flic cracha par terre et se tourna vers moi.

- Enchanté de faire ta connaissance, Mason. Je m'appelle Clancy. Ça te plaît, ton nouveau boulot ?

- Ça va, dis-je en serrant sa main moite. Ce qu'il y a d'agréable, c'est qu'on ne se fait pas engueuler par les clients.

Il éclata bruyamment de rire.

- Elle est bien bonne ! s'écria-t-il en se tapant sur la cuisse. Hé, les gars, vous avez entendu ? demanda-t-il aux deux autres flics qui riaient aussi.

- Oui, oui, dirent-ils.

- Pas mal du tout, déclara Clancy. Je ne pensais pas que dans votre métier, on avait le mot pour rire.

- C'est tout ce qui nous reste, dis-je. Qu'est-ce qui se passe ? Je n'ai jamais vu une prison si bien gardée.

Clancy essuya son gros visage avec son avant-bras.

- Ah ! ne m'en parle pas, dit-il d'un air écoeuré. On a bouclé la Wonderly, et le patron se figure que Cain va tâcher de la faire évader. Il est cinglé, mais personne n'a le culot de le lui dire. Je parie que Cain a déjà passé la frontière. Comme s'il allait se casser la tête pour une poule qu'il a ramassée pour une nuit !

- Elle est bien roulée, remarqua un des flics. Je la changerais bien contre ma bourgeoise !

- Moi aussi, dit Clancy, mais je n'irais pas risquer ma peau pour elle.

- Ça doit être un dur, votre Cain, si Flaggerty pense qu'il faut tant de monde pour l'empêcher de passer, remarquai-je en riant.

- Je te dis que Flaggerty est cinglé, répéta Clancy dédaigneusement. Faut dire que si la poule s'évadait, il y perdrait sa situation. J'ai entendu Killeano le prévenir.

- Il ne s'en fait pas, lui, répliquai-je. Je parie qu'il est assis au frais pendant que vous cuisez au soleil.

- Tu penses, dit Clancy en fronçant le sourcil. Ah ! le salaud ! Il se les roule dans son bureau réfrigéré au dernier étage, en surveillant les pauvres couillons qui turbinent pour lui.

Il donna un coup de pied dans le sable en hochant la tête :

- Je ne sais pas ce qui leur prend dans cette taule. Une poule est clamsée hier, et ce matin en voilà une autre qui devient dingue. Parole. Elle a perdu la boule au moment où je prenais mon service. Mon vieux, elle m'a fait une belle peur. Quand vous entrerez, vous l'entendrez hurler et rire toute seule. Il y a de quoi vous flanquer les jetons.

- Mais ils ne vont pas la laisser là ? demandai-je avec curiosité.

- On la sortira d'ici un jour ou deux, mais elle est dans la cellule à côté de la Wonderly, et Flaggerty pense que ça fera les pieds à cette pauvre gosse de voir la cinglée la regarder à travers les barreaux.

Je serrai mon volant et me sentis blêmir, mais Clancy ne remarqua rien.

- On ne devrait pas garder une femme dans cet état-là en prison, continua-t-il. Elle énerve les autres prisonniers. Avec ça qu'elle est dangereuse. On l'a mise en taule parce qu'elle avait foutu un coup de couteau à son vieux. Moi, je ne me risque plus à l'étage A.

- Laisse-nous passer, Clancy, dit Maxison en me lançant un coup d'oeil. On nous attend à dix heures.

- D'accord. Ces gars-là sont en règle, dit-il aux autres flics. Laissez-les passer.

Au moment où je contournais lentement la barricade, Clancy me cria :

- Si vous voyez ce salaud de Cain, dites-lui qu'on l'attend ! Qu'il ne nous pose pas de lapin !

- Je lui dirai de choisir d'abord son cercueil ! répliquai-je. Et qu'il s'adresse chez nous !

Ils éclatèrent de rire.

- Comment ça va-t-il ? demandai-je à Maxison.

Il s'épongeait le front avec son mouchoir; il semblait mal à l'aise et il avait très chaud.

- Ça va très bien, dit-il sèchement.

- Vous avez entendu ce qu'a dit le flic? demandai-je les lèvres serrées. Cette folle à côté de ma gosse... Vous avez entendu ? Avez-vous compris ce que ça voulait dire ?

- Oui, dit-il d'une voix morne.

- Vous n'avez rien compris du tout, lui criai-je, avec colère. Imaginez Laura à la place de ma gosse, et demandez-vous l'effet que ça vous ferait.

Je vis son visage se crispier ; il resta silencieux.

Le bâtiment en pierre unie de la prison se dressait au-dessus de nous. Le soleil rôtissait les murs de granit. Ce lieu perdu, loin de tout, me donna le frisson.

Je stoppai devant les deux grands vantaux de chêne et d'acier. A droite de la porte, se trouvait une petite loge d'où sortirent deux flics armés de fusils automatiques.

-Hello Maxison ! dit l'un d'eux. On vous attendait !

- Est-ce que nous pouvons entrer, Franklin ? dit Maxison. Je m'y perds dans vos nouveaux règlements.

- Un tas de conneries, grommela Franklin. Bien sûr que vous pouvez entrer. Je vais vous ouvrir.

Il se dirigeait vers la porte quand il m'aperçut ; il revint sur ses pas.

- Qui c'est, celui-là ? demanda-t-il.

Il avait un visage aplati et des yeux de Chinois. Maxison expliqua de nouveau que j'étais son nouvel employé et que je remplaçais O'Neil en congé.

Franklin se gratta la tête :

- Je ne sais pas trop quoi faire, dit-il. J'ai l'ordre de ne laisser passer que les gens que je connais de vue. Je n'ai jamais vu ce gars-là. Je crois que je ferais mieux d'appeler le sergent.

- Laisse tomber, dit un autre flic. Le sergent est en train de déjeuner. Tu vas le foutre en rogne pour toute la journée.

- Allez-vous en finir ? demanda Maxison en essayant de ne pas claquer des dents. J'ai du travail et je suis déjà en retard.

Franklin me regardait en fronçant le sourcil d'un air préoccupé. Je passai la tête par la portière. Il s'approcha.

- Si vous voulez, on va arranger un poker d'as, proposai-je à mi-voix. Le vieux fera le boulot tout seul. J'ai de l'argent à perdre.

Son visage se détendit et il sourit brusquement :

- En voilà une idée ! dit-il. Hé, descendez un peu de là !

Je feignis d'avoir du mal à ouvrir la portière et je retirai mon revolver de ma ceinture. Je le poussai vers Maxison qui s'assit dessus en verdissant.

Je sautai sur la route brûlante.

- Vaut mieux que je vérifie si vous n'avez pas d'arme, dit Franklin tout en riant. Après ça, vous pourrez passer.

Il tâta mes poches. S'il m'avait dit de retirer mon manteau, j'étais fait, parce qu'il aurait vu mon uniforme de gardien. Mais l'idée ne lui vint pas à l'esprit.

- O. K., en voiture, et filez ! dit-il en s'écartant.

Je remontai dans le corbillard en claquant la portière. Ma main gauche reprit le revolver sous Maxison. Je le glissai dans ma poche. Je préférais de beaucoup l'avoir à portée.

La porte franchie, nous débouchâmes dans une cour. C'est alors que j'aperçus les chiens ; de grandes brutes qui se mirent à tirer sur leurs chaînes en découvrant les dents dès qu'elles nous virent. Leurs grondements sourds les faisaient ressembler à des loups. Je ne fus pas fâché de les perdre de vue.

Nous stoppâmes de nouveau devant une grille d'acier. Quatre ou cinq gardiens faisaient les cent pas de l'autre côté, chacun armé d'un fusil. L'un d'eux nous ouvrit.

- O. K., Maxison ! dit-il. Passez. Le toubib vient juste de finir.

J'embrayai et dépassai le gardien sans le regarder. Nous étions dans la place.

V.

La salle d'autopsie était propre et fraîche avec son carrelage blanc. On y respirait une forte odeur d'antiseptique. Le corps d'une femme reposait sur une table en porcelaine, en partie couvert d'un drap grossier. Sa tête rasée s'appuyait sur un petit billot de bois. Elle n'avait pas l'air d'un être humain, mais d'un mannequin de cire très réaliste dans un musée d'horreurs.

Le docteur, un petit homme ventripotent, blond et hâlé, se lavait les mains à un évier. La vapeur de l'eau chaude embuait les verres de ses lunettes.

- Je vous l'abandonne, dit-il en se retournant. La pauvre femme s'est suicidée en avalant du verre pilé. Je voudrais bien savoir où elle l'a trouvé.

- Quelque part dans la prison, une femme se mit à pousser des éclats de rire aigus, secs et sans joie, comme si on l'avait torturée en lui chatouillant la plante des pieds. Je grinçai des dents ; on aurait dit un crayon sur une ardoise.

Le docteur fronça le sourcil et s'approcha de nous en s'essuyant les mains.

- Je vais la signaler, fit-il avec colère. Sa place n'est pas ici.

Maxison ne répondit rien, ni moi non plus. Nous regardions alternativement le docteur et le cadavre. Je me sentais froid dans le dos.

- Il serait grand temps de flanquer Edna Robbins à la porte, continua le docteur. C'est une sadique. Je ne dis pas qu'elle ait rendu sa prisonnière folle, mais elle n'a pas dû lui faire de bien.

Il s'adressait à moi.

- Qui est Edna Robbins ? demandai-je.

- La gardienne-chef, dit-il en lançant sa serviette dans un récipient en émail blanc. Vous êtes nouveau, n'est-ce pas ? (Il hocha la tête.) C'est une sale femme. Enfin, je ne peux pas perdre mon temps à bavarder, continua-t-il. Je vais vous faire le certificat de décès. Vous n'aurez qu'à le prendre à mon bureau en repartant.

Maxison acquiesça.

Le docteur traversait la pièce quand la porte s'ouvrit. Une femme entra. Elle était petite, avec des épaules carrées, et ses cheveux blonds brillaient comme du cuivre. Ils étaient relevés sur le sommet de sa tête et maintenus en place par un petit noeud de velours bleu. Elle portait un tailleur noir bien coupé qu'éclairaient un col et des poignets blancs.

- C'est terminé ? dit-elle au docteur, d'une voix qui me fit penser à des barres d'acier brillant.

Il grommela quelque chose et sortit sans la regarder.

Elle le suivit des yeux en mordant sa lèvre mince et fit un signe de tête à Maxison.

- Enlevez le corps le plus vite possible, dit-elle. Je dirai à Mitchell de tout nettoyer.

- Bien, Miss Robbins, fit Maxison en lui lançant un coup d'oeil apeuré.

Il souleva le cercueil sur les tréteaux qu'il venait d'installer.

La femme s'approcha du cadavre et le regarda longuement.

Quelque chose dans son visage aigu me donnait la chair de poule. Elle avait un petit nez, des lèvres presque invisibles et des yeux bleus glacés. Ses sourcils remontaient tout droit vers son front et lui donnaient une expression diabolique.

Elle souleva le drap et examina avec intérêt les larges points de suture effectués par le docteur. Je n'arrivais pas à la quitter des yeux. Elle leva brusquement la tête. Son regard me transperça. J'avais l'impression déplaisante qu'elle voyait à travers mes vêtements.

- Vous êtes nouveau, n'est-ce pas ? fit-elle brusquement.

- Oui, dis-je avec un signe de tête en continuant à déballer la valise de Maxison.

J'en tirai son sac d'outils et le lui tendis.

- Qu'est-ce que vous avez à la bouche ? fit-elle soudain. On dirait qu'elle est enflée.

Machinalement, j'ai passé la langue sur mes tampons de caoutchouc. J'ai eu une belle émotion.

- C'est une abeille qui m'a piqué, dis-je en me détournant. Je ne savais pas que ça se voyait.

Je sentais qu'elle ne me quittait pas des yeux. Elle gagna enfin la porte.

- Dépêchez-vous, jeta-t-elle à Maxison avant de sortir.

Je l'avais observée attentivement : elle avait des hanches minces et de jolies jambes. Quand elle eut refermé la porte, je me redressai et m'épongeai le front.

- La garce ! soufflai-je. Elle n'a pas les yeux dans sa poche. Maxison avait eu chaud, lui aussi.

- C'est une vipère, dit-il.

- Tu parles ! acquiesçai-je en me dirigeant vers la porte. (Je l'ouvris et jetai les yeux dans le couloir. Il était vide.) Eh bien, allons-y, dis-je en refermant la porte.

Je retirai mon grand manteau et le bourrai dans le casier sous la serviette dont s'était servi le docteur. J'ôtai mes lunettes et mes tampons de caoutchouc.

- Vous savez ce que vous avez à faire, dis-je à Maxison. Otez le double fond et cachez-le sous le cercueil. Prenez votre temps pour arranger le cadavre, mais quand je reviendrai, soyez prêt à en finir rapidement.

Il acquiesça. Les yeux lui sortaient de la tête.

- Attention, hein ! continuai-je. Pas de blagues !

La folle se remit à rire à petits coups, d'une voix hystérique. Cela me donnait la chair de poule.

De nouveau, j'ouvris la porte et jetai un coup d'oeil dans le couloir.

Mitchell attendait Il me fit signe.

- O. K demandai-je.

- Pour le moment, répliqua-t-il avec des yeux que la peur et la surexcitation allumaient. Pour l'amour de Dieu, faites bien attention !

- Je ferai bien attention, promis-je.

- L'escalier est dans l'angle. La ronde du matin est déjà passée. Vous avez une heure avant la prochaine. Faites attention à la Robbins. C'est d'elle qu'il faut vous méfier.

- Sois tranquille, dis-je. Tu sais ce que tu as à faire ?

- Oui, mais je voudrais bien que ça ne soit pas nécessaire.

- Moi aussi, dis-je en enfilant rapidement le couloir.

Je ne vis personne. J'entendis des voix sortir d'une pièce voisine, mais, sans m'arrêter, je gagnai l'escalier et montai.

Le large escalier menait tout droit jusqu'à l'étage supérieur. Je longeai la grille d'acier qui protégeait la galerie circulaire sur laquelle donnaient les cellules et gagnai le second. À mi-étage, je dus dépasser un prisonnier à quatre parties qui nettoyait le plancher. Il s'écarta pour me laisser passer. Te sentais qu'il me regardait, qu'il se demandait qui j'étais. Je ne m'arrêtai pas avant d'arriver au dernier étage.

Je savais que je ne me trouvais qu'à quelques minutes de Miss Wonderly. Cette pensée me causa une bizarre impression, faite à la fois de panique et de jubilation. Au bout de l'escalier, je me trouvai devant une grille d'acier. Je ne m'en inquiétai pas. Mitchell m'avait procuré un passe-partout.

Au moment où je traversais le couloir et où j'atteignais la grille, la folle poussa tout à coup un hurlement strident qui s'éleva dans l'air, s'y amplifia, s'y accrocha comme un cri de damné. Il venait de si près, il était si fort et si inattendu qu'il me glaça de terreur. Une seconde je faillis redégringoler l'escalier à fond de train, mais je me maîtrisai et repris ma marche. Au moment de sortir le passe-partout de ma poche, je m'arrêtai.

Je me sentais observé. Je me retournai.

Edna Robbins se tenait dans l'embrasement d'une porte au milieu du couloir. Son petit visage dur était sans expression ; sa silhouette

mince aux épaules carrées était immobile.

Je sentis mon coeur flancher, mais je ne bougeai pas. Un long moment, nous restâmes immobiles à nous regarder. Elle était méfiante mais pas inquiète. Mon uniforme de gardien la rassurait, mais je sentais qu'il ne fallait pas lui laisser le temps de réfléchir. Je me dirigeai lentement vers elle.

Elle m'attendait, les yeux fixés sur moi.

- Il y a quelque chose d'anormal par ici, demandai-je, quand je fus tout près d'elle.

Son visage resta sans expression :

- Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? demanda-t-elle.

- J'ai entendu crier. J'étais à l'étage en dessous, alors je suis monté, dis-je en la regardant attentivement.

- Vous êtes vraiment un gardien modèle ! ricana-t-elle.

Je pouvais cependant me rendre compte que mon regard avait porté.

- Vous n'avez rien à faire ici. Décampez !

- O. K. ! dis-je avec un haussement d'épaules. Pas besoin de vous fâcher. (Je laissai mon regard errer sur sa silhouette.) Ça m'ennuierait qu'il arrive quelque chose à une belle fille comme vous.

- Ah ! oui ? dit-elle. Venez donc ici me dire pourquoi.

J'hésitai, puis finalement je la suivis dans une petite pièce aménagée comme un bureau, aussi nette, aussi glaciale, aussi masculine qu'elle-même.

Elle s'appuya contre le bord de son bureau et se croisa les bras.

- Je ne vous ai jamais vu, dit-elle.

- Je suis un des nouveaux gardiens qui sont venus du commissariat central, expliquai-je en m'asseyant à côté d'elle sur le bureau.

Nous étions près l'un de l'autre; nos épaules se touchaient. Elle était obligée de tourner la tête pour me regarder.

- Je vous ai déjà rencontré quelque part, dit-elle avec une lueur de surprise dans les yeux.

- Moi, je vous ai rencontrée hier, répliquai-je en mentant effrontément. J'étais à la barricade quand vous êtes passée.

Ses yeux se durcirent :

- Vous ressemblez au nouveau croque-mort de la salle d'autopsie, dit-elle.

J'éclatai de rire

- Pas étonnant. C'est mon frère ; on nous prend souvent l'un pour l'autre. Il a la figure plus large, et il ne sait pas s'y prendre avec les femmes.

- Parce que vous, vous savez ?

Sa voix était franchement ironique.

Je lui lançai une oeillade.

- Les femmes, ça me connaît ! D'ailleurs, je leur plais.

- C'est peut-être pour ça que vous venez rôder dans le quartier des prisonnières, dit-elle.

- Cette poule m'a fait peur à hurler comme ça, je croyais qu'elle vous avait attrapée.

Son regard s'alluma d'une petite lueur fauve.

- On ne m'attrape pas, moi, dit-elle, on ne s'y risque pas.

- Vous n'avez pas froid aux yeux, hein ? dis-je d'un air admiratif. (Je me rapprochai d'elle encore davantage.) Je crois que j'ai le béguin pour vous, dis-je.

Elle se leva et gagna la porte.

- Filez, dit-elle, et n'y revenez pas. Si vous entendez encore crier, ne vous en mêlez pas. Je suis de taille à me débrouiller toute seule.

- Ça ne m'étonne pas, dis-je en me dirigeant vers la porte. Au plaisir. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez à l'étage au-dessous.

- Filez ! répéta-t-elle avec impatience.

Elle alla jusqu'à l'escalier pour me voir descendre. Je gagnai l'escalier B et pris le couloir. J'attendis un instant, l'oreille tendue. Je l'entendis rentrer dans son bureau. La porte claqua.

J'attendis encore une minute et rapidement je remontai l'escalier, traversai le palier, sortis mon passe-partout et ouvris la grille. Je me hâtai, la gorge sèche, mon coeur battant à grands coups. Je fis facilement glisser la grille qui s'écarta sans bruit.

Je passai de l'autre côté, refermai la grille et donnai un tour de clé.

Je me dirigeai, le long d'une étroite galerie, vers la cellule de Miss Wonderly.

VI.

Les trois premières cellules étaient vides. Cela sentait le désinfectant et la sueur. Sur la pointe des pieds, je m'avançai silencieusement le long de l'étroite passerelle recouverte de linoleum sur laquelle donnaient les cellules. De l'autre côté, un grillage de fil de fer empêchait de tomber dans le grand hall central de la prison. Les mailles en étaient si serrées qu'on ne distinguait même pas les étages inférieurs.

On bougeait dans la quatrième cellule. Je m'arrêtai pour regarder. Une grosse femme, vieille, échevelée et décrépète me lança un sourire édenté.

- Bonjour, beau gosse, dit-elle en s'approchant des barreaux qu'elle saisit à pleines mains. Ça fait dix ans que je n'avais pas vu d'homme. C'est pour moi que tu viens, mon joli ?

J'étais paralysé de terreur. Je secouai la tête et passai outre, en me serrant contre le grillage.

- Tu viens voir la petite, hein ? ricana-t-elle. Elle te plaira. Mais prends garde à la cinglée. Elle est dans la cellule d'à côté et elle ne peut pas blairer les gardiens.

Je passai mon chemin sans quitter des yeux la vieille qui semblait me fasciner. Au moment où j'arrivais à hauteur de la sixième cellule, un bras se glissa entre les barreaux, une main maigre et nerveuse me saisit le poignet.

Je reculai, en essayant de me dégager. Je sentais les doigts s'enfoncer dans ma chair, des doigts exsangues mais terriblement robustes.

J'avais le visage inondé de sueur. Le coeur me tournait.

Je me laissai tirer vers les barreaux jusqu'à toucher du front l'acier froid de la grille. Je me trouvais face à face avec une jeune femme blonde dont les yeux, brûlant d'une flamme de folie, me fixaient féroceement. Une sorte de sifflement s'échappait de ses lèvres serrées, où apparaissaient de petites bulles d'écume. Mes cheveux se hérissèrent, mon coeur cessa une seconde de battre. La folle passa son autre main entre les barreaux et agrippa mon col.

Mon coeur retrouva son rythme habituel, mais j'avais terriblement peur.

- Te voilà, sale flic ! dit-elle. Je t'attendais. (Elle me fit une oeillade.) Je vais te tuer, continua-t-elle en aparté.

- Mais non, dis-je en m'arc-boutant contre les barreaux. Je suis venu te sortir de là.

Son rire suraigu de folle éclata de nouveau.

- On ne veut pas me laisser sortir, dit-elle avec un sourire triste et rusé à la fois. Ils savent bien ce que je leur ferais. Toi, tu vas y passer. (Son visage se contracta, ses pupilles se rétrécirent.) Je vais t'arracher la gorge, gronda-t-elle.

J'appuyai mes pieds contre les barreaux et me poussai brusquement en arrière. J'échappai à son étreinte et roulai à terre contre le treillage.

Elle me regardait en frappant contre ses barreaux. Au moment où je m'efforçais de me redresser, elle se laissa tomber à genoux et me saisit la cheville. Avec ma jambe libre, je lui lançai des coups de pied, sans pouvoir l'atteindre à cause des barreaux. Elle serrait ma cheville à deux mains et tirait. J'étouffai un cri d'épouvante en me sentant glisser sur le linoléum. Je m'accrochai au treillage, mais d'une secousse, elle me fit lâcher prise. Elle m'attirait peu à peu vers elle comme un poisson au bout d'une ligne.

J'avais beau me tortiller, lancer des coups de pied à l'aveuglette, je n'arrivais pas à me libérer. La vieille femme nous regardait en ricanant de sa cellule.

- Elle t'arrachera le coeur ! me souffla-t-elle.

J'avais le visage trempé de sueur ; saisi de panique, je me débattais frénétiquement. Quelque chose dans l'expression de la folle, dans sa façon de rire et de parler toute seule à voix basse me retirait tous mes moyens.

De nouveau, je me retrouvai contre les barreaux. Elle lâcha ma jambe et saisit de nouveau ma veste. Nos visages étaient tout proches l'un de l'autre. Je respirais son haleine aigre. L'horreur m'écoeura.

- Qu'est-ce qui te prend ? haletai-je. Je vais te sortir de là. La petite d'à côté aussi.

- Tu ne la toucheras pas, rugit-elle. On lui en a assez fait voir comme ça. Je t'empêcherai de la toucher ; j'empêcherai tout le monde de la toucher. Attends un peu que je t'attrape le cou, vache !

J'essayai de me dégager, mais elle m'attira encore plus près ; par saccades, ses doigts crochus remontaient vers mon cou. Elle observait mon visage avec une telle attention qu'elle ne remarqua pas que j'avais replié une jambe. Je lui posai tout doucement un pied sur la poitrine et poussai de toutes mes forces.

Elle roula sur le dos, le souffle coupé. Libéré enfin, je me remis debout en chancelant et titubai contre le treillage. Je tremblais tellement que je pouvais à peine me tenir debout.

- Elle vous a fait une belle peur ! ricana Edna Robbins.

Je me retournai, glacé d'effroi. Edna se tenait debout en deçà de la grille. Elle m'observait avec des yeux méchants. Son petit nez pointu se pinçait.

La vieille échevelée avait disparu dans le fond de sa cellule. La folle râlait, allongée sur le sol.

Je tirai sur ma vareuse déchirée et me passai la main dans les cheveux. Je me sentais mal fichu.

Edna s'avança dans la galerie.

- Je vous avais dit de filer, il me semble, dit-elle sèchement. Tant pis pour vous, mon garçon, vous vous expliquerez avec le directeur.

Je reculai, les yeux fixés sur la cellule contiguë à celle de la folle. Une femme était étendue sur la couchette; une femme aux cheveux dorés. Le coeur me manqua. Je l'avais reconnue.

- Ne vous fâchez pas, dis-je d'une voix enrouée. Je n'ai rien fait de mal. Je voulais voir à quoi ressemblait la folle. Edna eut un sourire méprisant.

- Eh bien, vous l'avez vue. J'ai bien envie de vous enfermer avec elle et de la laisser s'amuser avec vous. Allez, venez, espèce de faux jeton. On vous a assez vu; le directeur vous flanquera à la porte.

- Elle ou moi, un de nous devait y passer. Je calculai rapidement mes chances. Son petit corps avait l'air robuste, mais je devais pouvoir la maîtriser. Il fallait que je la prenne à la gorge avant qu'elle puisse donner l'alarme.

Je m'avançai lentement vers elle, en affectant un air morose et confus.

- Vous pourriez bien fermer les yeux, pour une fois..., murmurai-je en arrivant près d'elle.

- N'y comptez pas..., commença-t-elle.

Je lui sautai à la gorge. Mais j'eus la plus grande surprise de ma vie. Avec une souplesse de lézard, elle me saisit les poignets, m'attira vers elle et se baissa. Je perdis l'équilibre et filai à travers l'espace. Je me heurtai aux grilles et retombai tout étourdi sur le sol.

- Je t'avais prévenu que j'étais capable de faire mon travail toute seule, dit Edna. Ça s'applique à toi aussi.

Elle prit son élan et me lança un coup de pied en pleine figure.

- Lève-toi et viens avec moi sans histoires ou je te tords le cou, grinça-t-elle.

Les dents serrées, pâle de rage, je rampai vers elle et lui saisis les jambes. Je tirai. Je l'entendis pousser un cri étouffé au moment où elle perdait l'équilibre, mais elle eut l'astuce de se jeter en avant, en échappant ainsi à ma prise. Je m'accrochai à elle. Elle était dure comme de l'acier. Je m'efforçai de lui donner des coups de tête dans la figure. Elle me frappa à l'oeil de son poing osseux, me mit un genou sur la poitrine et me saisit le poignet à deux mains. Elle était très forte et experte en jiu-jitsu. Elle me fit une prise au bras qui menaçait de me le casser. La douleur m'obnubilait.

- Je t'apprendrai ! souffla-t-elle en pesant sur mon bras.

Je parvins à me détordre en l'entraînant avec moi. Je la secouais de toutes mes forces, mais elle s'accrochait à mon bras avec la ténacité d'un bouledogue.

À chaque pesée, je sentais des ondes de douleur me grimper dans les bras. Mes tendons craquaient.

Apercevant sa tête blonde à ma portée, je lui lançai un coup de poing qui l'atteignit au cou. Elle me lâcha le bras et s'affaissa sur le sol.

Je me mis lentement à genoux ; mon bras droit me refusait tout service. Mais elle n'abandonnait pas. Elle se leva en jurant à mi-voix ; ses cheveux blonds lui tombaient sur les épaules. Elle revint sur moi. Je l'attendais et la frappai entre les côtes d'un coup de poing qui s'enfonça comme dans du beurre.

Elle s'écroula en faisant une espèce de saut périlleux ; mais elle était de nouveau sur ses pieds la première. Je commençais à avoir peur. Elle était aussi redoutable et endurcie qu'un homme.

Cette fois, elle ne me sauta pas dessus, mais faisant demi-tour s'élança vers la grille. Je la poursuivis en boitillant. Il fallait l'empêcher à tout prix de donner l'alerte.

Je la rejoignis au moment où son doigt se posait sur le bouton rouge du signal d'alarme. J'essayai de la saisir. Elle m'attira vers elle et se jeta à la renverse, en m'enfonçant ses pieds dans l'estomac. Je passai au-dessus de sa tête et me heurtai à la grille. Avant que j'aie eu le temps de me relever, elle me passait sur le corps pour atteindre la sonnette. Je la saisis à la taille et la fis tomber. Elle griffait et mordait comme une furie. Nous roulâmes tous les deux sur le sol. Je la frappai de toutes mes forces. Au début, elle rendit, coup pour coup, mais bientôt, elle essaya de parer avec son coude. Mes coups lui faisaient mal ; c'était ce que je voulais. Elle haletait et sanglotait de rage. Je la pris à la gorge, mais elle m'enfonça ses pouces dans les yeux. Je lâchai prise et me dégageai, les yeux pleins de larmes. Elle se remit debout en titubant et revint vers moi, décidée à en finir. Je me redressai et lui envoyai un direct du gauche dans la gorge.

Elle ouvrit la bouche et poussa un petit gémissement en tombant contre la cellule de la folle.

Il y eut un instant de pause. J'étais à genoux et elle était affalée contre les barreaux, les jambes repliées. Soudain, deux mains avides, pareilles à des griffes, passèrent entre les barreaux, et la saisirent à la gorge. Elle poussa un cri terrible en se sentant prise, mais son cri s'étrangla presque instantanément dans sa gorge.

La folle, que l'énervement faisait balbutier, tira en arrière. Les barreaux étaient un rien trop serrés pour laisser passer la tête d'Edna. Elle ne pouvait crier : les mains de la folle lui serraient la trachée. Elle

se débattait en lançant des coups de pied dans le vide. Un de ses souliers se détacha et me frappa en plein visage. Ses bas se déchirèrent aux genoux. Incapable de bouger, je m'appuyais, tout tremblant, contre la grille, les yeux exorbités.

La folle tirait toujours en s'arc-boutant sur ses pieds. Edna s'efforçait de la saisir, mais elle avait les bras trop courts. Elle me regardait avec des yeux qui lui sortaient de la tête, sa langue se gonflait dans sa bouche. La folle donna une brusque secousse. Un son étouffé, horrible, sortit de la gorge d'Edna au moment où sa tête passait entre les barreaux, en y laissant des débris de peau. Elle avait un côté de la figure en sang.

- Je la tiens, murmura la folle. Ah ! elle se croit la maîtresse, ici ? On va voir.

Elle s'assit sur le sol, ses deux mains levées serrant toujours Edna à la gorge.

La vieille prisonnière tâchait d'apercevoir ce qui se passait, mais n'y parvenait pas. Elle tambourinait sur la porte en grognant d'une voix rauque.

Edna était penchée en arrière, la tête entre les barreaux, les talons enfoncés dans le sol.

Elle avait saisi les barreaux pour se soutenir et pour soulager l'effort supporté par sa tête. Son sang coulait sur le plancher, dégouttait sur ses bas nylon.

La folle, sans regarder Edna, me sourit et se mit à respirer à longs traits. Ses épaules se bosselaient, de la sueur apparaissait sur son visage.

Les doigts accrochés au treillis métallique, je la regardais, pétrifié.

La vieille femme, le visage collé à ses barreaux, s'immobilisa brusquement et tendit l'oreille.

Le visage d'Edna se violait, là où le sang ne le couvrait pas. Ses yeux exorbités n'y voyaient plus. Sa langue pendait toute bleue entre ses lèvres, bleues elles aussi. Son corps mince se convulsait. Elle se mit à frapper machinalement les barreaux d'une main molle.

La folle me fit un signe et ferma les yeux dans un dernier effort. La main d'Edna s'immobilisa. J'entendis un craquement sourd, aussitôt suivi d'un second craquement plus distinct. Edna avait cessé de se débattre. Elle s'affaissa, la tête toujours coincée entre les barreaux.

J'avais la nausée devant une pareille horreur. Je me dirigeai vers la cellule voisine en évitant les pieds de la morte qui traînaient à terre.

La folle lâcha la gorge d'Edna et sautant contre les barreaux essaya de m'atteindre. Je sortis mon pistolet et lui en frappai les

mains.

Elle recula en hurlant.

Même avec cette horrible furie tout près de moi, je ne pensais plus désormais qu'à Miss Wonderly.

Elle était là, étendue sur sa couchette, les yeux clos, ses cheveux répandus comme une coulée de miel sur le traversin grossier.

J'ouvris la cellule et entrai.

Les doigts de la folle me saisirent le bras une fois de plus. À moitié fou de terreur, complètement exaspéré, je la frappai entre les deux yeux d'un coup de crosse.

Ses yeux se révulsèrent. Elle roula à terre.

En frissonnant, je pris Miss Wonderly dans mes bras et sortis tout en titubant de sa cellule.

La vieille se mit à hurler.

VII.

J'ouvris la porte de l'ascenseur et jetai un coup d'oeil dans le couloir. Mitchell, les yeux écarquillés, trépignait d'impatience à l'extrémité. Il me fit un signe d'avertissement.

À l'étage A, la vieille hurlait toujours.

Je rentrai dans l'ascenseur, pris dans mes bras le corps inerte de Miss Wonderly et m'avançai dans le couloir. À ce moment, Mitchell me fit signe de me cacher et se jeta quatre à quatre dans l'escalier.

Mis ainsi en éveil, je reposai Miss Wonderly sur le sol et pris mon revolver.

Un gardien arrivait en courant, mitrailleuse au poing. Il n'eut pas le temps de se défendre. Mon revolver claqua. Le gardien trébucha et s'abattit comme une masse. Sa mitrailleuse partit toute seule en tombant. La balle érafla le plâtre du plafond au-dessus de ma tête.

Je me retournai, saisis Miss Wonderly et la jetai sur mon épaule. Elle remua faiblement mais je la serrais vigoureusement. Je me mis à courir.

Quelque part dans la prison, une sonnerie se déclencha. Son tintement métallique se mêlait aux cris des prisonniers, à un grand fracas de grilles secouées, aux hurlements de la vieille.

Une porte s'ouvrit brusquement au milieu du couloir. Deux gardiens en sortirent. Je blessai le premier d'une balle à la jambe ; le second rentra dans la pièce et referma la porte. Je tirai à travers la porte et j'entendis le gardien hurler.

Je continuai à avancer, mais plus lentement, en me retournant à chaque pas. Je ne me possédais plus ; si près du but, je ne voulais pas échouer.

J'entendis des pas lourds dégringoler l'escalier et je me mis à courir. La salle d'autopsie était trop loin. Je savais que je n'aurais pas le temps d'y arriver. Je poussai la première porte venue et entrai dans un petit bureau chichement meublé. Je posai Miss Wonderly à terre encore une fois. Elle ouvrit les yeux et fit un effort pour se redresser, mais je la repoussai.

- Reste tranquille, chérie ! lui dis-je. Je vais te tirer de là.

Cela me fit un sacré plaisir de voir l'expression apparue dans ses yeux quand elle me reconnut. Elle avait sursauté, mais elle ne bougeait pas et m'observait fixement.

Je courus à la porte, m'agenouillai et jetai un coup d'oeil dans le couloir. Quatre gardiens, l'un d'eux armé d'une mitrailleuse, regardaient les cadavres de leurs camarades. Je pris pour cible le type

à la mitraillette. Les autres ne firent qu'un saut jusqu'à l'escalier et disparurent.

J'empoignai Miss Wonderly, l'embrassai et enfilai un couloir à toute vitesse avec elle. Au moment où j'arrivais au coin, une mitraillette se mit à tirer. Une balle coupa le talon de ma chaussure. Je trébuchai, mais réussis à prendre le tournant.

J'entrai comme une bombe dans la salle d'autopsie et refermai la porte.

Maxison se recroquevillait contre le mur, blême de peur. Il eut un hoquet étouffé en m'apercevant, mais il ne bougea pas; il n'en était peut-être pas capable.

Je courus au cercueil et d'un seul geste je fis basculer Miss Wonderly de mon épaule dans la bière. Elle se rassit, avec des yeux stupéfaits et un visage crispé.

- Couche-toi et ne fais pas de bruit, soufflai-je.

Elle vit le cercueil et ouvrit la bouche prête à crier. Je lui mis la main sur la bouche mais, complètement affolée, elle continuait à se débattre.

Il n'y avait qu'une seule chose à faire. Malgré ma répugnance, je fermai à demi le poing et la frappai à la mâchoire. Sa tête retomba. Elle était évanouie.

Fiévreusement, je l'arrangeai dans le cercueil, jetai le double fond sur elle, et le vissai Saisissant mon grand manteau noir, je l'enfilai en un tour de main. Je remis mes lunettes et mes tampons de caoutchouc. Je courus vers Maxison et le tirai vers la table de porcelaine.

- Aide-moi ! lui criai-je en saisissant les épaules froides et raides de la morte.

Il parvint à se ressaisir, je ne sais comment. Prenant les pieds du cadavre, il m'aida à le porter et nous le déposâmes dans la bière. C'était bien juste ; il allait sûrement falloir forcer pour poser le couvercle. Je venais de le saisir et de le placer sur le cercueil quand la porte s'ouvrit. Flaggerty et trois gardiens apparurent dans l'embrasure. Je jouai la frayeur et reculai en levant les bras en l'air, Maxison, lui, ne jouait pas la comédie. Il croyait bien sa dernière heure arrivée.

Flaggerty, tout en sueur et blême de fureur, nous jeta un rapide coup d'oeil et parcourut la pièce du regard.

- Personne n'est venu ici ? jeta-t-il d'un air mauvais à Maxison.

Maxison secoua la tête. Il avait trop peur pour parler.

- Allez, venez, rugit Flaggerty en se tournant vers les gardiens. Il s'arrêta tout à coup, revint sur ses pas, marcha vers le cercueil et souleva le couvercle. En apercevant la morte, ses sourcils se froncèrent ; il fit une grimace et sortit brusquement avec un geste de rage.

La porte claqua derrière lui.

Je m'épongeai le front, en essayant de reprendre ma respiration.

- Du calme, dis-je à Maxison. Nous n'avons pas encore fini.

Je saisis un tournevis et fixai le couvercle. Je venais de terminer quand la porte se rouvrit ; le gardien Clancy entra. Il était tout rouge et contenait mal son agitation.

- Vous savez la nouvelle ? dit-il, Cain s'est introduit dans la prison et a enlevé sa poule.

- Pas possible ? répliquai-je en m'essuyant le visage et les mains.

- L'avez-vous attrapé ?

Clancy secoua la tête.

- Non, mais il ne peut pas nous échapper. Flaggerty est comme fou. Il passe toute la prison au peigne fin. Brusquement il ouvrit de grands yeux :

- Qu'est-ce qui vous a arrangé la figure comme ça ?

Un des gardiens m'a pris pour Cain, dis-je. Avant que Flaggerty n'ait pu l'arrêter, il m'a sauté dessus.

- Ils sont cinglés, dit Clancy. Je n'ai jamais vu autant de mabouls à la fois. Enfin, ils rattraperont Cain. Il ne peut pas s'en sortir.

- Vous êtes bien sûr ? dis-je.

- Il me semble. Comment voulez-vous qu'il fasse ?

- Comment est-il entré ?

- Ça c'est vrai, dit Clancy en secouant la tête. Je lui tire mon chapeau. Ce mec-là, c'est un malin. Et il en a !

- Quand pourrons-nous partir ? demandai-je. Je commence à en avoir assez de toute cette pétarade.

- Restez là. Personne n'a le droit de sortir, tant qu'on ne l'aura pas rattrapé, dit Clancy.

Avec un haussement d'épaules, j'allumai une cigarette. Je me demandais combien de temps Miss Wonderly allait rester évanouie. Se mettrait-elle à hurler en revenant à elle ? J'en avais des sueurs froides.

Nous attendîmes une dizaine de minutes. Les coups de feu recommencèrent.

Clancy marcha vers la porte et jeta un coup d'oeil au dehors.

- On dirait qu'ils l'ont trouvé, fit-il. Ça barde à l'étage B.

Le signal d'alarme se remit à sonner.

- Qu'est-ce qui se passe encore ? demanda Clancy en fronçant le sourcil. Pourquoi sonne-t-on ?

Mitchell entra brusquement :

- Amène-toi donc, abruti ! cria-t-il à Clancy. Nous voilà avec une mutinerie sur le dos, maintenant ! Les prisonniers sont lâchés !

Clancy saisit sa carabine.

- Qui les a lâchés ? demanda-t-il en courant à la porte.

- Cain, probable, dit Mitchell en poussant Clancy devant lui. (Il se tourna vers moi et me lança un clin d'oeil) Amène-toi. Tout le monde à l'étage B. C'est la consigne.

Ils disparurent à toutes jambes dans le couloir.

- C'est Mitchell qui les a lâchés, dis-je à Maxison en riant. J'espère qu'il ne lui arrivera rien. Dépêchez-vous, on file !

Nous hissâmes le cercueil sur nos épaules et sortîmes. Il pesait un poids terrible et nous n'en pouvions plus en arrivant à la première grille.

Le gardien nous aperçut et leva sa carabine.

Nous nous arrê tâmes.

- Ça va, haletai-je. J'ai un permis pour sortir. Laissez-nous charger le cercueil ; je vous le montre tout de suite.

Il hésita ; passant devant lui, j'arrivai dans la cour où nous attendait le corbillard. Il nous suivit.

Aidé de Maxison, je poussai le cercueil dans le corbillard et claquai la porte.

Le gardien nous tenait toujours en joue. Son gros visage rougeaud était très intrigué.

- Flaggerty a dit que personne ne devait sortir, grogna-t-il. Vous ne sortirez pas, inutile d'insister.

- Je vous dis que Flaggerty nous a donné un permis, répétais-je avec colère. Montrez-le lui, Maxison. Vous l'avez dans votre poche.

D'un air étonné, Maxison mit la main dans sa poche intérieure. Le gardien le coucha en joue à ma place ; ses yeux étaient soupçonneux.

Je bondis sur lui et le frappai à la mâchoire ; je lui arrachai sa carabine au vol et l'assommai d'un coup de crosse.

- Venez ! dis-je à Maxison en le poussant dans le corbillard.

Je traversai la cour, passai la deuxième grille qui était ouverte et m'arrêtai devant la porte extérieure, fermée celle-là.

Franklin sortit de la loge et nous dévisagea :

- Vous vous tirez avant qu'il soit trop tard ? nous demanda-t-il en riant.

- Vous pensez ! dis-je. Nous avons donné le permis à l'autre gardien. Ils ont une mutinerie sur le dos, maintenant.

Il haussa les épaules :

- Moi, je ne m'en mêle pas. Je n'aime pas la bagarre. (Il alla ouvrir la grille.) Au plaisir, les gars !

Je lui fis un signe de tête et démarrai.

Il ne restait plus qu'un seul obstacle à franchir : la barricade. Mon revolver à portée de la main, je filai le long du sentier sablonneux. Je ne voyais pas de gardiens. La barricade était toujours en travers du chemin, mais il n'y avait plus personne pour la garder.

Des cris, des coups de feu, venus de la prison, arrivaient jusqu'à nous. Tout le monde était probablement trop occupé pour se soucier de surveiller un tronc d'arbre.

Je descendis de voiture et écartai la barricade avec l'aide de Maxison. Nous remontâmes dans le corbillard. Nous avons réussi.

Chapitre V : Contrepoint.

I.

À Key West, l'hôtel Martello donne sur l'océan Atlantique. De notre balcon, abrité du soleil par une tente verte et blanche, nous pouvions apercevoir le boulevard Roosevelt, presque désert ; les volets des maisons étaient fermés, des chiens sommeillaient sur les trottoirs. Il était midi et la chaleur était torride. À notre droite, dans le lointain, nous distinguions des îlots vert émeraude, émergeant d'une mer d'huile scintillante, au-dessus desquels s'amoncelaient des nuages mauves. Des vapeurs et des embarcations de toutes sortes se frayaient un chemin le long du fameux chenal du nord-ouest, cet itinéraire classique depuis des siècles.

Vêtu d'un short, de lunettes noires et d'une paire de sandales, je me vautrais dans un fauteuil en rotin. Sur le bras du fauteuil était posé un verre d'alcool où s'entrechoquaient des morceaux de glace. Je me reposais au soleil, tout en fixant la mer avec des yeux impatients.

Miss Wonderly était assise près de moi. Elle portait un maillot de bain blanc qui la moulait comme une peau de gant. Un chapeau de paille, de la dimension d'une roue de charrette, abritait son visage du soleil. Elle avait un magazine sur les genoux.

Les minutes passaient. Je me déplaçai légèrement pour attraper mes cigarettes. Elle me caressa la main au moment où je pris mon briquet. Je lui souris.

- On n'est pas mal, hein ?

Elle fit oui de la tête, soupira, ôta son chapeau. Ses souples cheveux, couleur de miel, tombaient sur ses épaules. Elle non plus n'était pas mal !

Nous étions à l'hôtel depuis cinq jours. Notre évasion n'était plus qu'un lointain cauchemar. Nous n'en parlions pas. Les deux ou trois premiers jours, Miss Wonderly avait été patraque. Elle dormait mal et avait de mauvais rêves. Elle avait peur lorsqu'elle sortait de l'hôtel. Elle avait peur lorsque quelqu'un entraît dans notre chambre. Hetty et moi, nous ne la laissions pas une minute seule. Hetty avait été parfaite. Elle était restée avec nous.

En sortant de la prison, nous étions allés tout droit au canot de Tim. Hetty, Tim et moi étions partis avec Miss Wonderly et nous avions réussi, je ne sais comment, à nous faufiler à travers le cordon de police que Killeano avait tendu le long de la côte. Nous étions arrivés à Key West. Tim était retourné le lendemain matin à Paradise Palms avec son canot.

À Key West, on pêchait des poissons et des éponges ; des

tortues se traînaient sur le sable ; avec son marché, son calme, son aspect accueillant, c'était un endroit idéal pour une convalescence. Miss Wonderly s'était rétablie plus vite que je ne l'avais espéré. Elle était redevenue presque complètement normale.

- Ça va, mon chéri ? lui demandai-je avec un sourire.

- Oh ! oui, dit-elle en s'étirant. Et toi ?

- Je pense bien ! C'était ce genre de vacances que je comptais passer à Paradise Palms.

- Combien de temps allons-nous rester ici ? me demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Je lui jetai un rapide coup d'oeil.

- Nous ne sommes pas pressés, dis-je. Il faut d'abord que tu sois remise. Nous resterons ici tant que tu voudras.

Elle se tourna sur le côté pour mieux me voir.

- Qu'est-ce qui va nous arriver ? demanda-t-elle en me donnant la main.

Je fronçai le sourcil.

- Nous arriver ? Comment ça ?

- Mon chéri, je n'ai peut-être pas le droit de te demander ça, mais est-ce que... est-ce que nous restons ensemble, toi et moi ?

Elle rougit.

- Le désires-tu ? fis-je en souriant. Je suis un drôle de compagnon de route, tu sais.

- Si ça te convient, ça me convient aussi, dit-elle sans rire.

- Je suis fou de toi, lui avouai-je, mais je ne sais pas trop comment tu t'accommoderais de la vie que je mène. Tu comprends, je suis incapable de me ranger. On ne m'a jamais appris comment faire. Je ne me vois pas du tout en homme rangé. Ma vie ne serait pas bien drôle pour toi.

Elle regarda nos mains qui se serraient.

- Tu vas retourner là-bas, n'est-ce pas ? dit-elle.

- Où ça, là-bas ? fis-je brusquement.

- Je t'en prie, mon chéri, dit-elle en me serrant la main plus fort, ne sois pas comme ça avec moi. Tu vas retourner là-bas ?

- Ne te tourmente pas, dis-je en souriant. Je ne sais pas encore ce que je vais faire.

- Mais tu le sauras quand Tim sera là. Tu l'attends, n'est-ce pas ?

- Eh bien, oui, lui avouai-je en regardant la mer. Je l'attends.

- Quand il sera arrivé, tu repartiras avec lui ?

- Peut-être.

- Tu repartiras, je le sais.

- Peut-être, répétais-je. Je ne sais pas encore. Ça dépend de ce qui s'est passé là-bas.

Elle me serra la main de toutes ses forces.

- Mon chéri, je t'en prie, n'y va pas. Je ne croyais pas que nous nous en tirerions. Dans cette horrible prison, je pensais ne jamais te revoir. Je me disais qu'ils t'attraperaient, qu'ils te feraient du mal. Mais nous nous en sommes tirés, et maintenant je t'ai près de moi. Ce serait mal de compromettre de nouveau notre bonheur, tu ne trouves pas ?

- Ne te tourmente pas, dis-je, j'ai quelque chose à finir. J'aime bien mettre les points sur les "i". Je suis comme ça.

- Ce n'est pas vrai. Personne n'est comme ça.

- Moi, si.

- Mon chéri, ne fais pas ça. (Ses mains tremblaient dans les miennes.) Renonces-y... je t'en prie... Rien que pour cette fois.

Je secouai légèrement la tête.

Elle se dégagea.

- Tu es un orgueilleux, dit-elle d'une voix soudain dure et irritée. Tu ne penses pas à notre amour. Tu ne penses pas à nous.

Elle prit sa respiration et lâcha brusquement :

- Tu as été voir trop de films de gangsters. C'est ça le malheur !

- Tu ne comprends pas, dis-je.

- Je comprends très bien ! (Elle était maintenant dangereusement maîtresse d'elle-même.) Tu veux ta revanche. Tu t'imagines que Killeano a marqué le point et tu veux lui apprendre à vivre. Tu aimes le risque. Tu trouves ça épatant de t'attaquer, à toi tout seul, à cette bande qui ne recule devant rien. Parce que Humphrey Bogart et James Cagney font ça dans les films pour gagner leur vie, il faut que tu les imites !

Je bus une gorgée et secouai la tête.

- Si encore on t'avait rossé, si on t'avait brûlé avec des cigarettes, si on t'avait déshabillé et fait passer devant une foule de gardiens gouailleurs, je te comprendrais, continua-t-elle presque à voix basse. On n'est jamais venu te regarder dans ta cellule, la nuit, toi, n'est-ce pas ? Tu n'as jamais eu une folle à côté de toi pour te murmurer à travers les barreaux des choses horribles... des choses dégoûtantes...

- Ma chérie !

- Enfin, es-tu passé par là, oui ou non ? C'est moi qui ai souffert, pas toi. Moi, je ne veux pas de revanche. C'est toi que je veux. Personne d'autre, pas autre chose. Rien que toi. J'en suis sortie. Je suis contente d'en être sortie. Oh ! mon Dieu, tellement contente ! Mais toi, tu veux recommencer. Tu veux te battre. Tu veux me venger. Mais si je ne veux pas qu'on me venge, moi ! (Sa voix se brisa soudain.) Mon chéri... est-ce que tu ne peux pas penser un peu à moi ?... Faire cet unique sacrifice ? Pour moi ? Pour nous ?

Je lui caressai le bras et me levai.

Il y eut un long silence ; je l'entendis se lever à son tour. Elle s'approcha de moi et passa son bras sous le mien.

- C'était à cela que tu pensais quand tu disais que je ne me ferais pas à ton existence ? demanda-t-elle.

Je la regardai et, la prenant dans mes bras, l'attirai vers moi.

- Oui, dis-je. Je ne peux pas supporter qu'on me marche sur les pieds. Je te demande pardon, ma chérie, mais je vais retourner là-bas. J'ai dit que je réglerais son compte à Killeano et je tiendrai parole. Je sais que je suis un dégoûtant de te faire ça, mais on ne se refait pas : si je laissais ce salaud s'en tirer, je ne me le pardonnerais jamais.

- Bien, mon chéri, dit-elle. Je comprends. Je te demande pardon de ne pas avoir compris tout à l'heure. Tu me pardonnes ?

Je l'embrassai.

- Mon chéri, dit-elle au bout d'une seconde, désires-tu que je t'attende ?

- Bien entendu, tu vas m'attendre, dis-je surpris.

Elle secoua la tête.

- Non, pas bien entendu, dit-elle. Je t'attendrai à une condition. Sinon, tu ne me retrouveras plus ici en revenant. Je parle sérieusement.

- Quelle condition ?

- Je ne veux pas que tu tues Killeano. Jusqu'à présent, tu te défendais. Si tu tues Killeano, ça sera un assassinat. Il ne faut pas. Tu me promets ?

- Mais je ne peux pas te le promettre, dis-je. je peux me trouver acculé et...

- Ça, c'est autre chose. Ce que je veux dire, c'est que tu ne cherches pas à le tuer délibérément. S'il t'attaque, c'est différent. Mais il ne faut pas le traquer et l'abattre comme tu voulais faire.

- O. K. ! dis-je. C'est promis.

Je la serrais dans mes bras, quand je la sentis brusquement se raidir. Je regardai derrière moi.

Le canot de Tim n'était pas à un mille de la côte. Il arrivait à fond de train.

II.

Nous étions assis tous les trois, chez Tim : Davis, Tim et moi, la bouteille de whisky à portée, des verres pleins à la main.

Davis venait d'entrer. La nuit était tombée et Tim et moi étions juste arrivés de Key West.

- Je n'ai pas perdu mon temps, dit Davis en riant, mais avant de commencer, je voudrais des nouvelles de la petite.

- Elle va très bien, dis-je. On lui en a fait voir de toutes les couleurs à la prison, mais elle a réagi. Maintenant, elle est remise d'aplomb.

Davis regarda Tim à la dérobée; celui-ci se contenta de hausser les épaules.

- Oh ! bien sûr, elle ne voulait pas que je revienne ici, fis-je en me frottant le menton. Mais elle s'en remettra aussi.

- Enfin, du moment qu'elle va bien, c'est parfait, observa Davis en se recoiffant d'un air intrigué.

- L'ennui avec ce mec-là, remarqua Tim, c'est qu'il court toujours au-devant des emmerdements. Quand Hetty a su qu'il voulait revenir, elle m'a fait une belle scène...

- Ça va bien, coupai-je sèchement. Passons sur les détails intimes. Quoi de nouveau.

- Bien des choses, dit Davis, en allumant une cigarette. Pour commencer, Floggerty est mort. Qu'est-ce que vous direz de ça ? Un des forçats lui a fendu le crâne d'un coup de hache.

- Ça m'en fait un de moins, dis-je.

- Oui. Maintenant, voilà du nanan : Killeano a repris les fonctions de Flaggerty. Il ne veut pas donner à la presse de détails sur l'affaire de la prison. Il doit trouver que les élections sont trop proches pour apprendre de mauvaises nouvelles à ses fidèles électeurs.

- Qu'est devenu Mitchell ?

- Il s'est barré. Je l'ai vu avant son départ et il m'a tout raconté. Mon vieux, je vous tire mon chapeau. C'était un assez joli coup. J'ai rédigé un papier là-dessus, mais, après avoir consulté Killeano, le rédacteur en chef ne l'a pas laissé passer. Le public ne sait rien.

- Et Maxison ?

- Il a réussi à s'en sortir, mais de justesse. Laura a corroboré son récit, et Killeano a fini par le relâcher après un interrogatoire serré. Il a repris son travail, mais je dois avouer qu'il a l'air d'un échappé de Shangri-la^[iii]. À propos, il y a une chose qu'il est bon que vous sachiez : on a retrouvé le corps de Brodey.

- Il est mort ? m'écriai-je.

- Oui. On l'a retrouvé à Dayden Beach. Votre Luger était à côté de lui. Devinez le nom de l'assassin !

- Je m'en doute, dis-je en serrant les poings. Alors maintenant, on m'accuse de trois meurtres ?

- Comme vous dites, répliqua Davis d'un air choqué.

- Tant pis. (Je me versai à boire et le regardai attentivement.)

C'est tout ? demandai-je.

- C'est ce qu'il y a de plus marquant, dit-il en tirant de sa poche un billet de cinq dollars qu'il me lança. J'ai trouvé ça au casino avant-hier soir.

Je retournai le billet, je l'examinai par transparence, il m'avait l'air excellent.

- Et après ?

- C'est un faux.

Je l'examinai de nouveau, il me paraissait toujours aussi bon.

- Vous êtes sûr ?

- Oui. Je l'ai fait vérifier par ma banque. Ils m'ont dit que c'était du très beau travail, mais tout de même un faux.

- Pour du beau travail, c'en est, dis-je. Vous l'avez eu au casino ?

Il acquiesça.

On me l'a donné en même temps que deux autres billets de cinq dollars; je les avais gagnés au jeu. Les deux autres étaient bons, mais celui-là, c'est du toc.

- Enfin, c'est toujours intéressant, dis-je en glissant le billet dans ma poche.

- Hé là, donnez-m'en un bon à la place, dit Davis avec inquiétude. D'ailleurs, puisque nous sommes sur ce sujet important, vous me devez cent dollars.

- Moi ?

- Oui, vous. J'ai fait des frais pour vous. Devinez lesquels ? J'ai chargé un détective privé de déterrer quelques sales histoires sur vos petits copains. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

- C'est vrai ? Pas bête. A-t-il trouvé quelque chose ?

- S'il a trouvé ?... Bon Dieu ! (Davis se frotta les mains avec jubilation.) Ça n'était pas idiot comme idée, finalement. Tout d'abord il a découvert que le bordel qui vous intéresse tant, consomme cinq fois plus d'électricité qu'il y a deux ans. Ça ne vous dit rien ?

- Si. Ça indique qu'on y a installé une machine électrique quelconque, non ?

- C'est ce que j'ai pensé. Ça ferait une belle planque pour une fabrique de faux billets, hein ?

- Bon, dis-je. Et quoi encore ?

- Vous êtes trop pressé, dit Davis en riant. Le gars ne s'occupe de l'affaire que depuis deux jours. Ah ! si Gomez vous intéresse aussi, il a découvert quelque chose sur lui.

- Gomez ? dis-je en fronçant le sourcil. Je ne vois pas très bien ce qu'il viendrait faire là-dedans.

- Alors, laissons tomber Gomez.

- Qu'a découvert votre détective ?

- Qu'il expédie clandestinement des hommes à Cuba.

- Continuez, dis-je en contemplant mes ongles.

- C'est tout. Il le fait sur une grande échelle. Il a trois bateaux et toute une équipe sous ses ordres. On le paie mille dollars par tête.

- Qui transporte-t-il ?

- Des révolutionnaires. Il y a un gros trafic entre Cuba et cette côte-ci. Gomez fait aussi de la contrebande d'armes.

- D'après ce que j'entends dire, il y aura bientôt un nouveau coup de torchon à Cuba.

- Ça serait très embêtant pour lui, si un des bateaux se faisait coincer par Killeano, remarquai-je pensivement.

- Il y a peu de chances, dit Davis. Il doit être de mèche avec Gomez.

- Mais supposez que Killeano, pris d'un accès de zèle, coince le bateau de Gomez, que croyez-vous que ferait Gomez ?

- Je le sais fichtre bien ! Il essaierait de supprimer Killeano, répliqua Davis en me regardant d'un air surpris. Mais pourquoi voulez-vous que Killeano soit pris d'un accès de zèle ?

- Il vient de prendre la direction de la police et les élections approchent. Ça lui ferait une excellente publicité de liquider brusquement une combine pareille. Surtout, si la presse en parlait abondamment.

Le gros visage de Davis se plissa :

- Que diable êtes-vous donc en train de mijoter ?

- Où Gomez met-il ses bateaux ?

- Est-ce que je sais ? répliqua Davis en regardant alternativement Tim et moi. Le détective, il s'appelle Clairbold ; fichu nom, hein ?, a découvert le pot aux roses par hasard. Il ne cherchait pas de ce côté-là. Il était en train de fouiller dans l'appartement de Lois, pour tâcher de trouver des lettres que Killeano aurait pu lui avoir écrites. C'était une idée à moi, ça. Je pensais que nous pourrions salement embêter Killeano, en mettant la main sur sa correspondance intime et en la publiant. Clairbold était en train de fouiller la chambre de Lois quand Gomez est entré avec un autre type dans la pièce voisine. Mon Clairbold se fourre derrière un rideau et entend Gomez mettre au point le départ d'un groupe de partisans pour le soir, et le retour d'un autre groupe pour le lendemain.

- Beau travail ! dis-je en hochant la tête. A-t-il trouvé des lettres ?

- Non. Dès que Gomez a été parti, il s'est tiré. Il estimait que c'était malsain de traîner.

- L'affaire pourrait se développer, Jed, dis-je. Ça vaut la peine qu'on s'en occupe. Pouvez-vous joindre votre détective ?

- Tout de suite, si vous voulez.

- Faites donc ça. Dites-lui de filer Gomez sans le lâcher d'une semelle. Je veux savoir où sont les bateaux et où Gomez débarquera ses Cubains, ce soir. Dites-lui de passer ici en revenant. Nous l'attendrons.

Davis acquiesça et se dirigea vers le téléphone. Tim regardait pensivement :

- Je ne vois pas ce que ça va vous donner, dit-il.

Je fis un geste d'impatience :

- Je deviens poire en vieillissant, dis-je. Tu sais ce que la petite m'a fait promettre ?

Il secoua la tête.

- De ne pas tuer Killeano ! Tu te rends compte ! Elle s'imaginait que je voulais aller tout droit à son bureau faire un carton. Elle est bien bonne, hein ?

- Mais est-ce que ça n'était pas exactement votre intention ?

- À peu près, avouai-je en fronçant le sourcil. Mais est-ce que je pouvais penser qu'elle devinerait ?

- Alors, vous allez laisser Killeano tranquille ? demanda Tim avec surprise. Mais pourquoi revenir alors ?

- J'ai promis de ne pas le tuer, mais ça ne veut pas dire que je vais le laisser tranquille, dis-je âprement. Seulement, il va falloir que je change mes batteries. Ça prendra plus de temps, mais ça reviendra au même. Il faut que je fasse agir quelqu'un d'autre à ma place : Gomez par exemple.

Davis réapparut.

- Clairbold dit qu'en ce moment Gomez est au fronton. Il pense que Gomez fera son coup après la partie.

- O. K. ! dis-je.

- Clairbold viendra ici, une fois Gomez parti, ajouta Davis. C'est un type qui vous plaira. Il est épatant. Je posai mes pieds sur la table :

- Ne vous éloignez pas, dis-je. Nous aurons peut-être des choses à faire d'ici peu.

- Oh ! ne comptez pas sur moi, dit Davis précipitamment. Maintenant, je devine quand vous commencez à combiner un coup ; je sens ça dans l'air. Moi, je rentre chez moi.

- Comme vous voudrez, dis-je en riant. (Je lui tendis un billet de cent dollars et un de cinq.) D'ici un jour ou deux, vous aurez un

beau papier à mettre à la une.

- Ne me dites rien, répliqua Davis en faisant semblant de frissonner. Laissez-moi la surprise.

III.

Clairbold était un jeune homme blond, vêtu d'un complet brun et d'un chapeau de paille marron, orné d'un ruban brun et bleu. Il entra dans le salon sur les pas de Tim et me dévisagea avec les yeux d'un badaud avide de sensations fortes, en train de contempler un accident particulièrement grave.

Je l'examinai. Il était très jeune. Il avait une bonne figure poupine et sa barbe blonde était mal rasée. Il avait des yeux curieux et un peu effrayés. Ses dents avançaient, ce qui lui donnait l'air d'un gentil petit lapin. Il n'avait, en tout cas, pas l'air d'un détective ; c'était évidemment un bon point.

- Installez-vous, dis-je en lui désignant une chaise. Prenez donc un verre.

Il se posa sur sa chaise avec autant de précaution que si ç'avait été un piège à loups. Il ôta son chapeau et le mit sur ses genoux. Ses cheveux blonds étaient bien collés, avec une raie au milieu. Ça vous plaît de travailler pour moi ? demandai-je en poussant un verre et la bouteille de whisky vers lui.

- Beaucoup, monsieur Cain, dit-il timidement. (Il secoua la tête en voyant la bouteille.) Non, merci. Je n'en prends jamais.

- Non ? Vous ne buvez pas d'alcool ?

- Pas quand je travaille, répliqua-t-il très sérieusement. L'alcool émousse les facultés d'observation.

- C'est vrai, dis-je en hochant gravement la tête. Depuis combien de temps faites-vous ce genre de boulot ?

- Vous voulez dire depuis combien de temps je suis détective privé ? demanda-t-il en rougissant. Ma foi, pas depuis longtemps. (Il me regarda avec des yeux candides.) Pour être franc, monsieur Cain, je... c'est ma première grosse affaire.

- Vous vous en tirez très bien, dis-je. Ça ne vous ennuie pas de travailler pour moi ?

Je souris pour atténuer le coup que j'allais lui porter et ajoutai :

- On me recherche pour trois assassinats.

Il regarda attentivement son chapeau, le tordit entre ses doigts et le reposa enfin sur la table.

- Monsieur Cain, mon opinion est que vous êtes injustement accusé par un individu sans scrupules.

Je clignai des yeux.

- C'est vraiment votre opinion ? dis-je en regardant Tim qui

restait bouche bée.

- Mais oui, dit Clairbold. J'ai étudié les faits de très près. Vous comprenez, il faut que je pense à ma réputation. Il serait très délicat pour moi de travailler pour un criminel. J'ai acquis la conviction que vous êtes innocent de ces meurtres.

- Dommage qu'il n'y ait pas plus de gens de votre avis, dis-je. Alors, vous avez quelque chose à m'apprendre, paraît-il ?

- Oui. Je vous ai apporté mon rapport détaillé, dit-il en tirant une liasse de papiers de sa poche.

Je le repoussai précipitamment :

- Dites-moi ce qu'il y a dedans, ça suffira, dis-je. La lecture, ça n'est pas mon fort.

Il bomba le torse et, les yeux fixés sur le mur derrière moi, commença à réciter :

- Ce soir, à vingt et une heure trente, j'ai reçu pour instructions de M. Davis de filer le pelotari, Jean Gomez, soupçonné de transporter clandestinement des citoyens cubains entre cette côte-ci et La Havane.

Je me passai la main dans les cheveux, regardai Tim et secouai la tête.

Clairbold continua d'une voix monotone :

- J'ai choisi un poste d'observation approprié, d'où je pouvais voir Gomez sans être vu de lui. À ce moment, il était en train de jouer à la pelote. À la fin de la partie, je l'ai attendu dans ma voiture à la sortie réservée aux joueurs. Gomez est apparu en compagnie d'une femme rousse que j'ai identifiée comme étant Lois Spence. Ils sont partis dans une Cadillac.

Il s'arrêta et consulta son rapport.

- Peu importe le numéro, dis-je, devinant ce qu'il cherchait. Oh sont-ils allés ?

Il posa son rapport à regret :

- Ils ont pris la route de la côte et je n'ai pas eu de peine à les suivre. Il y avait beaucoup de circulation, et j'ai toujours laissé ceux voitures entre nous. À trois milles au-delà de Dayden Beach, il y a une route latérale qui mène à la mer. Ils se sont engagés sur cette route et j'ai estimé inopportun de les suivre, car mes phares auraient trahi ma présence. J'ai quitté ma voiture et je les ai suivis à pied. Au bout de la route, j'ai constaté qu'on avait parké la Cadillac et j'ai vu Gomez et Miss Spence longer la plage à pied en direction de l'est. Il n'y avait aucun moyen de me mettre à couvert et je ne pouvais les suivre sans me faire remarquer. Heureusement, ils ne sont pas allés loin et j'ai pu les observer, caché derrière la Cadillac. Ils ont attendu plusieurs minutes. Au large, un bateau a commencé à faire des signaux. Gomez a répondu avec une lampe de poche et le bateau s'est approché. C'était une barque de trente pieds, peinte en vert foncé sans mât ni balancier.

Un des panneaux de verre de la dunette était brisé. (Il toussota pour s'éclaircir la voix en mettant poliment la main devant la bouche.) J'ai, à ce moment, observé l'existence d'un ponton en béton, ingénieusement caché sous le sable, qui s'avavançait dans la mer, permettant ainsi à l'embarcation d'accoster. La barque s'y est amarrée. Gomez et Miss Spence sont montés à bord. (Il s'arrêta en rougissant légèrement.) J'avais reçu pour mission de découvrir où allait cette barque. Or, de l'endroit où je me trouvais, je n'entendais rien. Je décidai donc de ramper vers la barque, malgré le risque considérable que je courais de me faire voir. J'ai néanmoins réussi.

Je le regardais, bouche bée, l'imaginant en train de ramper au clair de lune sur le sable blanc pour se rapprocher d'une bande de sacripants qui l'auraient abattu sans le moindre scrupule. Il remontait considérablement dans mon estime.

- Il fallait du cran pour faire ça, dis-je avec conviction.

De rouge, il devint pourpre.

- Oh ! je ne sais pas, dit-il en se frottant la joue. Vous comprenez, j'ai reçu une formation très poussée.

Il eut une seconde d'hésitation et balbutia :

- Bien que "l'École des détectives de l'Ohio" ne donne qu'un enseignement par correspondance, elle ne laisse rien au hasard. Ils spécifient bien que l'art de se faufiler partout inaperçu était très utile à pratiquer. Je me suis entraîné chez moi.

Tim s'étrangla dans une quinte de toux et regarda d'un autre côté. Je fronçai les sourcils.

- Continuez, dis-je.

- J'ai réussi à arriver jusqu'à l'appontement et je me suis dissimulé derrière, poursuivit Clairbold, comme s'il ne s'agissait que d'un simple devoir à rendre à son école de détectives. Au bout d'un moment, Gomez et Miss Spence sont sortis sur le pont et je les ai entendus parler. Il lui annonçait qu'il quitterait La Havane demain à neuf heures du soir, qu'il déposerait ses passagers à Pigeon Key et reviendrait ici. Elle a pris rendez-vous avec lui et est descendue du bateau. Elle est repartie dans la Cadillac. Par la suite, une autre auto est arrivée et quatre hommes, manifestement des Cubains, sont montés à bord.

- Qu'est-ce que vous faisiez pendant ce temps-là ? lui demandai-je en ouvrant de grands yeux.

Je m'étais creusé une espèce de trou individuel dans le sable, expliqua-t-il, et je m'y étais enterré. Je m'étais posé un journal sur la tête de manière à pouvoir respirer, voir et entendre à la fois. L'idée m'en avait donnée par le chapitre de mon cours qui traite de l'observation des suspects en terrain sablonneux...

Il resta un instant songeur.

- Ce cours m'a vraiment donné toute satisfaction. Je... je vous le recommande.

Je gonflai mes joues.

- C'est un fait qu'il a tout prévu, dis-je.

- L'embarcation a déhalé et a mis le cap sur La Havane. J'ai attendu qu'elle soit hors de vue et je suis venu ici vous faire mon rapport, conclut-il.

- Mince alors! dis-je.

Il leva la tête :

- Je... j'espère que vous êtes content de moi, monsieur Cain, dit-il avec anxiété.

- Et comment ! répliquai-je. Écoutez, jeune homme, vous devriez faire attention. Vous avez affaire à une rude équipe et vous vous exposez trop. Vous avez fait un boulot épatant, mais je ne tiens pas à vous perdre.

Il sourit.

- Oh ! je sais me débrouiller, monsieur Cain, assura-t-il. J'ai appris la boxe et je suis bon tireur.

Je le regardai, en me demandant ce qu'il avait bien pu faire de ses biceps. Il avait dû les oublier chez lui ; en tout cas, il n'en avait pas l'ombre.

- Avez-vous aussi appris la boxe et le tir par correspondance ? lui demandai-je gentiment.

Il rougit.

- Mais oui. Je n'ai pas encore eu l'occasion de mettre mes connaissances en pratique, mais je suis assez calé sur la théorie.

Cette fois, je n'osai pas regarder Tim. Je pris deux cents dollars dans mon portefeuille et les lui tendis.

- Tenez, vous avez été très astucieux. Continuez comme ça, et il y en aura d'autres bientôt.

Ses yeux s'allumèrent et il saisit les billets avec empressement.

- Je suis ravi que vous soyez content de moi, monsieur Cain, dit-il. J'y attache une grande importance.

Il hésita et lâcha brusquement :

- Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je crois que je pourrais faire une enquête sur le... euh... la maison mal famée. Naturellement, cela me déplaît beaucoup d'aller dans un pareil endroit, mais cela fait partie de mon travail, n'est-ce pas ?

Il me regarda gravement, plein d'espoir.

- Bien entendu, dis-je sans rire.

- Alors, vous estimez que je peux faire cette enquête ?

- Je trouve l'idée excellente, dis-je en hochant la tête. Faites seulement bien attention de ne pas vous faire enlever par une des poules !

Il rougit :

- Les femmes n'ont aucun pouvoir sur moi, dit-il gravement. Cela fait partie de mon entraînement de résister à la tentation.

Je me caressai le nez :

- Ah ! ça fait aussi partie des cours ? demandai-je à brûle-pourpoint.

- Mais certainement. On traite la question à fond dans le chapitre intitulé : "Sensualité et maîtrise de soi".

- Tiens, ça m'amuserait de lire ça, dis-je avec un petit sifflement. Ça pourrait m'être utile.

Il m'affirma qu'il me prêterait volontiers son cours à la première occasion et, se levant, il se prépara à s'éclipser.

- Une seconde, lui dis-je, l'index tendu en direction de son chapeau marron. Je ne voudrais pas vous blesser, mais croyez-vous bien prudent de porter un engin pareil ? En tant que chapeau, il est très bien ; c'est même une heureuse réussite, mais pour filer quelqu'un, est-ce qu'il n'est pas un peu voyant ? On le remarque à un mille de distance.

Il rayonna littéralement :

- C'est exprès, monsieur Cain, dit-il. C'est un accessoire qui est fourni avec le cours. En réalité, il est truqué.

Il retira l'horreur qu'il avait sur la tête, arracha le ruban, et d'une secousse le retourna comme une chaussette. Il retourna aussi le ruban. Le chapeau était maintenant beige, avec un ruban rouge et jaune.

- Pas bête, n'est-ce pas ? dit-il. Vous comprenez, ça trompe les gens. À mon avis, le chapeau vaut à lui seul le prix que j'ai payé pour tout le cours ; et il est inclus dans le forfait.

Il disparut.

- Mince alors ! s'écria Tim.

Il attrapa le whisky et s'en versa une généreuse rasade, après quoi il me passa la bouteille.

- Tenez, ça vous remettra !

- Non, dis-je en écartant la bouteille. Il faut que je fasse attention à mes facultés d'observation !

IV.

Le lendemain matin, de bonne heure, Tim et moi partîmes pour Miami, à cent vingt kilomètres de Paradise Palms. Nous avons pris la Mercury et le trajet ne dura pas plus d'une heure et demie.

Je m'arrêtai au bureau de la police fédérale, en laissant Tins dans la voiture.

L'inspecteur fédéral s'appelait Jack Hoskiss. C'était un grand type costaud, avec des cheveux d'un noir de jais, un gros visage bien en chair et des yeux malicieux. Il se leva et me tendit une main moite par-dessus son bureau.

- Je suis Chester Gain, dis-je sans tourner autour du pot.

Il me fit un signe de tête; il m'avait reconnu. Que pouvait-il faire pour moi ?

Je le regardai, bouche bée.

- On prétend que j'ai assassiné trois personnes, lui rappelai-je. Vous allez laisser passer ça sans réagir ?

Il secoua la tête.

- Quand la police de Paradise Palms nous demandera notre concours, nous nous en occuperons, dit-il en m'offrant un cigare. Pour l'instant, ça ne nous regarde pas.

Je le dévisageai.

- Vous devez tout de même m'arrêter, il me semble, dis-je.

- Ne compliquez donc pas votre affaire, répliqua-t-il en riant. Vous n'allez pas m'apprendre mon métier. Nous avons une vague idée de ce que vous cherchez.

Il jeta un coup d'oeil par la fenêtre avec un sourire énigmatique.

- Nous cherchons peut-être la même chose, insinua-t-il.

- Décidément Killeano n'est guère populaire, dis-je en riant.

- Je n'arrive pas à comprendre comment il n'a pas encore fait la moindre gaffe, dit Hoskiss. Nous le surveillons depuis des mois, mais jusqu'à présent il a été trop malin pour nous. Je donnerais cher pour le pincer.

- Moi aussi, dis-je en posant sur son bureau le billet de cinq dollars que m'avait donné Davis. Peut-être ça vous intéressera-t-il ?

Il regarda le billet sans y toucher, puis me dévisagea en levant les sourcils.

- Et après ?

- Regardez mieux. Ça ne mord pas.

Il le prit et l'examina.. Il se rassit sur son fauteuil qui gémit

sous le choc. Pas de doute, ça l'intéressait.

- Où avez-vous trouvé ça ? dit-il sèchement.

- Je l'ai trouvé. Il en traîne pas mal à Paradise Palms.

- C'est vrai, dit-il avec rage.

Il ouvrit un tiroir, en sortit une boîte et y prit une liasse de billets. Il compara celui que je lui avais donné avec les autres, et il le mit dans la boîte.

- Ils sont bien imités, hein ? avoua-t-il à contre-cœur. Nous essayons depuis des mois de mettre la main sur cette clique. Mais jusqu'à présent nous n'avions pas la moindre piste. Vous n'avez pas une idée sur son origine ?

- Je pourrais peut-être la deviner.

Il attendit en vain. Je ne précisai pas davantage.

- D'où vient-il ? demanda-t-il, enfin convaincu qu'il faudrait beaucoup insister.

Je tirai sur mon cigare en soufflant la fumée sur le bureau.

- J'ai une proposition à vous faire, dis-je.

Une ombre de sourire passa sur ses lèvres.

- C'est bien ce que je pensais, dit-il avec un signe de tête. Allez-y.

Je lui racontai mes aventures depuis mon arrivée à Paradise Palms. Je ne parlai pas de Mitchell et ne révélai pas où se trouvait Miss Wonderly, mais pour tout le reste, je fus absolument franc.

Il m'écoutait, tassé dans son fauteuil, les yeux vagues. Quand j'eus terminé, il souffla doucement.

- Pourquoi cet idiot de Herrick ne s'est-il pas adressé à nous ? dit-il amèrement. Nous lui aurions fourni toute la protection nécessaire et nous l'aurions aidé à terminer son enquête. J'ai horreur de ces petits malins qui veulent nous faire des surprises en nous amenant des affaires toutes cuites.

- Moi, je me suis adressé à vous, lui rappelai-je doucement.

- Eh bien ! qu'est-ce que vous voulez ? dit-il en me dévisageant.

- J'en ai marre de payer les pots cassés, dis-je en secouant ma cendre sur le plancher. Je vais tout mettre en l'air à Paradise Palms. (Je tendis mon index vers lui.) C'est pour ça que je suis venu vous voir, conclus-je.

- Continuez, dit-il en élevant le sourcil.

- Il y a deux affaires qui concernent la police fédérale : complicité d'immigration frauduleuse et faux monnayage.

- En quoi cela touche-t-il Killeano ?

- Ça, ça me regarde, dis-je avec un sourire. Je ne vous charge pas de tout le boulot, seulement d'une partie.

- Allez toujours.

- Ce soir, un bateau va débarquer un groupe de Cubains à

Pigeon Key. Ils quitteront La Havane vers neuf heures. Le bateau a trente pieds de long, pas de mât, pas de balancier, une vitre de la dunette est cassée. Ça me rendrait service que vous vous en occupiez.

- Vous êtes bien sûr ?

- Bien sûr que je suis sûr. C'est un bon tuyau.

- O. K. ! Je m'en occuperai.

- Autre chose. Je voudrais que l'on attribue à Killeano le mérite de vous avoir renseigné. Davis se charge de la publicité. Vous êtes d'accord ?

- Mais dans quel but ? demanda-t-il en fronçant le sourcil.

- C'est un élément de ma petite combine. Si je vous l'atelier de fausse monnaie et les gars qui s'en servent, ça mérite bien que vous marchiez avec moi, non ?

- Peut-être, dit-il en restant sur ses gardes. Cain, vous avez l'air d'en savoir diablement long sur cette affaire. Si vous jouiez cartes sur table ? Ne croyez pas que vous pourrez vous servir de notre organisation pour vos intérêts personnels, ça serait une erreur.

- Ah ! maintenant, vous parlez comme un vrai flic, répliquai-je. Écoutez, je vous livre un bateau plein de Cubains indésirables et je suis sur le point de vous indiquer où se fabriquent les faux billets. Vous devriez avoir davantage de reconnaissance.

- Bon, O. K. ! fit-il en riant. Mais ne déclenchez pas un truc que nous ne puissions pas terminer.

- Soyez tranquille, dis-je. Venez jeudi soir à Paradise Palms. On se retrouvera au numéro 46 sur le quai, à onze heures. Attendez-vous à de la bagarre. Si vous pouvez amener quelques-uns de vos bonshommes, tant mieux, mais qu'ils ne se fassent pas voir avant le début de la danse.

Il ouvrit de grands yeux :

- Qu'est-ce que vous préparez donc ? Vous me donnez l'adresse d'un bordel. Pourquoi justement là ?

Je clignai de l'oeil :

- Il faut bien rigoler un peu de temps en temps, mon vieux, lui dis-je en prenant la porte.

V.

Le lendemain matin, à six heures, Davis entra en coup de vent dans ma chambre. Réveillé en sursaut, je sautai sur le revolver caché sous mon oreiller; voyant nue ce n'était que lui, je m'étendis de nouveau.

- C'est comme ça qu'il arrive des accidents, lui dis-je avec colère en me frottant les yeux. Quelle heure est-il ?

- Ça alors, c'est un peu fort, grommela Davis. Je m'éreinte toute la nuit, j'accours vous faire admirer mon astuce, et vous venez me parler d'accidents.

Tout en bâillant, j'allumai une cigarette et m'assis dans mon lit.

- Bon, bon ! dis-je. Allez-y.

Il me tendit un numéro du Morning Star.

- Tout y est, dit-il fièrement. Faites attention, l'encre est encore fraîche. Qu'est-ce que vous en dites ?

Il s'assit sur le bout du lit en soufflant comme un phoque ; ses yeux brillaient.

- Dieu sait ce que Killeano va passer au rédacteur en chef quand il va lire ça ! Dieu sait ce que le rédacteur en chef va me passer s'il découvre jamais que Killeano n'a pas dit un mot de ce que je lui ai fait dire ! Mais c'était ce que vous vouliez ; vous êtes servi.

- Brave type ! dis-je en lisant les en-têtes.

COUP DE FILET.

Notre nouveau chef de la police déclenche une attaque-éclair contre la contrebande des étrangers.

Un mystérieux canot à moteur coulé à coups de canon.

Tard, au cours de la nuit dernière, Ed Killeano, maire de Paradise Patins, agissant en tant que nouveau chef de la police, a porté un rude coup au trafic clandestin des étrangers.

Ce scandale bien connu prospérait depuis trop longtemps sur la côte de notre belle ville. Nous, qui parlions au nom des citoyens de Paradise Palms, sommes fiers de féliciter notre nouveau chef de la police de s'être attaqué à ce trafic, avec tant de courage et de rapidité. Il faut se souvenir que son prédécesseur n'avait rien fait pour cela et Ed Killeano n'en mérite que plus d'éloges pour avoir agi si vite, quelques heures seulement après être entré en fonctions. Au cours d'une interview exclusive qu'il a accordée au Morning Star, Killeano nous a déclaré qu'il était résolu à épurer une fois

pour toutes la police municipale. "Maintenant que je suis chargé personnellement des fonctions de chef de la police, nous a-t-il dit, je n'aurai aucune complaisance pour les bandits qui se cachent dans notre Cité. Je veux nettoyer la ville. Qu'ils se le tiennent pour dit. Je fais appel à mes électeurs pour qu'en me maintenant à mon poste, ils me permettent d'achever ma tâche. Nous ne faisons que commencer."

Le nouveau chef de police, qui tenait ses renseignements d'une source d'information secrète, a donné l'ordre aux gardes-côtes d'arraisonner une mystérieuse barque à moteur qui se trouvait au large de Pigeon Key. Un combat désespéré s'engagea et la barque fut coulée ; une douzaine de Cubains ont péri.

Il y en avait bien davantage dans ce style, ainsi que des photographies du bateau à moitié coulé, de Killeano et des gardes-côtes. C'était du beau travail et je le dis à Davis.

- Attendez que Killeano ait vu ça, dit-il en se grattant vigoureusement la tête. Quand il comprendra à quel point on l'a fait s'engager, il aura une belle émotion.

- Je m'en doute, dis-je en sautant en bas du lit. Et il ne peut rien faire. C'est une propagande formidable pour sa campagne électorale. Il n'osera jamais dire qu'il n'a pas donné Gomez ; même à Gomez ! D'ailleurs, Gomez ne le croirait jamais.

Je m'habillai à la hâte.

- Où allez-vous à cette heure impossible ? demanda Davis. Jamais je n'ai vu pareille énergie. Moi, je dors debout.

- Prenez mon lit, alors, dis-je. Après un semblable chef-d'oeuvre, je n'ai rien à vous refuser. J'ai rendez-vous avec Gomez.

- Ah ! oui ! dit Davis en se déchaussant. Et où croyez-vous le trouver à une heure pareille ?

- Chez Lois Spence, dis-je en me dirigeant vers la porte. S'il n'y est pas, je parlerai à sa poule. Elle m'intéresse.

Davis ôta son pardessus et s'allongea sur le lit.

- Moi aussi, dit-il en soupirant. Mais pas tant que ce tueur de Gomez lui tournera autour. Ça me refroidit.

Je pris la Mercury de Tim et filai vers Lexington Avenue. Les employés de nuit étaient encore de service. J'allai droit à la niche du portier.

- Hello, grand-père ! dis-je au vieux avec un sourire. Tu me reconnais ?

Il me reconnaissait parfaitement. Rien de tel que quelques billets pour faire une impression durable chez les gens. Son visage s'éclaira :

- Oui, monsieur, dit-il. Je me souviens très bien, monsieur.

- C'est ce que je pensais, dis-je en m'assurant que personne ne nous regardait.

Je tirai de ma poche un billet de cinquante dollars, le pliai lentement en lui donnant le temps de bien le voir et le cachai dans une main.

Il roula des yeux comme des billes de loto.

- Est-ce que Gomez est chez Miss Silence ? demandai-je négligemment.

Il me fit un signe de tête fort affirmatif.

- Ils sont tous les deux au dodo, hein ? Il n'y a que leurs rêves pour les séparer ?

- Ça, je ne sais pas, monsieur, dit-il en hochant la tête. Je ne tiens pas à les connaître. En tout cas, ils sont bien là-haut.

- Parfait. Je vais aller leur faire une petite visite. C'est une surprise, dis-je en le regardant attentivement. Il n'y aurait pas un passe-partout dans un coin ?

Il se raidit.

- Je ne peux pas faire ça, monsieur, dit-il d'un air indigné. Je perdrais ma place.

Je regardai la rangée de clés suspendues derrière lui à leurs crochets.

- Je me demande bien laquelle c'est, dis-je. Je donnerais même cinquante dollars pour le savoir, à condition que tu ailles faire un petit tour après me l'avoir dit.

Il lutta contre ses scrupules, mais les cinquante dollars les anéantirent rapidement.

Il se tourna, retira une clé de son crochet et la posa sur son comptoir.

- Je regrette, monsieur, dit-il, mais je ne peux pas faire plus. Il faut que je pense à ma place.

Je lui glissai les cinquante dollars.

- O. K. ! lui dis-je. Tu as tout intérêt à marcher avec moi. Si ça continue, tu pourras bientôt t'acheter un immeuble !

Il saisit le billet, desserra son col et sortit de son bureau.

- Je vous demande pardon, dit-il. Il faut que je m'occupe du courrier.

Il traversa le hall sans se retourner.

En un clin d'oeil, je m'emparai du passe-partout. Je me dirigeai vers l'ascenseur et montai au quatrième.

L'appartement 466 était plongé dans le silence et la pénombre. Je sortis mon revolver et le gardai à la main, ne tenant pas à être pris de vitesse par Gomez.

Je traversai le salon et pénétrai dans la chambre.

Gomez et Lois Spence étaient au lit ; lui dormait sur le dos,

elle, sur le côté. Aucun des deux ne ronflait, mais aucun des deux n'avait un aspect particulièrement engageant.

Je m'assis sur le bord du lit et pinçai les doigts de pied de Loïs. Elle murmura quelque chose sans se réveiller, se retourna, sortit un bras blanc hors du lit et le laissa retomber sur le nez aquilin de Gomez. Avec un juron, il la repoussa et s'assit. Il m'aperçut et reprit brusquement toute sa lucidité. Il ne bougea pas. De sa place, mon revolver devait avoir un air assez redoutable.

- Salut champion ! dis-je en souriant. Le bain était bon ?

Il se renversa sur son oreiller en aspirant une large bouffée d'air. Ses yeux avaient cet éclat farouche qu'on remarque chez les tigres en cage, mais à part cela il était étonnamment calme.

- Un de ces jours, il t'arrivera malheur, Cain ! dit-il entre ses dents serrées. Qu'est-ce que ça signifie ?

- Rien du tout, répliquai-je. Je suis monté te voir parce que je me demandais si tu étais content de la petite baignade d'hier soir.

Il m'observa longuement en silence.

- Non, dit-il enfin. Pas du tout.

- Quelque chose me le disait bien, fis-je en riant. Je deviens extra-lucide. Alors, mon pote, qu'est-ce que tu vas faire ? (Sans le quitter des yeux, je tirai de ma poche le numéro du Morning Star et le lui passai.) Tiens, regarde ça. Notre cher Killeano s'est fait une belle publicité à tes dépens, tu ne trouves pas ?

Un coup d'oeil sur les manchettes suffit à faire s'appuyer Gomez sur son coude pour mieux lire. Il portait un pyjama mauve et blanc qui allait mal avec son teint basané. Tout bien pesé, il avait une sale gueule, je n'en étais guère surpris.

Son brusque mouvement découvrit Loïs. Elle n'avait rien sur elle, c'est du moins ce qu'il me sembla. Elle rattrapa le drap en grommelant et se retourna.

Ne voulant pas la priver d'une si belle occasion de rigoler, je lui pinçai de nouveau les orteils.

- Oh, assez ! cria-t-elle avec colère en ouvrant les yeux.

Elle m'aperçut, sursauta et s'accrocha à Gomez. Celui-ci se dégagea brutalement et continua sa lecture.

- Fais gaffe, ma jolie ! dis-je en souriant. Tu vas faire fondre ton cold cream. On est en conférence, nous deux, Juan.

Elle s'assit, mais se souvenant brusquement qu'il y avait des messieurs dans sa chambre, se replongea sous ses draps.

- Enfin, bon Dieu ! que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'une voix que la peur et la rage enrouaient.

- La ferme ! grogna Gomez qui poursuivait sa lecture.

- Et voilà la galanterie du XXe siècle, dis-je tristement. Enfin... Repose-toi, mignonne, et attends que le grand homme ait fini son

journal.

Loïs se recoucha en regardant Gomez avec des yeux étincelants de fureur.

Il termina l'article et jeta le journal à terre.

- Le salaud ! dit-il en serrant les poings.

Il se rappela brusquement ma présence.

- Qu'est-ce que tu veux ? reprit-il.

- Je ne m'entends pas bien non plus avec Ed, dis-je. Je me disais que tu avais peut-être l'intention de réagir.

Il me dévisagea un moment et se laissa retomber sur son oreiller :

- Comment ça ?

- Es-tu fou ? demanda Loïs avec rage. Pourquoi laisses-tu cette crapule s'asseoir sur notre lit ? Casse-lui la figure ! Fais quelque chose à la fin.

Gomez, furieux, la gifla et sortit de son lit.

- Viens à côté causer tranquillement, dit-il. Les femmes me rendent dingo.

Je regardai le téléphone posé près du lit et secouai la tête

- Et si la poupée avait de mauvaises idées ? Je ne vous quitte pas de l'oeil tous les deux.

Gomez arracha la prise du mur, prit le téléphone et traversa la pièce.

- J'ai envie de causer avec toi, dit-il, mais elle, elle cherche la bagarre. Si elle se mêle à la conversation, nous n'en sortirons pas.

- Tu me paieras ça ! éclata Loïs. En voilà des manières, espèce de... sale gigolo !

Il marcha droit sur le lit.

- La ferme ! gronda-t-il.

- Allons, viens, dis-je agacé. Si tu veux causer, causons.

Il regarda un instant Loïs d'un air furibond, puis me rejoignit à la porte. Loïs faisait retentir les échos de quelques jurons bien sentis, mais nous la laissâmes dire, en refermant la porte.

Gomez s'assit dans un fauteuil du salon. Il passa la main dans ses longs cheveux gras et me regarda avec l'expression d'un boa à jeun en face de son repas.

- Qu'est-ce que tu viens faire au juste là-dedans ? dit-il.

- Killeano veut t'avoir, mon gars, dis-je en allumant une cigarette. Il sait bien que la seule manière pour lui de se faire réélire, c'est de prouver à ses électeurs qu'il sait manier les types de ton acabit. Ç'a été une chance pour lui que Flaggerty se fasse nettoyer. Comme ça, il peut montrer ses capacités. Il t'a donné. Il donnera tous les petits copains de la même façon. Mais si tu veux, tu peux l'en empêcher.

- Ne t'en fais pas, je l'en empêcherai bien, dit Gomez en serrant

les poings. Et je n'ai besoin ni de ton aide ni de tes conseils.

- Vous êtes tous les mêmes, dis-je en haussant les épaules. Tu comptes aller trouver Killeano et lui blinder les tripes. Mais tu n'arriveras jamais à l'approcher. Il sait bien que tu vas chercher à le descendre ; il prendra ses précautions. Je te parie que tu ne le verras même pas de loin avant les élections. Après, il sera trop tard.

En fronçant le sourcil, Gomez se mordilla la lèvre.

- Alors, qu'est-ce que tu proposes ?

- Il y a un bon moyen d'avoir Killeano : passe ce soir au numéro 46 sur le quai, entre onze heures et demie et minuit. Tu ne savais peut-être pas qu'Ed allait se distraire dans cette boîte ? Il a une chambre réservée au sous-sol et sa bande y va toujours avec lui. Ça ne te dérange pas, je suppose ?

Après un instant de réflexion, il se leva.

- Si c'est tout ce que tu as à me proposer, tu peux foutre le camp. Et la prochaine fois que tu entreras ici sans qu'on t'invite, tu en ressortiras les pieds devant.

- Oh ! la la ! ce que j'ai peur ! dis-je ironiquement. Je gagnai la porte, l'ouvris et m'arrêtai.

- Si tu découvrais Killeano au bordel, ça ferait bien dans les journaux, tu ne trouves pas ? insinuai-je. Jed Davis est prêt à imprimer toutes les saletés qu'on voudra ; à condition d'en avoir la preuve. Si des nouvelles de ce genre-là paraissent la veille des élections, je ne vois pas Ed bien parti, et toi ?

- Fous le camp ! répéta-t-il.

Je m'éclipsai.

VI.

À la lisière de Paradise Palms, quelques cabanes misérables se serraient dans la nuit. Plus loin, seul de son espèce, on apercevait à l'écart l'unique immeuble digne de ce nom.

Au-dessus de la voûte de la porte, une enseigne rutilait sur le fond obscur du ciel. Elle ne consistait qu'en un simple numéro : 46.

Je rangeai la Mercury dans un terrain vague tout proche et je me dirigeai vers l'immeuble avec précaution, en recherchant l'ombre. Par la porte ouverte, me parvenait de la musique de danse. Des rais de lumière filtraient entre les volets clos.

Un homme surgit de l'ombre et s'avança vers moi. Je m'immobilisai, la main sur la crosse de mon revolver. C'était Hoskiss.

- Salut, G. Man ! dis-je. Avez-vous vu le Morning Star de ce matin ?

- Ah ! c'est vous, dit-il. Oui, je l'ai vu. Ça a dû donner à penser à Killeano.

- À vous aussi, je parie, répliquai-je. Êtes-vous disposé à rigoler un peu ?

- Je suis disposé à entrer, dit-il en inspectant la maison d'un oeil méfiant. Mais je voudrais bien savoir ce qui se mijote.

- Vous verrez, dis-je. Mais il ne faut pas être trop pressé. Combien avez-vous d'hommes ?

- Six. Ça suffit ?

- J'espère. Dites-leur de ne pas se faire voir. Nous n'aurons peut-être pas besoin d'eux, mais s'il faut faire appel à eux, ils auront de la besogne. Pendant qu'ils attendront, ils pourraient se rendre utiles. Je voudrais qu'ils coupent le téléphone. Est-ce que c'est possible ?

- Je pense, dit-il. Pourquoi ?

- Je ne veux pas qu'on prévienne les flics en cas de bagarre. Nous serons suffisamment occupés sans nous mettre sur le dos une bande de policiers véreux.

- J'espère que vous ne marchez pas à l'aveuglette, dit Hoskiss qui semblait préoccupé.

- Vous avez vu comment je vous ai livré vos Cubains ; il me semble que vous pourriez me faire confiance.

- Vous vendez bien votre salade, dit Hoskiss résigné. Je vais donner des ordres.

J'attendis patiemment. Il revint bientôt.

- Ils vont arranger ça, dit-il. Entrons-nous ?

- Nous entrons. Avez-vous un revolver ?

- Oui, répliqua-t-il. J'espère que vous avez un port d'armes ?

J'éclatai de rire et, me dirigeant vers la porte ouverte, j'entrai.

À l'intérieur, on distinguait dans la lumière tamisée un bar et une piste de danse. Dans un coin était installé, sur un tapis jaune et rouge, un orchestre composé de quatre musiciens : un pianiste aux cheveux crépus, un violoniste au teint basané, un saxophoniste blond ; la batterie était tenue par un nègre. Un Cubain était debout, derrière le comptoir du bar.

Plusieurs couples évoluaient sans discontinuer. Les hommes avaient l'aspect habituel des clients de ce genre de boîtes. Les filles dansaient à demi-vêtues. Elles portaient un soutien-gorge, une culotte en soie, des bas de soie et des mules à hauts talons. On apercevait chez chacune une ligne de peau entre la poitrine et les hanches, et entre le bas de leurs cuisses et leurs genoux. Il y en avait de très jolies.

L'atmosphère était étouffante, torride et moite à la fois, faite d'un mélange de sueur, de parfum de bas étage et de relents de gin. Des serpentins de papier pendaient du plafond comme des lichens.

Nous tendîmes nos chapeaux à un groom chinois et cherchâmes à nous repérer dans la boîte.

Je regardai ma montre-bracelet. Il était onze heures dix.

- Vous pouvez vous distraire pendant vingt minutes. À onze heures et demie, nous nous mettrons au travail, fis-je.

- Regardez-moi ces poules, dit Hoskiss bouche bée. Quand je pense que c'est ça que la police des mœurs appelle son travail ! Après tout, ça ne me déplaît pas.

Il regarda une grande blonde, en lingerie de soie noire, qui s'accoudait au bar d'un air désabusé.

En vingt minutes, je n'aurai guère le temps de faire des bêtises. Prenons un verre.

Voilà bien l'ennui d'amener un refoulé comme vous dans une boîte pareille, dis-je en riant. Vous allez vous en payer !

- Je ne suis pas blasé^[iii], répliqua-t-il en se dirigeant vers le bar.

La tille blonde nous regardait approcher. Sa grande bouche peinturlurée nous souriait. Elle avait de jolies dents, mais en arrivant près d'elle, je remarquai que son dos était couvert de boutons.

- Hello, beau gosse ! dit-elle à Hoskiss.

- Hello, mignonne ! dit-il en s'appuyant sur le bar. Si on s'en jetait un ? (Il me fit un clin d'oeil.) J'ai beaucoup de succès auprès des blondes. C'est parce que j'ai une forte personnalité.

- Méfie-toi de ce type-là, dis-je à la fille. Il prend tous les jours des noix à son petit déjeuner. C'est fantastique l'effet une ça lui fait.

La fille blonde était un peu perdue. Elle devait nous croire saouls.

Le Cubain essuya machinalement son comptoir en nous demandant ce qu'il allait nous servir.

- Commençons par mettre la réserve de whisky à sec, dit Hoskiss. Trois triples whiskies et ne fourre pas ton pouce dans le mien.

La fille nous regardait toujours, sans arriver à décider sur lequel de nous deux elle allait concentrer ses efforts.

- Dis donc, ma poule, lui glissa Hoskiss, tu es si mignonne que je ne tiens pas à te partager avec un autre. Tu n'aurais pas une copine qui pourrait s'occuper de mon ami, pour qu'on soit un peu seuls tous les deux ?

- Il n'est pas assez grand pour s'en tirer tout seul ? roucoula-t-elle. La boîte est bien remplie...

- Vous entendez, me dit Hoskiss. Ne venez pas chasser sur mes terres. Regardez autour de vous. Cette mignonne prétend que les femmes d'ici se remplissent bien... les poches probablement.

Je le regardai ahuri. Décidément, il prenait la vie du bon côté.

Le Cubain plaça les verres devant nous, en nous les faisant payer deux fois plus cher que ça ne valait.

- C'est votre tournée, dit Hoskiss avec un large geste de la main. (Il fit signe au Cubain.) Mon ami nous invite ; d'ailleurs, autrement je ne sortirais pas avec lui.

Je glissai cinq dollars au Cubain. La fille se serra contre moi en souriant. Les cinq dollars avaient tranché la question ; c'était avec moi qu'elle allait être gentille. Hoskiss la regarda avec tristesse.

- Tu te trompes de client, dit-il. Tu n'as peut-être pas bien fait attention ?

- Oh, laisse tomber ! dit-elle.

Il parut piqué.

- Moi qui croyais que tu m'aimais d'une façon désintéressée, lui dit-il en hochant la tête.

Elle me regarda :

- Envoie-le coucher, soupira-t-elle. Il nous les brise !

- Madame vous prie d'aller vous coucher, dis-je à Hoskiss. La chose est-elle faisable ?

Il acheva son whisky en soupirant :

- Pas immédiatement, dit-il. Mais je ne veux pas gâcher votre plaisir. Elle n'est pas la seule à s'être passée à l'eau oxygénée. J'aperçois justement une rousse qui vient de mon côté.

Une fille approchait effectivement. Elle était assez grasse et son visage était couvert de poudre et de rouge. Elle portait une culotte de soie jaune.

- Il te faut du renfort ? demanda-t-elle à la blonde.

- Débarrasse-nous de ce raseur, dit celle-ci en désignant Hoskiss d'un geste nonchalant. Il ne bouffe que des noix et il est

fauché.

La rousse renifla.

- C'est vrai que tu n'as pas le sou, mon chéri ? demanda-t-elle à Hoskiss.

- Penses-tu ! répliqua-t-il. Mais je garde mon pèze pour les rouses. Tu tombes à pic. Veux-tu prendre un verre ?

- Veux-tu danser ? me dit la blonde.

- C'est ça, allez danser, dit Hoskiss. Ma petite copine me tiendra au chaud pendant ce temps-là.

J'avalai mon whisky et emmenai la blonde sur la piste. Ma main droite se posait sur un bourrelet de chair tiède au-dessus de ses hanches. Elle se révéla bonne danseuse une fois qu'elle se fut bien mis dans la tête que j'avais envie de danser et pas de la peloter.

Après deux tours de piste, je lui demandai :

- Qui est-ce qui tient cette boîte ?

Ses yeux se firent étonnés sous leur épaisse couche de fard bleu.

- Qu'est-ce que ça peut te faire ?

- Écoute, petite, dis-je patiemment, je n'ai pas de temps à perdre. Je t'ai demandé qui tenait cette boîte. Pourquoi en faire un mystère ?

- Oh ! il n'y a pas de raison, reconnut-elle. (Ses yeux étaient vitreux et sans expression. Elle ne me trouvait certainement guère intéressant.) C'est Madame. C'est ça que tu voulais savoir ?

- Madame qui ?

- Mme Durelli, soupira-t-elle. Tu es content ?

- Je ne suis pas forcé de supporter ta mauvaise humeur, dis-je doucement. Si tu n'es pas capable d'être un peu plus aimable, je te laisse choir.

Ses yeux étincelèrent, mais elle parvint à se contenir.

- Ne te fâche pas, chéri, dit-elle. Je voudrais tant passer une bonne soirée !

- Mais moi aussi, dis-je en m'arrangeant pour me rapprocher de Hoskiss.

Il nous regarda et dit très haut à la fille rousse :

- Il y a des gens bien bizarres ici. Ce gars-là serait mieux à sa place dans une cage.

Il paraissait s'amuser beaucoup et la fille aussi.

- Si nous montions ? dit brusquement la fille blonde avec impatience. Il fait trop chaud pour danser.

- Entendu, dis-je en me dirigeant vers la porte tout en dansant.

Je lançai un coup d'oeil à Hoskiss qui me regarda avec reproche.

Je lui fis un signe d'adieu moqueur et suivis la blonde hors de

la pièce. Elle monta un escalier très raide et s'engagea dans un couloir au premier.

J'entrai sur ses talons dans une petite chambre meublée d'un divan, d'une commode et d'un tapis.

Elle s'arrêta près du divan et me regarda en paraissant attendre quelque chose.

- Tu n'es pas radin, j'espère, mon chéri ? dit-elle.

Je pris trois billets de cinq dollars dans ma poche et les lui agitai sous le nez.

Ses yeux brillèrent et elle sourit. Son expression de lassitude résignée avait disparu.

- Cours dire à Mme Durelli que je veux lui parler, dis-je.

Elle ouvrit de grands yeux :

- Pourquoi donc ? demanda-t-elle d'une voix brusquement durcie. Je ne te plais pas ou quoi ?

- Alors tu n'es pas capable de gagner un peu de fric sans te mettre à gueuler ? C'est pourtant pas difficile. Prends ça et va me chercher Madame. Allez, file.

Elle prit l'argent et le glissa dans le haut de son bas.

- Dès que je t'ai vu, je me suis dit que tu devais être un drôle de type, dit-elle. Ne bouge pas, je vais la chercher.

Je m'assis sur le bord du divan et allumai une cigarette en attendant.

- Quelques minutes s'écoulèrent, puis j'entendis un pas dans le couloir. La porte s'ouvrit et une grande femme entre deux âges entra. Sa figure maigre était dure; elle avait des yeux noirs comme des grains de jais et sa chevelure blonde, toute frisée, scintillait à force d'avoir été décolorée. Elle referma la porte et me dévisagea de ses yeux perçants en s'appuyant contre le chambranle.

- Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle d'une voix sèche et discordante.

Je jetai un coup d'oeil sur ma montre ; il était onze heures vingt-cinq.

- Hier soir, dis-je, le nouveau chef de la police a coulé un bateau appartenant à Juan Gomez. Vous avez dû lire ça dans le Morning Star ?

Une lueur de méfiance apparut brusquement dans son regard.

- Qui êtes-vous ?

- C'est sans importance, dis-je. Je vous donne un bon tuyau. Ça prouve que je suis votre ami. Je vous plais comme ami ?

Elle me regardait toujours :

- Continuez, fit-elle.

- Vous avez l'air intelligent, dis-je en faisant tomber ma cendre sur le tapis usé. Pas besoin de vous faire un dessin. Gomez est furieux

parce que Killeano lui a coulé son bateau. Il va arriver, et il cherche la bagarre.

Elle se contracta :

- Comment le savez-vous ?

- J'ai mon service de renseignements, dis-je.

- Je vais aller chercher quelqu'un pour discuter avec vous, dit-elle sèchement en se tournant vers la porte.

Je lui saisis les poignets et la fis pivoter sur ses talons. Sa chair était douce et molle, physiquement insupportable au toucher.

- Rien du tout, dis-je. C'est à vous que je m'adresse. Si vous ne voulez pas d'un conseil d'ami, allez vous faire voir. Le temps presse. Gomez va se ramener d'un instant à l'autre. Vous devriez faire partir vos clients et les poules. Il va venir avec sa bande.

Elle m'examina un instant.

- Attendez-moi, dit-elle en sortant.

Je quittai la pièce derrière elle, juste à temps pour la voir s'engouffrer dans une porte au fond du couloir. Je l'y suivis. Je me trouvai dans un bureau confortable. Elle essayait de téléphoner, mais ne tarda pas à comprendre que l'appareil ne marchait plus. Son expression la trahit : elle avait peur.

- Préparez-vous, dis-je sur le pas de la porte, et faites vite.

Elle me bouscula et sortit, courant presque.

Je l'entendis descendre l'escalier et la suivis. Je n'étais qu'à trois marches derrière elle quand elle arriva au rez-de-chaussée, devant une porte à droite de l'escalier.

Elle se retourna.

- Fichez le camp, dit-elle avec rage. Remontez là-haut, amusez-vous, partez si vous voulez, mais cessez de me suivre partout.

J'acquiesçai.

- Du moment que vous savez ce que vous avez à faire, c'est très bien, dis-je en regagnant le hall central.

Je m'arrêtai en passant devant la porte de l'entrée. Deux grosses conduites intérieures s'approchaient entre les cabanes misérables. Des hommes en sortirent et se mirent à courir.

Je me dis qu'après tout, je ferais aussi bien de donner le signal des réjouissances. Je sortis mon revolver et tirai trois coups au-dessus de la tête des arrivants. Je refermai violemment la porte, poussai les verrous, remis mon revolver dans son étui et regagnai le dancing.

VII.

J'étais assis sous le bar en compagnie de Hoskiss. La fille rousse était avec nous, mais nous avions flanqué le Cubain dehors ; sa compagnie nous déplaisait.

Hoskiss racontait à la fille ses souvenirs de guerre. Cela avait l'air héroïque et palpitant, mais la fille n'écoutait pas. Elle était recroquevillée, les genoux entre les bras, le visage crispé d'effroi.

Des balles sifflaient dans l'air ; des coups de feu crépitaient.

- Ça me rappelle la fois où j'ai été coupé de mes hommes, après le passage du Rhin, dit Hoskiss en veine de réminiscences. J'étais coincé dans un trou individuel et les Fritz ont commencé à canarder mes positions avec des mortiers. Je n'avais pas de whisky pour me réconforter et j'avais une belle trouille.

- Allons donc, dis-je. Un costaud comme vous !

Il se vida une bouteille de whisky dans la bouche et but une longue rasade.

- Il n'y a pas de quoi rigoler, dit-il. Je suis bien sûr que, vous aussi, ça vous arrive d'avoir les foies.

Je lui arrachai sa bouteille et en bus une gorgée à mon tour.

Tout près de nous, une mitraillette se mit à tirer. Le bruit était assourdissant. La fille rousse commença à crier et s'accrocha au cou de Hoskiss.

- Je suis rudement content que vous m'ayez invité, me dit celui-ci. Voilà cette petite débarrassée de tous ses complexes ! Elle est presque redevenue une femme !

Il serra vigoureusement la fille contre lui en me faisant un clin d'oeil au-dessus de sa tête.

- J'espère que le comptoir est à l'épreuve des balles, dis-je en passant le doigt sur la cloison qui paraissait assez robuste.

- Tant qu'on ne peut pas me voir, je me sens en sécurité, dit Hoskiss. Ne sapez donc pas mon moral.

- Je veux rentrer à la maison, gémit la fille rousse.

Depuis la fusillade, c'étaient ses premières paroles.

- À ta place, j'attendrais, ma jolie, lui dit aimablement Hoskiss. L'air est malsain dehors. Ça me ferait de la peine de voir des trous dans ton joli petit pantalon. Et puis, qu'est-ce que je deviendrais sans toi ?

Je rampai jusqu'au bout du comptoir et jetai un coup d'oeil prudent dans la pièce. La piste était déserte. J'aperçus les quatre musiciens planqués sous le piano. Le visage du nègre était passé au

gris ; il fermait les yeux, en serrant vigoureusement ses baguettes dans sa main droite. C'était lui le plus exposé et il essayait sans cesse de se mettre davantage à l'abri, mais les autres le repoussaient.

Deux filles avaient renversé une table et se cachaient derrière. J'apercevais leurs jambes gainées de bas de soie, mais c'était tout. De l'autre côté de la pièce, un homme et une fille étaient assis contre le mur. La fille avait l'air épouvanté. L'homme fumait. Sa figure rouge et couperosée était impassible. Il répétait très fort sans arrêt :

- Ah ! m... alors !

À part eux, tout le monde avait disparu. Ils devaient se cacher dans les chambres par-derrrière.

Des coups de feu intermittents animaient la nuit. À l'exception de la mitrailleuse, les assiégés n'offraient pas de défense organisée.

- Ces gars-là ne se pressent guère, dis-je à Hoskiss.

- Bah ! nous avons bien le temps, répliqua-t-il en buvant une nouvelle gorgée. Vous voudriez que je m'y mette, ou quoi ?

- Pas encore, dis-je. Mais vous feriez bien de ne pas y aller si fort avec le whisky. Quand vous entrerez dans la danse, vous aurez besoin de courage et de sang-froid.

- Je suis toujours de sang-froid, répondit-il en riant ; et je fais justement provision de courage.

Je cherchai à repérer la mitrailleuse. Elle claquait toujours non loin de nous, mais, d'où j'étais, je ne pouvais apercevoir le tireur. Toujours à plat ventre, j'avançai un peu plus en dehors du comptoir jusqu'au moment où j'eus la tête et les épaules à découvert.

- C'est comme ça qu'on gagne le "Purple Heart", dit Hoskiss à la fille rousse. Mais on a aussi une bonne chance de dégouter une place au cimetière.

Je regardai de tous côtés et finis par découvrir le gars à la mitrailleuse. Il était à genoux devant le comptoir et de temps à autre lâchait une rafale à l'aveuglette contre les volets clos. Il était d'âge moyen et un peu chauve. De grosses lunettes reposaient de travers sur son gros nez court.

- Ça va, petite tête ? lui demandai-je. Tu crois que tu touches quelqu'un ?

Il sursauta avec un hoquet effrayé et tourna le canon de mon côté. Sans attendre davantage, je me rentrai si vite que la fille poussa un cri de terreur.

- On vous a fait peur ? demanda Hoskiss en riant.

Je m'assis, m'essuyai le front et secouai la tête :

- Il y a là un vieux type qui s'amuse tout seul, expliquai-je. Il tire sans même viser. Je ferais peut-être mieux d'aller organiser la défense. Ce n'est pas comme ça qu'on fait la guerre.

- Ne soyez donc pas si sanguinaire, dit Hoskiss en fronçant le

sourcil. Ma petite amie et moi, on trouve ça passionnant. Pas vrai, Bébé ?

La fille rousse déclara que c'était beaucoup trop passionnant pour son goût. Elle exprima son opinion dans un langage qui nous surprit.

- Je me demande où vous avez appris tous ces vilains mots, dit Hoskiss d'un ton peiné. Quand j'avais votre âge...

La fille lui conseilla d'aller au diable et ajouta deux autres propositions pour le cas où la première ne lui aurait rien dit.

C'était assez rigolo de voir rougir un dur comme Hoskiss.

Sans avertissement, une mitrailleuse se mit à tirer. Les balles pulvérisèrent les volets de bois. Au-dessus de nos têtes, une rangée de bouteilles vola en éclats. Nous fûmes arrosés d'alcool et d'éclats de verre. La fille reçut une douche de gin. Le pantalon de Hoskiss fut inondé de whisky. Pour mon compte, j'eus la joue écorchée par un morceau de verre, mais je restai au sec.

- Maintenant, elle aura bon goût quand vous l'embrasserez, dis-je à Hoskiss.

- J'ai horreur du gin, répliqua-t-il en regardant la fille d'un air furieux. Elle aurait tout de même pu choisir du whisky.

- Enfin, vous pourrez toujours sucer votre pantalon. Ça deviendra peut-être une nouvelle mode.

La fille s'était effondrée en gémissant de terreur dans les bras de Hoskiss. Il la repoussa.

- Je ne t'aime plus. Tu pues.

Le gars à la mitraillette rouvrit le feu. Je risquai un oeil. Le nègre roula des yeux blancs en me voyant. Derrière la table renversée, les deux paires de bas de soie étaient immobiles comme des statues de cire. L'homme au visage rouge regardait les volets déchiquetés d'un air furieux. Brusquement, il se leva et traversa la pièce en titubant. Il était complètement saoul. Au moment où il arrivait à la fenêtre, la mitrailleuse se remit à tirer. Une rafale de balles le rejeta en arrière. Tout le monde put entendre le bruit mou des balles qui lui rentraient dans le corps. Il tomba à la renverse : du sang coula sur la piste bien cirée.

- C'est bien des vraies balles, dis-je en me glissant de nouveau à couvert. Elles viennent de descendre un ivrogne !

- Quel gaspillage de bon alcool, dit Hoskiss imperturbable. (Il me rejoignit à l'extrémité du comptoir et regarda le cadavre en hochant la tête.) J'ai envie de faire un peu de tir moi aussi, c'est bête, hein ?

Brusquement, la porte près de l'escalier s'ouvrit et trois hommes entrèrent à quatre pattes. Ils avaient chacun une mitraillette et paraissaient tous très décidés.

- Voilà les troupes de choc, dit Hoskiss qui rayonnait.
Maintenant, on va rire.

Je reculai en apercevant don Speratza dans l'embrasement d'une porte. Il n'entra pas dans la pièce mais ordonna à ses hommes de se placer près de la fenêtre. Il prenait bien garde de ne pas s'exposer outre mesure. Ça me faisait bien plaisir de le revoir.

Ses hommes traversèrent la piste en rampant, se dirigèrent vers la fenêtre et se mirent à percer la nuit d'un déluge de balles. Un hurlement qui retentit soudain au-dehors me prouva qu'ils connaissaient leur métier.

- Je crois que nous pourrions bientôt faire une petite balade, dis-je. J'en ai assez de rester toujours sans bouger.

- Quand vous voudrez, répondit Hoskiss, tirant un Mauser de sa poche-revolver et ôtant le cran de sûreté.

- Ne me laissez pas toute seule, glapit la fille en s'accrochant à lui.

Il se dégagea avec impatience.

- Ça suffit, dit-il rudement. Maintenant, j'ai à travailler, Bébé. Speratza avait disparu. J'entendais des coups de feu derrière la maison. On criait. Ça devait être l'assaut.

- Est-ce que vous croyez que vos hommes vont se décider à intervenir ? soufflai-je.

- C'est déjà fait, dit Hoskiss en tendant l'oreille. Je reconnaîtrais le bruit d'un Mauser n'importe où. Écoutez. On tirait beaucoup dehors.

- C'est parfait, dis-je. J'imagine qu'en tant que représentant de l'autorité, vous n'hésitez pas à tirer sur tout individu qui vous paraîtrait dangereux.

- Et comment !

- Alors, mon vieux, passez le premier. Je couvrirai vos arrières.

- Si vous voulez passer devant, ne vous gênez pas, dit-il précipitamment. Je prends l'entière responsabilité de tous les décès que vous pourrez provoquer !

La chose étant présentée de cette manière, je n'eus pas le cœur de refuser. Je m'élançai vers la porte et passai dans le hall central.

Une silhouette indistincte près de la porte d'entrée se retourna vivement et tira. Je sentis sur le visage le vent de la balle. Je touchai la silhouette en plein front.

- Vous voyez, dis-je à Hoskiss en guise d'excuse. On me tire toujours dessus.

- Bah, consolez-vous, répliqua Hoskiss en jetant un coup d'oeil dans le hall. Passez devant, vous êtes plus adroit que moi. Je tiens à en revenir.

Toute résistance semblait avoir cessé dans le hall. Je m'élançai vers la porte située au pied de l'escalier.

- Par ici, mon vieux, dis-je. Préparez-vous.

Je poussai la porte qui donnait sur un escalier descendant dans un sous-sol faiblement éclairé.

Je m'y engageai avec Hoskiss sur mes talons sans faire plus de bruit qu'une souris.

Au bas de l'escalier, nous prîmes un couloir. Je montrai à Hoskiss un gros câble électrique qui courait le long du mur près du plafond. Il me fit un signe de tête en souriant.

Au bout du couloir, il y avait une porte. Je m'arrêtai devant et tendis l'oreille. Je n'entendais rien.

- Entrons-nous ? soufflai-je à l'oreille de Hoskiss.

- Je vous crois, dit-il. Les G. Men entrent toujours partout.

Je tournai la poignée et poussai la porte.

La pièce était vaste et merveilleusement bien équipée en presses à imprimer. Des lampes masquées d'abat-jour verts éclairaient des piles de billets entassés sur des planches.

Un cadavre gisait sur le sol à côté d'une presse. Il avait été touché en plein milieu du front où se voyait un petit trou violacé.

Ed Killeano était à genoux contre le mur du fond. Sa grosse figure était jaunâtre et luisante de peur. Il levait ses mains potelées à la hauteur de ses épaules et les yeux lui sortaient de la tête comme de gros champignons. Clairbold, l'intrépide détective privé, toujours coiffé de son chapeau truqué, le tenait en joue, un Colt 45 dans sa petite main.

- Faites-le sortir, hurla Killeano en nous voyant entrer. Dites-lui de rentrer ce revolver.

Je m'avançai, suivi de Hoskiss.

- Hello, mon gros ! dis-je. Notre jeune ami ne te plaît pas ? (Je posai la main sur l'épaule de Clairbold.) Qu'est-ce que vous faites là, petit ?

- Faites-lui lâcher son revolver ! glapit Killeano.

Clairbold abaissa son arme et s'éclaircit la gorge d'un air confus

:

- Je suis bien content de vous voir arriver, monsieur Cain, dit-il. Je commençais à me demander ce que j'allais faire de ce... de cet homme.

Hoskiss se passa la main dans les cheveux.

- Qu'est-ce que c'est que ce type-là ? demanda-t-il d'un air étonné.

- Le plus grand détective privé depuis Philo Vance, dis-je.

Killeano s'élança brusquement sur une feuille de papier qui traînait sur un bureau. Hoskiss le repoussa.

- Pas si vite, dit-il. Tiens-toi tranquille jusqu'à ce que je te dise de bouger.

Killeano l'injuria en se tordant les mains.

Clairbold ramassa le papier et se mit à frotter les pieds sur le plancher d'un air confus.

- C'est une déposition, dit-il en me tendant la feuille. Elle vous disculpe entièrement, monsieur Cain. Cet homme a avoué que c'est Bat Thomson qui a, sur son ordre, tué Herrick, Giles et Brodey. Ils avaient découvert la fabrique de faux billets. Killeano se reconnaît aussi coupable d'avoir émis de faux billets. Je crois que vous trouverez tout bien en ordre.

Ébloui, je parcourus la déposition. C'étaient des aveux admirablement rédigés. Je la passai silencieusement à Hoskiss qui la lut à son tour.

- Bon Dieu ! dit-il seulement.

- Je nie le contenu de ce papier jusqu'au moindre mot, balbutia Killeano. Il m'aurait tué !

- Comment l'avez-vous décidé à écrire ça ? demandai-je à Clairbold.

Il tripota nerveusement sa cravate.

- Je n'y comprends rien moi-même, monsieur Cain, dit-il d'un air surpris. Il a dû penser que mon revolver risquait de partir tout seul. (Il secoua la tête.) Il avait peut-être raison, parce que c'est ce qui s'est produit quand l'autre est entré. (Il montrait le cadavre étendu près de la presse.) Killeano a pensé que je risquais de tirer par accident. Bien entendu, il se trompait du tout au tout, mais quand je lui ai proposé de rédiger une déposition, il a paru tout à fait désireux de le faire.

Je regardai Hoskiss qui éclata de rire.

- Écoutez, dis-je à Clairbold, je ne marche pas. Vous n'êtes pas aussi bête que vous en avez l'air, c'est du chiqué. Mon garçon, vous irez loin.

Il rougit.

- Vous êtes bien aimable, monsieur Cain. On m'a appris à faire la bête. L'École de détectives de l'Ohio m'a enseigné que les criminels sous-estiment toujours un homme qui fait la bête.

Je poussai Hoskiss du coude.

- Vous auriez intérêt à suivre ces cours-là, dis-je. Regardez où ça a mené ce garçon ! (Je fis un signe à Killeano.) Mon petit, dis-je à Clairbold, c'est votre prisonnier. Emmenez-le, ça vous regarde.

- Comptez là-dessus ! grinça Speratza derrière notre dos. Haut les mains ou je vous brûle tous les trois !

Nous nous retournâmes.

Speratza se tenait dans l'embrasement de la porte, mitrailleuse au poing. Il était blême et ses yeux étaient chargés de haine.

J'avais posé mon .38 sur le bureau pour lire la déposition de Killeano. J'évaluai la distance mais la jugeai trop considérable.

Killeano s'élança de nouveau pour attraper la feuille, mais Hoskiss le repoussa.

Un coup de feu retentit près de moi. Speratza lâcha mitraillette et chancela. Un trou violacé lui apparut milieu du front ; il s'abattit sur le sol.

- Décidément, ce revolver part tout seul, murmura Clairbold en regardant son Colt fumant.

Une lueur satisfaite brillait dans ses yeux.

Je tombai dans les bras de Hoskiss.

- Ah, nom de Dieu ! balbutiai-je en suffoquant de rire. Dire que c'est par correspondance qu'il a appris à tirer comme ça !

VIII.

À première vue, l'affaire semblait réglée. J'ai laissé Hoskiss figner les détails. Je regrette maintenant de ne pas l'avoir fait moi-même, car ils laissèrent Bat Thomson leur filer entre les doigts. Ils avaient bien tendu leurs filets autour de Paradise Palms, mais quand ils les ramenèrent, ils y trouvèrent tout le monde, sauf Bat.

Au début, cela m'a tourmenté, mais à la réflexion j'ai pensé que Bat, livré à lui-même, n'était pas dangereux. Il était bien trop crétin pour combiner un mauvais coup. Tout de même, j'aurais préféré le savoir en cage. Les Fédés étaient presque certains qu'il s'était enfui. Comme c'était lui l'assassin de Herrick, de Giles et de Brodey, cela ne ferait pas bon effet au procès.

Killeano devait récolter trente-cinq ans de prison, Speratza et Flaggerty étaient déjà morts. Un des Fédés avait abattu Juan Gomez au cours du combat devant le 46.

Une fois sûr que Bat avait quitté la ville, j'avais demandé à Tim de ramener Miss Wonderly de Key West. Nous nous étions installés à l'hôtel Palm Beach pour tâcher de décider de notre avenir.

Assis au balcon, je regardais l'océan vert. Mais cette fois-ci, je ne flirais aucun danger. Miss Wonderly était assise sur la balustrade.

- Bon, entendu, ai-je dit quand elle a eu fini de parler. Je vais prendre un métier. Je vais devenir un homme respectable, puisque tu y tiens.

Ses yeux étaient pleins de questions muettes.

- Mais je veux aussi que tu sois heureux, m'a-t-elle dit. Si tu crois que tu ne pourras jamais te ranger...

- Je peux toujours essayer, non ? Ce qu'il faut commencer par faire, c'est nous marier. Après ça, je me range... La chose a été ainsi réglée.

Quatre jours plus tard, nous étions mariés. Hetty, Tim, Jed Davis, Clairbold (l'enfant prodige) et Hoskiss étaient venus au mariage qui a été très réussi.

Nous avons décidé de passer notre lune de miel à Paradise Palms parce que les autres ne voulaient pas nous laisser partir. Ils étaient bien gentils, mais au bout d'une semaine, j'ai décidé que puisque je voulais prendre un métier, autant valait commencer à en chercher un tout de suite. Nous avons fait nos valises et retenu nos places dans l'avion de New-York.

Pour notre dernière soirée à Paradise Palms, nous avons organisé une réunion dont le personnel de l'hôtel parie encore. Hoskiss

avait amené six de ses G. Men qui buvaient sec. Il a annoncé au début du dîner que Clairbold était entré dans la police fédérale. Clairbold a fini sa soirée sous la table. Il avait sans doute jugé que l'École de détectives de l'Ohio et ses cours étaient maintenant au-dessous de lui.

Une fois nos invités partis, nous sommes montés dans notre chambre. Il était près de deux heures du matin. Nous étions en train de nous déshabiller quand le téléphone a sonné.

J'ai dit à Claire (elle ne s'appelait plus Miss Wonderly) que j'allais répondre.

Le récepteur grésillait à mon oreille. Une voix de femme a dit :

- C'est Chester Cain ?

- Oui, ai-je répondu, en me demandant où j'avais bien pu entendre déjà cette voix-là.

- Ici Lois Spence, a dit la voix.

- Hello ! ai-je fait, me demandant ce qu'elle me voulait.

Je l'avais complètement oubliée.

Il y avait beaucoup de friture sur la ligne. On entendait des craquements, des bourdonnements, des grésillements.

- Écoute-moi bien, salaud, dit la voix lointaine et indistincte.

Tu as roulé Juan, et c'est par ta faute qu'il a été tué. Ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça. Je paie toujours mes dettes et Bat aussi. Tu te souviens de Bat ? Il est à côté de moi. On se retrouvera, Cain. On vous retrouvera n'importe où, toi et ta poule, et on vous fera votre affaire.

L'appareil s'est tu brusquement. J'ai raccroché le récepteur, le sourcil froncé. Je me sentais des fourmis dans les jambes.

- Qui était-ce ? m'a crié Claire.

- Une erreur, ai-je dit en rentrant dans la chambre.

Chapitre VI : Règlement de comptes.

I.

Une conduite intérieure Packard s'arrêta devant la borne de gonflage. Par la fenêtre du bureau, je m'assurai que Bones, mon employé nègre, était à son poste. Tout allait bien. Je le vis s'affairer autour de l'auto et, satisfait de son ardeur, je me remis au travail.

J'éprouvais une grosse satisfaction chaque fois que je voyais arriver un client, et pourtant cela faisait déjà huit mois que je possédais ce poste d'essence. Ç'avait été une bonne affaire et, après y avoir investi quelques fonds, j'avais déjà doublé le chiffre d'affaires de mon prédécesseur.

Claire avait été très surprise quand je lui avais fait part de mon projet d'acheter le garage. Elle croyait que j'allais chercher une place dans une grande boîte de New-York. C'était bien mon intention en effet, mais le coup de téléphone de Lois Spence m'avait fait changer d'avis.

Lois avait sûrement découvert que j'avais pris des places dans l'avion de New-York. Elle devait se disposer à m'y suivre. J'avais donc décidé de me planquer. Si j'avais été seul, je l'aurais attendue de pied ferme mais, avec Claire, la situation se compliquait. Je ne pouvais pas rester avec elle du matin au soir, et s'ils l'avaient rattrapée, elle ne leur aurait guère offert de résistance.

J'avais donc rendu les billets et dit à Claire que les autos m'intéressaient. Nous avions quitté Paradise Palms et gagné la lointaine Californie dans ma Buick.

J'avais découvert ce que je cherchais sur la grand'route de Carmel à Saint-Simeon, pas loin de San Francisco et de Los Angeles. C'était un petit garage propre et bien tenu, dont le propriétaire voulait se défaire pour raisons de santé.

Il y avait quatre pompes à essence, un stock de cinquante mille litres, deux réservoirs d'huile de graissage, deux postes d'eau et de gonflage combinés, et pas mal de terrains vagues pour des agrandissements éventuels.

Ce qui nous avait vraiment décidés, ç'avait été la maison qui faisait partie du fonds. Elle n'était qu'à quelques pas de la station et elle possédait un beau petit jardin. La maison était très plaisante; ç'avait été dès le premier abord l'impression de Claire. Moi aussi, elle m'avait tapé dans l'oeil, parce que, comme cela, Claire serait tout le temps près de moi; tant que je ne serais pas absolument sûr d'avoir semé Bat et Los, c'était ce que je voulais.

Dès notre arrivée, j'avais commencé à faire des

transformations. J'avais fait peindre la station en rouge et blanc. J'avais même fait dessiner des carreaux rouges et blancs sur les allées d'accès. Sur le toit, on avait installé une grande enseigne : Le Damier : Station-Service.

Claire avait failli mourir de rire en voyant l'enseigne ; mais moi je savais bien que c'est comme ça qu'on attire les gogos.

J'avais fait mettre deux postes d'eau et de gonflage supplémentaires. Des mécaniciens avaient posé un nouveau modèle de cric hydraulique et une installation complète de graissage sous pression.

Près du bâtiment où se trouvait le salon de repos pour les touristes, étincelant sous sa peinture neuve et muni intérieurement d'accessoires luxueux, on avait monté une cabane en tôle pour loger le matériel de lavage et d'entretien.

J'avais embauché Bones et deux jeunes gens ; les affaires marchaient à plein gaz.

Bradley, l'un de mes ouvriers, était déjà un assez bon mécanicien et je ne m'y connaissais pas trop mal en moteurs. Nous ne nous lancions pas dans de grosses réparations, mais nous étions capables de nous tirer des petits pépins courants ; une fois pourtant, nous avions réparé trois voitures qui s'étaient tamponnées.

Des autos s'arrêtaient toute la journée et je n'avais pas une minute de libre de six heures du matin à sept heures du soir. J'avais même mis sur pied un service de nuit, quand je m'étais aperçu que je perdais beaucoup de clients en fermant à sept heures. J'avais engagé un vieux bonhomme et un jeune garçon pour s'occuper des clients pendant la nuit ; il n'y en avait pas des masses, mais tout de même trois ou quatre par heure.

Je venais de finir mes comptes ; j'avais neuf cents dollars de bénéfice au bout de trois mois de travail. Je courus annoncer à Claire que nous n'étions pas encore sur la paille.

Je la trouvai dans sa cuisine, qui ouvrait des yeux étonnés, un livre de recettes à la main.

Le métier de ménagère lui donnait plus de mal que le mien. Elle s'était mise à la tâche sans la moindre notion, ou peu s'en fallait, de la façon dont on tient une maison et dont on fait la cuisine. Elle ne voulait pas prendre de bonne. Elle disait qu'elle tenait à se rendre utile et que d'ailleurs il était temps pour elle d'apprendre la cuisine. Je ne l'avais pas dissuadée, pensant qu'elle s'en laisserait assez vite et y renoncerait. Mais je me trompais. Les deux ou trois premières semaines, nous avons avalé d'assez piètres repas. J'ai un bon estomac et je ne m'étais pas plaint. Petit à petit, la cuisine s'était améliorée ; maintenant, elle était assez bonne et continuellement en progrès.

La maison était propre comme un sou neuf. J'avais fini par

convaincre Claire de laisser le gros travail à un des employés ; mais elle continuait à faire tout le reste elle-même.

- Bonjour, chérie, dis-je en pénétrant dans la cuisine. Je viens de vérifier les livres. Nous avons neuf cents dollars de bénéfice net et pas un cent de dettes.

Elle se retourna et posa son livre de cuisine en riant.

- Décidément, je crois que ton cher garage te tourne la tête, dit-elle. Et pourtant, tu avais assez répété que tu ne te rangerais jamais !

Je la pris dans mes bras.

- J'ai eu trop de besogne pour me rendre compte que c'était ça se ranger. Jamais, je n'avais travaillé comme ça. Moi, je pensais que quand un type se rangeait, ça voulait dire qu'il se mettait le derrière au frais en attendant de prendre racine sur place. Je devais me tromper.

- Comme tu es vulgaire, dit-elle avec reproche.

- Si nous allions à San Francisco ce soir faire une bombe à tout casser ? lui proposai-je en riant. Il est temps de nous distraire un peu : voilà trois mois que nous turbinons sans arrêt. Qu'est-ce que tu en dis ?

- Oh ! quelle bonne idée ! dit-elle avec des yeux brillants en me sautant au cou. Pourras-tu être libre de bonne heure ?

- Si nous partons juste avant sept heures, ça sera bien assez - tôt. Tu te mets sur ton trente-et-un ?

- Bien sûr et toi aussi. Je commence à en avoir assez de te voir toujours en salopette.

Le timbre de la station sonna. Cela voulait dire que Bones n'était pas capable de s'en sortir tout seul.

- Un petit ennui, dis-je à Claire en l'embrassant. Tu vois comme je suis indispensable ! Dès que j'ai le dos tourné...

Elle me poussa dehors.

- Sauve-toi vite, sans quoi tu n'auras rien pour déjeuner.

Je me hâtai vers la station.

Il y avait effectivement un ennui. Une grosse Cadillac avait heurté le parapet en béton de l'allée. Le garde-boue était cabossé et le pare-chocs tordu. C'était une chic voiture ; ça me faisait de la peine.

Bones se tenait à côté de l'auto. Sa figure habituellement souriante était morose et luisait de sueur. Il roula des yeux blancs en m'apercevant.

- C'est pas de ma faute, patron, se hâta-t-il de dire. La dame s'est embrouillée dans ses vitesses.

- Il est culotté ce sale nègre ! hurla une voix dure et perçante qui sortait de la voiture. Vous m'avez fait signe d'avancer. Je croyais que j'avais la place.

Je fis signe à Bones de disparaître et, m'approchant de la voiture, j'y jetai un coup d'oeil.

Un spécimen de la belle jeunesse d'Hollywood tenait le volant. C'était une femme brune, très bien habillée et très jolie à la façon habituelle de la colonie cinématographique. Elle était furieuse et sa peau blêmissait sous le fard.

- Vous voyez dans quel état votre satané nègre a mis ma voiture ! clama-t-elle en me voyant. Allez me chercher le directeur. Je vais lui dire deux mots, moi !

- Ne vous gênez pas, dis-je paisiblement. Je suis le propriétaire, le directeur et le garçon de bureau, tous réunis en une seule personne. Ça me fait de la peine de voir une si belle voiture amochée comme ça.

Elle me dévisagea.

- Ça vous fait de la peine ? Et qu'est-ce que je vais faire moi ? M'en aller avec le sourire ? Je vous garantis que vous serez encore plus désolé d'ici peu.

Je l'aurais giflée de grand coeur, mais me rappelant que le client a toujours raison, je lui dis seulement que j'allais faire arranger son aile tout de suite.

- Quoi ? cria-t-elle en tambourinant sur son volant. Te vous défends bien d'y toucher ! J'ai été complètement stupide de m'arrêter dans une boîte pareille. Ça me servira de leçon. Maintenant, je n'irai que dans des garages convenables.

Comme la moutarde me montait au nez, je passai devant l'auto pour examiner les dégâts. Évidemment, ça n'était pas beau à voir ; elle avait dû heurter le mur avec pas mal de force.

- Mais enfin, rien que pour être fixé, je voudrais bien savoir comment c'est arrivé, dis-je.

- Je reculais... je veux dire, j'avançais et...

- Vous reculiez, vous voulez dire. Placée comme vous êtes, vous ne pouviez pas avancer. Mais vous vous êtes trompée de vitesse et vous avez fait un saut en avant. (Je jetai les yeux dans la voiture.) Tenez, regardez, vous êtes encore en première !

Elle ouvrit la portière ; ses yeux jetaient des éclairs.

- Est-ce que vous voulez insinuer que je ne sais pas conduire ? dit-elle en descendant et en se plantant devant moi.

- Ma foi, on le dirait, répliquai-je agacé.

Ses lèvres se serrèrent, et elle m'envoya une gifle. Je lui saisis le poignet au vol et lui ris au nez. Nous étions très près l'un de l'autre, et je remarquai qu'elle sentait le gin. Je la regardai de plus près. Elle avait bu. J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda une voix impassible.

Je me retournai et aperçus un agent de la police routière qui fronçait le sourcil en nous regardant. Je lâchai le poignet de la jeune

femme.

- Arrêtez cet homme ! hurla-t-elle. Il voulait me violenter^[iv].

- Ça ne vaut rien pour les affaires, dit le flic en me dévisageant attentivement.

- En effet, répliquai-je.

Claire surgit brusquement du néant.

Je lui lançai un clin d'oeil.

- Cette dame m'accuse d'avoir voulu la violenter ! dis-je en riant.

Claire me prit le bras sans rien dire. Nous regardâmes le flic. Il paraissait indécis.

- Pourquoi avez-vous essayé de le frapper ? demanda le flic à la jeune femme. Je vous ai vue.

- Regardez comment il a arrangé ma voiture, tempêta-t-elle. Et il appelle ça une Station-Service ! Bon Dieu ! Mais je lui ferai un procès. Je le mettrai sur la paille, l'enfant de salaud !

Le flic la regardait d'un oeil désapprobateur ; il marcha vers la Cadillac et l'examina.

Il claqua de la langue, regarda à l'intérieur, remarqua la position du levier de vitesses, et me lança un coup d'oeil entendu.

- Eh bien, qu'est-ce que vous avez à dire, mon garçon ?

- C'est mon employé qui était là quand c'est arrivé, dis-je. Moi, j'essayais d'arranger les choses.

Je fis signe à Bones qui ouvrait des yeux énormes à l'arrière-plan.

- Dis à M. l'agent ce qui est arrivé, lui ordonnai-je quand il se fut approché.

- Si vous acceptez la parole d'un sale nègre plutôt que la mienne, je vous ferai révoquer ! hurla la jeune femme.

- Ah ! oui ! fit le flic en levant les sourcils. Vous et puis qui encore ? Allons, dit-il à Bones, accouche !

Bones raconta comment la Cadillac s'était engagée dans l'ailée à toute vitesse et s'était arrêtée court, manquant de peu le poste de gonflage. Il avait demandé à la jeune femme de reculer vers la pompe puisqu'elle voulait de l'essence. Là-dessus, elle avait foncé droit dans le parapet.

- Oui, c'est bien comme ça que ça a dû se passer, dit le flic en regardant la jeune femme. Votre nom, ma petite ?

Je crus qu'elle allait éclater.

- Mon brave homme, dit-elle après un silence chargé de menaces, je m'appelle Lydia Hamilton. Je suis la star de la Goldfield.

Je n'avais jamais entendu parler d'elle, mais je ne vais pas souvent au cinéma. Bones, cependant, n'était sans doute pas dans le même cas, car il avala sa salive en ouvrant de grands yeux.

- Je me fiche pas mal que vous soyez la grand'mère de George Washington ou la tante d'Abraham Lincoln, dit le flic. Je vous arrête ! Le motif, si ça vous intéresse de le savoir, c'est que vous conduisiez une voiture en état d'ébriété. Allons, en route, nous allons tous faire un tour au poste.

Je crus un instant qu'elle allait frapper le flic. Lui aussi eut la même pensée, car il fit un pas en arrière. Mais elle se contint.

- Vous le regretterez, dit-elle seulement en se dirigeant vers sa voiture.

- Hé là, vous n'êtes pas en état de conduire, dit le flic. Prenez la voiture jusqu'au poste, mon garçon. De toute façon, on aura besoin de vous comme témoin. Emmenez le nègre aussi.

Je n'y tenais nullement, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Je dis à Claire que je ne serais pas long, demandai à Bradley de surveiller le garage et me dirigeai vers la Cadillac.

- Je ne veux pas que ce salaud conduise ma voiture, dit la jeune femme.

- Écoutez, ma petite, dit le flic d'une voix lasse, je peux appeler le panier à salade si vous y tenez. Vous êtes en état d'arrestation. Vous viendrez au poste comme vous voudrez, mais vous y viendrez.

Elle hésita et monta enfin dans sa voiture. Elle me lança la clé de contact en pleine figure. Je la ramassai à terre, montai à côté de la chipie, mis le levier au point mort et appuyai le pied sur le démarreur.

Dès que nous fûmes sur la route, elle se mit à m'injurier.

Elle n'arrêta pas pendant un mille à peu près. Agacé, je lui dis enfin de la fermer.

- Non, je ne la fermerai pas, espèce de sale mécano, dit-elle. Je vous ruinerai, toi et ta mijaurée. Avant que j'en aie fini avec toi, tu en baveras, sois tranquille.

- Quelqu'un que ça ne dégoûterait pas trop de vous toucher devrait vous flanquer une bonne fessée, répliquai-je.

Avec un cri de rage, elle se jeta sur moi et fit tourner le volant vers la droite. La voiture qui roulait à quatre-vingts à l'heure se mit en travers de la route. Je sautai sur le frein à main et le frein à pied à la fois. La voiture s'arrêta net et la jeune femme se trouva projetée en avant. Sa tête heurta le tableau de bord. Elle s'évanouit. Dans un grincement de freins, le flic avait arrêté sa moto ; il sauta à terre et marcha vers nous.

- Bon sang ! Alors vous non plus, vous ne savez pas conduire, dit-il avec colère.

Je lui racontai ce qui s'était passé. Il regarda la jeune femme évanouie.

- Complètement cinglée ! déclara-t-il. On m'a déjà parlé d'elle. Les stars de cinéma commencent à me courir. Cette poule-là a tout le

temps des histoires, mais elle paye et elle s'en tire. Aujourd'hui, ça va lui coûter chaud. Allons-y, je n'ai pas de temps à perdre.

Nous repartîmes en direction du poste.

II.

C'était notre première visite à San Francisco, et ni Claire ni moi ne savions où trouver ce que nous cherchions. Nous prîmes un agent de circulation pour confident en lui disant que nous voulions faire un bon dîner et nous distraire un peu. Pouvait-il nous recommander quelque chose ?

Il posa son pied sur le marchepied, repoussa sa casquette sur sa nuque et nous regarda d'un air aimable-, je ne crois pas qu'il m'ait même remarqué.

- Ma foi, mademoiselle, si vous voulez passer une bonne soirée, allez donc "Chez Joe". C'est la plus belle boîte de la ville, et ce n'est pas peu dire.

- Écoutez, mon vieux, dis-je en me penchant par-dessus Claire pour lui faire voir mon smoking, ce soir nous voulons quelque chose de tout à fait bien. Rien n'est trop bon pour nous. J'ai du fric à claquer, et je ne veux pas aller dans une boîte moche.

Il me regarda d'un air entendu.

- Alors, allez "Chez Joe". C'est très chic, et on s'y amuse bien. Si ça ne vous dit rien, vous pouvez aller au diable, moi je m'en fiche pas mal !

- Va pour Joe, décidai-je.

Avec beaucoup de remerciements, nous lui demandâmes le chemin. Il nous l'indiqua. Pour un peu, il nous aurait dessiné un plan.

- Dites à Joe que c'est moi qui vous envoie, ajouta-t-il en clignant de L'agent O'Brien. Dites-lui et il vous soignera.

Après le pâté de maisons suivant, je dis à Claire :

- Nous allons demander à quelqu'un d'autre. Je parierais que ce flic est un rabatteur de Joe.

Claire déclara qu'elle voulait aller "Chez Joe".

- Si ce n'est pas bien, nous pourrions toujours aller ailleurs, proposa-t-elle.

"Chez Joe" se trouvait dans une petite rue. L'extérieur n'avait rien de luxueux ni de tape-à-l'oeil. Pas de chasseurs pour vous aider à descendre d'auto, personne pour vous dire où ranger votre voiture, pas de marquise, pas de tapis par terre. Rien qu'une porte dans un mur avec une enseigne au néon au-dessus : CHEZ JOE.

- Eh bien, nous y sommes, ma chérie, dis-je. Faut-il laisser la voiture ici ou la rentrer à l'intérieur ?

- Frappe à la porte et demande, répliqua sévèrement Claire. À te voir, on croirait que tu n'as jamais mis les pieds dans une boîte.

- En smoking, jamais, c'est vrai, remarquai-je en sortant de voiture. Ça m'intimide.

Je frappai à la porte et attendis. Un type trapu vint ouvrir. Il avait une oreille en compote et un nez cassé. Il était engoncé dans une chemise empesée ; il avait l'air aussi mal à son aise là-dedans que moi si j'avais porté un cilice.

- Bonsoir, lui dis-je. Nous voudrions dîner. L'agent O'Brien nous a recommandé votre maison. Ça va ?

- Cet animal nous recommande à tout le monde, dit le type trapu en crachant dans la rue. Comme si on avait besoin de ses foutues recommandations ! Enfin, puisque vous êtes là, vous feriez mieux d'entrer.

- Qu'est-ce que je dois faire de mon auto ? demandai-je un peu étonné.

- Est-ce que je sais ? dit-il. Échangez-la contre un manteau de vison si ça vous chante !

Je lui tapai sur la poitrine.

- Dis donc, mon gros, dis-je agacé, tu sais que j'ai déjà fait de la chair à pâté avec des gars plus costauds que toi ?

Il eut l'air surpris et intéressé.

- Qui donc, par exemple ?

Claire nous rejoignit.

- Alors, ça va ? me demanda-t-elle.

- À merveille, dis-je. J'étais sur le point de frotter les oreilles à ce salopard. Il n'a pas plus d'éducation qu'un échappé du zoo.

Le type trapu regardait Claire avec des yeux pâmés en lui souriant niaisement.

- Je vous en prie, laissez-nous entrer, dit-elle en lui rendant son sourire. J'ai tellement entendu parler de "Chez Joe".

- Bien sûr, fit-il en s'écartant. Entrez donc.

Remarquant mon regard, il ajouta :

- Rangez votre bagnole dans l'impasse, mais si un flic la remarque, il vous flanquera une contredanse.

- Attends-moi, dis-je à Claire.

Je rangeai ma Buick dans l'impasse et revins à pied. Nous montâmes des marches.

Le type trapu ne nous quittait pas des yeux.

Claire me souffla tout bas qu'il admirait ses chevilles :

- N'est-ce pas qu'il est gentil ? ajouta-t-elle.

Je répliquai que si elle lui laissait apercevoir autre chose que ses chevilles, je le mettrais en miettes.

L'employée du vestiaire, vêtue d'un pyjama chinois fleur-de-pêcher vint prendre mon chapeau. Au moment où Claire regardait ailleurs, elle me lança une oeilade que je lui rendis.

Le hall ressemblait à un music-hall à grand spectacle : il ruisselait de lumières et de paillettes. Les murs montaient sur une grande hauteur jusqu'à un plafond sombre orné d'étoiles qui scintillaient vraiment. Au fond du hall, un escalier monumental avec une rampe en métal chromé et en émail blanc, étageait ses marches basses et larges, recouvertes d'un épais tapis.

À l'entrée du restaurant, un maître d'hôtel impeccable tenait sous le bras une pile de menus dorés. Il avait une tête à gifles.

Un bar luxueux s'ouvrait à notre droite, illuminé par un éclairage indirect. Un barman papillonnant officiait derrière des montagnes de verrerie étincelante.

- C'est vraiment bien ici, murmurai-je. Avant la fin de la soirée, je crois qu'il ne nous restera pas grand'chose de nos neuf cents dollars.

- Tu peux toujours commander un verre de lait en disant que tu es naturiste, me souffla Claire avant de se diriger vers la toilette.

Je l'attendis en faisant semblant d'avoir vécu toute ma vie dans ce genre de boîtes, mais sans beaucoup de succès.

Une vendeuse de cigarettes descendit l'escalier. Elle avait une plume d'autruche sur la tête, plus un cordon et deux soucoupes dorées aux bons endroits. Ses jolies jambes étaient moulées dans un maillot doré d'un côté et argenté de l'autre. Elle me lança le coup d'oeil dédaigneux des filles qui ont déjà tout entendu et que ça n'intéresse plus.

- Surtout, ne vous asseyez pas sur une chaise cannée, lui dis-je doucement au moment où elle passait devant moi.

Son pas souple et allongé marqua une hésitation, mais elle se reprit. J'essayai vainement de ne pas regarder son dos nu. Décidément, cette boîte me plaisait.

Claire sortit du vestiaire. Sa robe semblait faite d'eau de mer saupoudrée de poussière d'or.

- Hello ! dit-elle.

- Hello ! répétai-je avec un regard admiratif. Ma femme vient de me plaquer. Voulez-vous que nous passions la soirée ensemble ?

- Qu'est-ce qu'elle dirait ? demanda gravement Claire.

- Elle serait furieuse, mais j'adore votre robe. Venez donc flirter dans ma voiture.

Elle passa son bras sous le mien :

- Ne faisons pas semblant de ne pas être mariés, dit-elle. Ça me fait tellement de plaisir d'être ta femme.

- Vous m'en voyez heureux et fier, madame Cain, dis-je avec conviction. Si nous demandions à ce monsieur qui tient les menus d'un air si important, ce qu'il veut bien nous servir ?

Elle acquiesça.

- Nous nous présentâmes au maître d'hôtel qui s'inclina devant

Claire et en fit autant avec moi.

- Nous venons ici pour la première fois, expliquai-je. Nous voulons passer une bonne soirée. Peut-on se fier à vous pour cela ?

- Certainement, monsieur, répliqua-t-il d'une voix sèche comme de l'amadou. Peut-être voudriez-vous choisir votre menu, et ensuite prendre un cocktail au bar ? Je vais vous trouver une table en bordure de piste.

Pas de doute, il me soignait ; il soignait surtout Claire. Après mûres réflexions, nous commandâmes des hors d'oeuvre, des steaks grillés, des pommes sautées à la crème, une salade de fruits et une bouteille de Liebfraumilch. Le maître d'hôtel prit note de la commande dans un petit carnet à couverture dorée, et s'inclina en annonçant que tout serait prêt dans une demi-heure. Il nous amena lui-même au bar, fit un signe au barman et s'éclipsa.

- C'est vraiment superbe, dis-je à Claire. Je crois qu'ils sont tous amoureux de toi.

Elle secoua la tête :

- C'est ton menton volontaire et tes yeux bleus qui leur font cet effet-là.

Je savais qu'elle se trompait.

Le barman attendait nos ordres, sans prendre la peine de dissimuler l'admiration qu'il éprouvait pour Claire. Il me regardait avec des yeux pleins d'une respectueuse envie. Je commandai deux doubles martinis très secs.

Nous allâmes nous asseoir sur un sofa et fumer une cigarette. On nous regardait beaucoup, mais cela nous était égal. Notre seule compagnie nous suffisait amplement. Le barman nous apporta bientôt nos cocktails. Je réglai et lui donnai un bon pourboire ; il disparut sans bruit, comme monté sur roulettes.

Nous dégustâmes lentement les martinis qui étaient exquis.

Les femmes qui se pressaient au bar me rappelaient Lydia Hamilton ; elles avaient le même genre de beauté implacable. J'en fis la remarque à Claire.

- Oh ! ne parlons pas de cette horrible femme, dit-elle. Ça m'a fait de la peine pour Bones. Il était très ennuyé.

Le juge la peinera bien davantage, dis-je en riant. Bones est un brave type. Je crois que je vais l'augmenter. Tu ne crois pas que ce serait une bonne idée de le mettre en uniforme : avec une salopette à carreaux rouges et blancs, ou quelque chose comme ça. Je trouve que tous nos employés devraient avoir un uniforme ; ça ferait très chic.

Elle éclata de rire.

- Mon chéri, je suis si contente que tu aimes bien ton brave vieux garage. À un moment...

- N'y pense plus, dis-je en lui prenant les mains.

- C'est vrai que je m'y plais, mais je ne m'y plaindrais pas sans toi.
- Bien vrai ?

Je fis un signe de tête affirmatif.

- Sans toi, je serais encore en train de rouler ma bosse.

- J'ai une idée, dit-elle en m'observant du coin de l'oeil. Ne dis pas non avant que j'aie fini. Pourquoi n'ouvririons-nous pas un restaurant ? Nous pourrions nous servir du terrain vague à côté de la maison. Il n'y aurait pas besoin d'un bâtiment bien compliqué. Nous servirions les repas dehors. De la cuisine campagnarde : du poulet, des grillades, des côtelettes, tu sais, cuites à notre façon, de la salade, des choses comme ça. Si tu voulais bien, ça m'amuserait tant d'organiser tout ça.

- C'est une idée formidable, dis-je avec admiration. Comment t'est-elle venue ?

Son visage s'éclaira.

- Oh ! je voulais t'aider. Je sais bien que je m'occupe de la maison, mais j'aimerais mieux gagner un peu d'argent. Tu veux bien ?

- Dès demain matin, nous verrons de combien nous aurons besoin pour faire bâtir quelque chose de convenable, dis-je.

Au cours de la discussion qui suivit, nous perdîmes toute notion du cadre où nous nous trouvions. Au bout d'un moment, je m'aperçus que Claire ne faisait plus attention. Je la regardai et la vis toute rouge.

- Qu'est-ce que tu as, ma chérie ? Tu es souffrante ?

Elle ne sourit pas et secoua la tête en détournant les yeux.

- Tu me promets de ne pas faire d'histoires ? souffla-t-elle.

- Je ne fais jamais d'histoires, dis-je. Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Il y a un homme là-bas qui ne m'a pas quittée des yeux depuis qu'il est entré, dit-elle. Ça me gêne. Mais, je t'en prie...

Je regardai de l'autre côté de la pièce et repérai un homme en smoking blanc assis tout seul, dans un coin. Il avait des cheveux gris. Son visage, aux traits bien dessinés ; mais un peu empâtés, n'avait rien de remarquable, sinon une petite cicatrice à la joue gauche qui semblait presque une fossette.

Je lui lançai un coup d'oeil méchant et il détourna aussitôt son regard.

- Ce n'est pas tout ça, dis-je en reposant mon verre vide, mais il serait temps de dîner. S'il t'agace trop, je vais aller lui dire deux mots.

- Je te le défends, dit-elle en sortant du bar à mon bras. C'était bon autrefois.

Le barman nous salua au passage et Claire lui fit un beau sourire. J'étais très fier d'elle.

Le maître d'hôtel nous conduisit en personne jusqu'à la table qu'il nous avait réservée juste au bord de la piste. Je remarquai que

bon nombre de clients regardaient beaucoup Claire. Elle en valait la peine.

Nous nous mîmes à table. Les hors-d'oeuvre étaient excellents : il y avait des anchois salés sur un rond de tomate, des poivrons confits dans du vinaigre blanc, de minces saucisses bolonaises, de grosses crevettes grises, des tranches de jambon translucides et du céleri fourré au fromage. Le tout arrosé de deux grands martinis secs.

Vers le milieu du dîner, l'homme au smoking blanc entra. Il devait être très connu : des gens le saluaient tandis qu'il se glissait entre les tables. Il passa près de nous et lança à Claire un long coup d'oeil pénétrant. Elle évita son regard. Je fronçai les sourcils, mais il ne le remarqua pas. Il s'installa à deux tables de nous, fit signe au garçon et commanda un whisky sec. Il alluma une cigarette et se plaça de façon à bien voir Claire.

- Je crois que je vais aller dire deux mots à ce joli, coeur, dis-je, brusquement furieux.

Claire me saisit le bras :

- Non, mon chéri, ne bouge pas. Notre soirée sera gâchée et je suis si contente ici. Ne pensons pas à lui. Ça m'est égal.

Elle remit sur le tapis son projet de restaurant, mais nous n'avions plus le coeur à parler de cela ni l'un ni l'autre. Elle était soucieuse et je me sentais devenir de plus en plus furieux.

Soudain, je la vis se contracter. Je suivis la direction de son regard. Lydia Hamilton venait d'entrer. Elle parcourut l'allée qui séparait les tables sans laisser au maître d'hôtel le temps de l'accompagner, et, s'arrêtant tout à coup à la table de l'homme en smoking blanc, elle s'assit en face de lui. Il la regarda d'un air ennuyé et fit signe au garçon.

- Ce type va peut-être nous ficher la paix maintenant, dis-je. Je regrette que cette pécore soit venue ici ce soir, mais ça ne me coupera pas l'appétit.

Le garçon apporta les steaks grillés. Ils avaient bon aspect. Nous mangeâmes quelques instants en silence. Brusquement, je levai la tête. Le joli coeur continuait son manège. Il dévisageait Claire de ses yeux mi-clos qui la traversaient comme des rayons X.

Je regardai Lydia Hamilton. Elle avait remarqué le manège de son compagnon. Son visage durci était plein de rage.

- Ça va mal tourner, dis-je à Claire à mi-voix. Cette fille est cinglée ; Dieu sait ce qu'elle va inventer ! Autant valait la prévenir.

J'avais à peine fini de parler que Lydia gifla à toute volée l'homme au smoking blanc. Il ne s'y attendait pas et faillit tomber de sa chaise. Le bruit de la gifle résonna dans la grande salle à manger. Un brusque silence tomba et la voix stridente de Lydia hurla :

- As-tu fini de regarder cette putain ?

Je me levai d'un bond. Claire me retint par la manche.

L'homme aux cheveux gris se mit à injurier Lydia d'une voix vibrante, en la gratifiant d'une demi-douzaine d'épithètes qu'on entend rarement dans la bouche d'un homme aussi élégant. Il ferma le poing et la frappa en plein visage.

Lydia tomba de sa chaise : elle saignait du nez. Les gens se levaient en tendant le cou. Une femme se mit à crier. Lentement, prudemment, le maître d'hôtel se dirigea vers le lieu de l'incident.

L'homme au smoking était debout près de Lydia. Il l'injurait toujours ; il prit son élan pour lui donner un coup de pied. Je m'arrachai des mains de Claire et bondis vers lui.

Un coup de feu claqua. Un éclair avait jailli de la main de Lydia. L'homme toussa une fois, deux fois, et plia les genoux. Il tomba. J'arrachai le petit revolver, semblable à un joujou, de la main de Lydia. Elle me griffa avec sa main libre. Elle me regardait avec des yeux dont la folie disparaissait.

- Tiens, mais c'est le péquenot ! dit-elle. Tu aurais mieux fait de laisser ta poule à la maison !

Je lui tournai le dos et regardai le cadavre étendu sur le plancher. Cette fois, tout son argent ne réussirait pas à la tirer du pétrin.

III.

Je vous garantis que quand une star d'Hollywood a l'idée d'assassiner son ami dans une boîte de nuit renommée, ça fait un sacré raffut !

À peine avait-on constaté que l'homme au smoking blanc était bien mort, que tout le monde s'élança vers la sortie. Mais le maître d'hôtel les avait devancés. La porte était fermée et le type trapu de l'entrée s'y appuyait. Il sourit méchamment, fit jouer ses biceps et offrit aux amateurs, s'il y en avait, d'essayer de sortir de force.

L'assistance conclut que tout compte fait, elle n'était pas tellement pressée.

- Veuillez reprendre vos places, dit aimablement le maître d'hôtel. La police va arriver et personne n'a le droit de sortir sans permission.

Les gens se rassirent à leur table, laissant Lydia seule avec son cadavre. Elle restait debout, en s'appliquant une serviette contre le nez. Elle était encore trop ivre pour comprendre que l'homme était bien mort. Elle le poussait du pied en répétant :

- Lève-toi donc, cochon. Tu ne me fais pas peur !

Mais elle commençait à comprendre dans quel pétrin elle s'était fourrée et sa voix se fêlait.

La police mit six minutes montre en main pour arriver. Trois flics en civil, quatre en uniforme, un médecin, un photographe et le représentant du procureur général pénétrèrent dans la pièce.

Ils se mirent au travail avec la diligence habituelle de la police. Ce ne fut que lorsque le médecin eut fait signe à deux agents de recouvrir le cadavre d'une nappe que l'esprit brumeux de Lydia réalisa la situation. Au moment où ils posaient la nappe sur le cadavre, elle poussa un cri perçant qui fit grincer des dents à tout le monde.

- O. K., ma petite ! dit l'inspecteur en lui posant la main sur le bras. Du calme. Ça ne vous avancera à rien.

Elle parcourut la pièce d'un regard affolé et m'aperçut :

- Tout ça, c'est de ta faute, espèce de... ! hurla-t-elle. C'est toi qui as abîmé ma belle auto !

Les gens montaient sur leurs chaises pour mieux me voir. L'inspecteur me regardait d'un sale oeil. Je restai assis sans me déconcerter. Je ne pouvais rien faire d'autre. C'était un mauvais moment à passer.

Lydia bondit soudain vers moi, mais les flics l'arrêtèrent.

- Emmenez-la, dit l'inspecteur.

Elle se mit à lancer de telles injures que le policier lui-même avait l'air écoeuré.

Quand elle fut partie, le calme revint. L'inspecteur marcha vers moi et me demanda comment je me trouvais mêlé à l'affaire.

- Elle est complètement saoule, dis-je. Je n'y suis pour rien. Je lui ai seulement pris son revolver.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'auto ?

- Elle a eu un petit accident ce matin. C'est sans importance.

Il sortit son carnet et me demanda mon nom. Je lui dis que je m'appelais Jack Cain. D'ailleurs, mon deuxième prénom était vraiment James. Je lui donnai mon adresse ainsi que quelques détails sur l'affaire de la Cadillac, mais sans lui dire que l'homme au smoking blanc avait fait de l'oeil à Claire. Je pensais bien qu'on en parlerait au procès, mais il était inutile de prendre les devants.

- Vous ne vous doutez pas pourquoi elle l'a tué ? me demanda l'inspecteur.

Je secouai la tête :

- Je ne les regardais pas, dis-je, mentant effrontément.

Brusquement, il lui a donné un coup de poing et a commencé à lui donner des coups de pied. Je suis allé à son secours. Elle a tiré avant que je ne sois arrivé près du type.

- O. K. ! dit-il en me regardant attentivement. (Je voyais qu'il n'était pas entièrement satisfait de mes réponses, mais il avait d'autres soucis.) Nous vous convoquerons, conclut-il.

- Entendu, dis-je. Pouvons-nous partir ?

Il envoya un flic vérifier le numéro de la Buick. Le flic revint et fit un signe de tête affirmatif.

- O. K. ! Vous pouvez partir, dit l'inspecteur. Ne vous éloignez pas.

Nous sortîmes du restaurant, suivis par la curiosité générale. Nous fûmes bien contents de nous retrouver dans le hall. Le maître d'hôtel nous attendait avec la cape de Claire. Il la posa sur ses épaules et dit qu'il était désolé que notre soirée ait été gâchée. Il paraissait sincère.

La vendeuse de cigarettes était debout sur une chaise ; elle essayait d'apercevoir ce qui se passait dans la salle du restaurant. Sa nudité avait perdu tous ses charmes à mes yeux. Elle me regarda avec curiosité.

Claire était silencieuse et toute pâle. Elle attendit debout que la demoiselle du vestiaire me donne mon chapeau. Le pyjama fleur-de-pêcher paraissait vulgaire et déplacé dans l'ambiance pesante où nous baignions. Je maudissais l'agent O'Brien. Quel idiot j'avais été de me fier aux recommandations d'un flic !

- Une seconde, ma chérie, dis-je à Claire.

Je pris son écharpe de mousseline et lui entourai la tête avec, de façon à dissimuler presque entièrement son visage. Elle me regardait avec des yeux effrayés :

- Mais je...

- Si, lui dis-je. Les journalistes sont embusqués dehors.

Je lui pris le bras et nous descendîmes l'escalier. Ce ne fut que plusieurs jours après que je me souvins que j'avais oublié de demander l'addition. Ou bien le maître d'hôtel avait oublié, ou bien il avait jugé impossible d'exiger le paiement d'une si mauvaise soirée.

Au moment où nous débouchions dans la rue, quatre hommes accoururent vers nous. Saisissant le bras de Claire, je l'entraînai au pas de course dans l'impasse.

Les hommes hésitèrent, s'arrêtèrent, nous regardèrent partir.

- Monte ! dis-je en ouvrant la portière de la Buick.

Un éclair de magnésium nous éblouit à bout portant. Je poussai Claire dans la voiture et me retournai.

Un petit bonhomme était debout près de moi, un appareil photographique à la main.

- C'est vous le type qui lui avez pris son revolver ? me demanda-t-il. Jack Cain, n'est-ce pas ?

- Non, ce n'est pas moi, dis-je en m'approchant tout près de lui. Cain n'est pas encore sorti.

Avant qu'il ait pu deviner mon intention, j'attrapai son appareil, ôtai la plaque, la laissai tomber sur le pavé et marchai dessus.

Je lui rendis l'appareil.

- Salaud ! s'écria-t-il. Ça ne se passera pas comme ça.

Il se préparait à m'envoyer un coup de poing, mais je le repoussai vivement et le fis trébucher. Je sautai en voiture.

Je sortis de l'impasse à fond de train. Claire voulait savoir pourquoi j'avais dit que je m'appelai Jack Cain et pourquoi j'avais brisé la plaque. Elle semblait très effrayée.

Il était inutile de lui cacher plus longtemps la vérité. Je lui racontai le coup de téléphone que m'avait donné un soir Lois Spence, la veille de notre départ de Paradise Palms. Je lui donnai un aperçu des propos de Lois.

- Je ne me fais pas d'illusions, dis-je en regardant la route se dérouler sous mes phares. Ils sont dangereux et ils veulent notre peau. C'est pourquoi je m'étais planqué ici. J'ai peut-être été bête. J'aurais dû me mettre à l'abri quelque part et leur courir après. Maintenant, nous sommes coincés. Le crime de ce soir va faire un raffut de tous les diables. On va parler de nous dans les journaux. Ou je me trompe fort, ou dès que Lois saura où nous sommes, Bat et elle vont agir. C'est pour ça que j'ai donné un faux nom et que j'ai cassé la plaque. Ça nous

donnera le temps de réfléchir à ce que nous allons faire.

- Moi, je sais bien ce que je vais faire, dit-elle d'une voix calme. Je ne veux pas, à cause d'eux, renoncer à notre bonheur. Tant que je serai avec toi, je n'aurai pas peur.

J'espérais bien qu'elle me dirait ça, mais, malgré tout, j'avais l'impression désagréable que nos jours de tranquillité étaient finis.

IV.

Le journal du lendemain matin nous apprit que Clem Kuntz, le meilleur avocat de la côte du Pacifique, assumait la défense de Lydia Hamilton. Je pensais bien qu'il viendrait nous voir. Il n'y manqua pas.

Il arriva au moment où je finissais ma journée. Je l'avais pris pour un client en voyant sa grosse Lincoln se ranger devant le garage, mais je ne tardai pas à être détrompé.

Il faut que je vous parle, dit-il en sortant de voiture. Je m'appelle Kuntz. Vous avez peut-être entendu parler de moi.

J'avais en effet entendu parler de lui, avant même qu'il n'eût pris en main ce que les journaux appelaient l'affaire Gray Howard. Gray Howard était le nom de l'homme au smoking blanc. C'était, paraît-il, un magnat de l'industrie cinématographique.

Je regardai attentivement Kuntz. C'était un petit homme râblé, au visage lie-de-vin. Jamais, je n'avais vu chez personne des yeux aussi perçants, et Dieu sait qu'il m'en faisait pleinement profiter. Je le fixai à mon tour sans sourciller.

- Allez-y, dis-je. Je vous donne deux minutes ; après, il faut que j'aille dîner.

Il secoua la tête :

- Deux minutes, c'est trop peu, dit-il. Allons dans un endroit où nous puissions causer tranquillement. Vous feriez mieux de marcher avec moi, Cain. Je pourrais vous causer bien des ennuis si j'en avais envie.

Après une seconde d'hésitation, je me dis qu'il avait peut-être raison. Je lui désignai la maison d'un signe de tête.

- En ce cas, vous feriez mieux d'entrer.

Je le conduisis au salon. Il parcourut la pièce des yeux, tout en grommelant, et s'installa près de la fenêtre. Je pris un fauteuil et bâillai en me tirant le nez.

- Allez-y, dis-je.

- Vous êtes marié ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Je fis un signe de tête affirmatif.

- Et après ?

- J'aimerais bien faire la connaissance de votre femme.

Je secouai la tête.

- Pas avant que vous ne m'ayez dit ce que vous avez en tête. Je ne la laisse pas faire connaissance avec n'importe qui.

Il ferma les yeux.

- Ça vous fait donc peur que je la voie ? aboya-t-il.

Je lui ris au nez.

- Vous perdez votre temps, dis-je. Pas la peine de monter sur vos grands chevaux.

La porte s'ouvrit et Claire entra. Un coquet petit tablier à volants recouvrait sa robe bleu ciel toute simple. Elle avait l'air d'une gamine, mais d'une gamine bien jolie.

- Oh ! pardon... dit-elle, faisant un pas en arrière.

- Entre donc, dis-je. Je te présente M. Clerc Kuntz. Le célèbre M. Kuntz. (Je regardai le visage lie-de-vin de l'avocat.) Je vous présente ma femme, dis-je. Vous êtes satisfait ?

Il observait Claire attentivement. Ses yeux avaient une expression de profonde surprise.

Je compris soudain ce qu'il avait espéré. Je me mis à rire.

- Vous ne vous attendiez pas à ça, hein ? lui dis-je. Votre cliente a dû vous la décrire comme une femme dure, vulgaire, et qui courait après les hommes, n'est-ce pas ?

Avec un grand soupir, il s'inclina devant Claire.

- Je voulais seulement savoir si vous aviez parlé à Gray Howard le soir de sa mort, dit-il en essayant de se draper dans ce qui lui restait de sa dignité.

Elle me regarda et secoua la tête.

- Écoutez, monsieur Kuntz, dis-je, je vois ce que vous espériez prouver. Ça serait évidemment très utile à votre cliente si vous pouviez établir que Claire essayait de lui soulever Howard. Seulement voilà, c'est faux ; et je ne crois pas que malgré tous vos efforts, vous arriviez à en convaincre un jury. C'était Howard qui lui faisait des avances. Je voulais le remettre à sa place, mais Claire ne tenait pas à provoquer de scandale. Nous avons travaillé depuis trois mois et c'était notre première sortie. Nous avons eu la malchance de rencontrer Howard. Claire ne lui a pas donné le moindre encouragement. Votre cliente était vexée parce que Howard n'arrêtait pas de regarder ma femme, mais ce n'est pas la véritable raison de son crime. L'occasion tout au plus. Depuis longtemps, on allait au drame. Un type ne donne pas un coup de poing à une femme à moins d'en avoir vraiment marre. C'est ce coup de poing qui a causé la mort de Howard et non Claire.

Kuntz s'éclaircit la voix.

- Je me demande si vous avez toujours cette apparence-là, grommela-t-il en s'adressant à Claire.

- En tout cas, elle l'aura le jour du procès si vous la faites citer comme témoin, dis-je. Et si vous essayez de la faire passer pour une vamp, ça n'arrangera pas les affaires de votre cliente.

Il passa sa main potelée sur son front chauve et fronça le sourcil. Il savait accepter une défaite.

- Je ne pense pas que je la fasse citer, dit-il. C'est bon, Cain, je perds mon temps. Je n'imaginai pas votre femme comme ça.

Il regarda pensivement Claire et sortit en secouant la tête.

Nous respirâmes. Ça allait peut-être marcher, finalement. On ne parlerait peut-être pas de nous.

Le représentant du procureur général vint ensuite. Il avait eu entre les mains le rapport de l'agent de la police routière qui avait arrêté Lydia sous l'inculpation de conduire en état d'ébriété. Dès qu'il avait su que Lydia avait essayé de provoquer un accident pendant que je conduisais sa voiture, il était accouru chez moi. Il me dit que c'était exactement le genre de déposition qu'il cherchait. Cela prouverait que Lydia était une dangereuse alcoolique et pèserait lourdement dans l'esprit du jury. J'essayai vainement de le dissuader, l'idée l'emballait trop.

Le lendemain matin, les journalistes étaient au courant.

Ils commencèrent à arriver dès avant notre petit déjeuner. Il en sortait de partout. Le petit bonhomme qui avait essayé de nous photographier, le soir du crime, était à l'avant-garde. Il me fit une grimace que je dus encaisser.

- Hello, gros malin, dit-il. Alors, vous n'aimez pas la publicité ? Mon rédacteur en chef vous revaudra l'histoire de la plaque cassée.

Pendant une heure, les lampes de magnésium éclatèrent de tous côtés. Nous avions essayé de nous dissimuler, mais c'était un siège en règle. Quand ils furent enfin partis, je montai dans notre chambre et cherchai le revolver de Bat. Assis sur le lit, je le nettoyai soigneusement, le graissai et le chargeai. Cela me faisait une drôle d'impression d'avoir de nouveau un revolver au côté. Maintenant, cela m'était désagréable. En outre, j'étais inquiet en m'apercevant que je le tirais moins vite qu'autrefois. Je n'avais pas touché un revolver depuis quatre mois et je savais qu'il allait me falloir un sérieux entraînement pour pouvoir rivaliser avec Bat.

Claire me découvrit en train de m'entraîner.

Je l'attrapai près de moi sur le lit.

- Je crois que je vais t'envoyer au loin, dis-je. Si Bat est décidé à la bagarre, c'est à travers toi qu'il essaiera de m'atteindre. Il va falloir trouver un endroit où te mettre à l'abri.

Elle secoua la tête :

- Ça ne servirait à rien de prendre la fuite, mon chéri, dit-elle. Peut-être qu'ils ne bougeront pas, et alors nous resterions séparés pendant des mois, à attendre. D'ailleurs, je serai citée au procès, et si un malheur doit arriver il pourrait toujours arriver à ce moment-là. Restons ensemble. Sans toi, je n'aurai pas un moment de tranquillité. (Elle me passa ses bras autour du cou.) Tu peux dire ce que tu voudras, je ne te quitterai pas.

Après un moment de réflexion, je reconnus qu'elle avait raison.

- Attendons-les ici, alors, dis-je.

Je craignais beaucoup les articles de journaux, mais la première page du Clairon, le journal de mon ami le photographe, dépassa mes pires craintes. On avait déterré toute l'histoire de Paradise Palms ; il y en avait toute une tartine à la une, avec des photos de Claire, de moi, du garage, de Killeano et même de Clairbold, l'enfant prodige.

V.

Les semaines passèrent. Comme il ne se produisait toujours rien, nous respirâmes un peu. Pourtant, nous continuions à prendre des précautions. Je ne me séparais pas de mon revolver et je continuai à m'entraîner, si bien que je retrouvai ma technique d'autrefois. Nous avions aussi fait l'acquisition de deux chiens policiers très méchants pour surveiller la maison. Mais personne ne peut rester crispé toute sa vie dans l'attente d'un malheur qui ne se décide pas à arriver.

Au début, nous étions tous les deux très nerveux : nous tendions l'oreille au moindre bruit suspect, nous cessions de parler lorsque nous entendions un pas approcher et nous nous regardions avec malaise chaque fois que le téléphone sonnait. Mais une pareille tension ne pouvait durer. Au bout d'un mois, nous avions presque repris notre existence normale; pourtant, je prenais bien garde de ne pas m'approcher d'une voiture arrivant au garage, sans examiner auparavant le conducteur. Lorsque je ne pouvais l'apercevoir, j'envoyais Bones à ma place. Je ne prenais jamais non plus le service de nuit.

Le procès de Lydia Hamilton fit sensation pendant trois jours. Kuntz savait bien qu'elle n'avait aucune chance d'être acquittée. Il plaida coupable, mais invoqua l'aliénation mentale comme circonstance atténuante. Le procureur général voulait une condamnation à mort; c'est pourquoi il ne me cita pas comme témoin, puisque ma déposition aurait établi qu'elle était irresponsable.

Après une lutte acharnée, Kuntz obtint enfin le verdict qu'il désirait. Les journaux firent d'abord le tintamarre habituel autour du procès, puis personne n'en parla plus.

Une semaine après le procès et cinq semaines après que les journaux avaient parlé de moi pour la première fois, Lois Spence abattit son jeu.

Je venais de terminer ma journée et j'avais passé les consignes à Ben, le vieux bonhomme qui prenait le service de nuit, quand le téléphone de mon bureau se mit à sonner. Comme une voiture venait d'arriver, je dis à Ben que j'allais répondre. J'entrai dans le bureau et décrochai le récepteur.

- C'est Cain ? demanda une voix de femme.

Je la reconnus aussitôt. Un sourire triste me passa sur les lèvres. Cette fois, ça y était.

- Hello, Lois ! dis-je. J'attendais ton coup de téléphone.

- L'attente a été agréable ? demanda-t-elle d'une voix railleuse.

- Ça pouvait aller. J'ai eu le temps de me préparer. Tu vas venir me voir ?

- Tu parles ! dit-elle. Mais je veux te faire une surprise. Surtout ne te gêne pas avec nous : inutile de te mettre en habit.

J'éclatai de rire et pourtant je n'en avais guère envie.

- Comment va Bat ? demandai-je.

- Très bien. Tu as tort de rire, Cain. Quand nous viendrons te voir, tu ne trouveras pas ça drôle.

- Tu es bête, dis-je. D'ailleurs, tu l'as toujours été. Rousse et bête. Est-ce que tu te figures que je me soucie de tes manigances ? Bat et toi, vous ne me faites pas peur. Tu peux le lui dire de ma part. Et n'oublie pas que si tu rates ton coup, tu as un bon nombre d'années de prison en perspective. Bat est inculpé d'assassinat et tu seras poursuivie comme complice. As-tu pensé à ça ?

- Écoute, salaud, dit-elle en changeant de ton, ça fait longtemps que j'attends l'occasion de régler nos comptes. C'était assez rigolo de te laisser cuire dans ton jus, mais j'en ai marre de poireauter.

- T'emballer pas, ma belle, fis-je. Il n'y a pas de quoi se fâcher. Dis-moi plutôt ce que tu espères faire, si ça n'est pas un secret.

- Et quoi encore ? Nous enlèverons ta poule, et nous t'inviterons à venir la voir. Bat pense toujours à votre concours de tir.

- Avec un revolver sans cartouches, bien entendu ?

- Pas cette fois-ci, répliqua Lois. Il s'est préparé. Le truc de l'étui, c'est éventé ; ça ne prendra plus une deuxième fois. Allons, au revoir, Cain. Nous allons bientôt venir ; profite de ton reste.

Elle raccrocha.

Je restai pensif. Je sortis de mon bureau et pris la Buick.

- Dis à Mme Cain que j'en ai pour vingt minutes, dis-je à Ben en m'engageant sur la grand'route.

Je m'arrêtai au poste de police et demandai à voir le lieutenant Mallory.

Nous nous connaissions bien. Il passait sans cesse devant le garage et il savait bien où trouver un verre de bière bien fraîche, avec un beau sourire de Claire, quand il en avait envie.

- Qu'est-ce qui vous tourmente, Cain ? me demanda-t-il en m'offrant une cigarette.

Je l'acceptai. Il me passa du feu.

- Je voudrais être protégé par la police, dis-je.

Il ouvrit des yeux ronds et éclata de rire :

- Elle est bien bonne ! s'écria-t-il. Vous, vous faire protéger ! Quelle blague ! Vous, le dur des durs !

- Je sais, dis-je, mais ce n'est plus pareil. Je ne tire plus sur les gens. Écoutez-moi, lieutenant, j'ai une histoire à vous raconter.

Je lui fis un récit détaillé, lui expliquai que Bat nous cherchait

et que Lois venait de me téléphoner.

- Vous n'avez tout de même pas peur d'un salopard comme Thomson ? me dit-il carrément.

- Je n'ai pas dit que j'avais peur, repris-je patiemment. Mais maintenant, je suis devenu un citoyen respectable. Je me suis rangé des voitures. J'ai une femme et un garage. Je ne veux pas courir le risque de me faire envoyer en prison ou à la chaise électrique uniquement parce que la police n'est pas capable de faire son métier.

Il me regarda d'un air songeur.

- On peut toujours jeter un coup d'oeil sur votre baraque de temps en temps, dit-il. Ça vous va ?

- C'est admirable ! Et si Bat arrive pendant que vous avez le dos tourné ? Qu'est-ce qui se passera ?

- Défendez-vous. C'est votre droit.

Je secouai la tête.

- J'ai déjà tué six personnes, et j'ai chaque fois invoqué la légitime défense. Il ne faut pas trop tirer sur la ficelle. Un avocat astucieux pourrait très bien retourner le jury contre moi et m'envoyer à la chaise électrique. Je ne joue plus à ce jeu-là. Vous pouvez bien me nommer deputy-sherif^[v]. Je n'ai même pas de port d'armes, dis-je en lui montrant mon revolver.

- Rentrez ça, je ne veux rien savoir, dit-il précipitamment en se bouchant les yeux. Je n'ai pas le pouvoir de vous nommer deputy-sherif. Le procureur général marcherait peut-être, lui.

Une idée me vint brusquement.

- Dites donc, vous savez que la police fédérale recherche Bat ? Peut-être que...

- Essayez toujours, dit Mallory. En attendant, je chargerai un agent de surveiller votre maison.

Je le remerciai et me dirigeai vers le bureau de la police fédérale; je demandai à parler à quelqu'un d'autorisé.

J'y passai une heure, mais j'en ressortis avec un port d'armes et un bout de papier attestant que j'étais temporairement attaché à la police fédérale comme enquêteur extraordinaire. Un coup de téléphone à Hoskiss avait tout arrangé.

J'étais en retard pour dîner et Claire se tourmentait, mais son visage s'éclaira dès qu'elle vit mes yeux :

- D'où viens-tu ? me demanda-t-elle en passant dans la salle à manger où le dîner était servi.

Je lui annonçai le coup de téléphone de Lois et lui montrai mon port d'armes et mon ordre de mission.

- Maintenant, me voilà G. Man, dis-je. Qu'est-ce que tu en dis ? Elle semblait un peu effrayée, mais s'efforçait de me le cacher.

- Ça me plaît beaucoup, dit-elle. Dis donc, il y a un flic dans la

cuisine. Il est en train de se régaler de tarte aux pommes. Il m'a dit qu'on l'avait chargé de surveiller la maison en attendant ton retour.

- Bonne idée, dis-je en riant. Maintenant, nous pouvons attendre Bat de pied ferme. Ça m'étonnerait qu'ils s'en prennent à toi. Si c'était leur idée, Lois ne me l'aurait pas dit.

Trois jours s'écoulèrent sans incident. Toutes les trois heures, un agent passait, décochant une oeillette à Claire, demandait : "Tout va bien ?", haussait les épaules et repartait.

Cette fois, je ne m'endormis pas. J'étais sûr qu'il allait se produire quelque chose, et si je n'étais pas sur mes gardes, je me ferais prendre par surprise.

Les événements se précipitèrent la nuit suivante.

Nous étions montés nous coucher vers onze heures. J'avais fermé notre porte à double tour et poussé le verrou. J'avais installé un grillage métallique devant la fenêtre... ouverte. Personne ne pouvait s'introduire dans la chambre sans nous réveiller.

Il faisait clair de lune et la nuit était tiède. Ben avait été très occupé jusqu'à dix heures et demie, mais la clientèle commençait à se raréfier.

Claire et moi étions étendus côte à côte dans notre grand lit. J'étais à demi assoupi quand t'entendis arriver une voiture. Je n'y attachai pas d'importance et me rendormis sans inquiétude. Brusquement, je m'éveillai et tendis l'oreille. Claire s'assit elle aussi.

- Qu'est-ce qu'il y a ? me souffla-t-elle dans la nuit.

Je secouai la tête.

- Je n'en sais rien. As-tu entendu quelque chose ?

- Il m'a semblé, dit-elle, mais je ne suis pas sûre.

Nous écoutâmes attentivement. Silence.

- Une voiture est arrivée il y a une ou deux minutes, dis-je. Elle est encore là. (Je sautai à bas du lit.) Je n'entends pas Ben.

Je me dirigeai vers la fenêtre. Une grosse Plymouth était engagée dans l'allée. On ne voyait ni Ben ni le conducteur. J'attendis, les sourcils froncés.

Des pas grinçaient sur le ciment ; ils avancèrent, s'arrêtèrent, repartirent. J'aperçus l'ombre d'une femme. Je ne pouvais pas la voir sans retirer le grillage et me pencher au-dehors. Je n'allais pas m'y risquer. J'observai l'ombre avec beaucoup d'attention.

J'eus brusquement la sensation d'une décharge électrique ; je crus reconnaître la silhouette féminine.

Je me retournai brusquement, passai mon pantalon, mes chaussettes, mes chaussures et saisis mon revolver.

- Ils sont là ? souffla Claire.

- Je crois, dis-je rudement. Il y a une femme en bas. Je crois que c'est Lois. Ne bouge pas, je vais voir.

Elle bondit hors du lit et s'accrocha à moi :

- N'y va pas, dit-elle. Je t'en prie, mon chéri. Appelons la police. Ils veulent t'attirer dehors. Ils te guettent.

Je lui caressai le bras :

- O. K. Appelons la police, dis-je. Tu devrais t'habiller.

Je me glissai sans bruit hors de la chambre et descendis l'escalier sur la pointe des pieds. Je me rappelais tout à coup ce que Clairbold m'avait dit à propos de l'art de se faufiler partout inaperçu. Je me disais que j'aurais bien dû m'entraîner comme lui dans ma chambre. L'idée n'était pas si bête, après tout.

J'arrivai dans le hall et passai dans le salon où était le téléphone. Nous avions tiré les rideaux avant de nous coucher, mais je ne voulais pas courir de risques inutiles en allumant l'électricité. Je voulais leur laisser croire que je ne les avais pas entendus.

À tâtons, je découvris le téléphone et soulevai le récepteur. On n'entendait pas de tonalité. Je secouai le crochet, une fois, deux fois et raccrochai avec un sourire amer. La ligne avait été coupée.

Je gagnai la fenêtre, écartai imperceptiblement les rideaux et jetai un coup d'oeil au-dehors. Je voyais toujours la Plymouth ; elle était vide. Je ne voyais plus la femme, mais je finis par apercevoir une silhouette sombre, étendue à terre près du bureau. Peut-être était-ce Ben, ou bien un des chiens.

Je retournai dans le hall et tendis l'oreille.

Claire apparut au haut de l'escalier ; elle avait une lampe de poche allumée à la main.

- N'envoie pas de lumière sur les rideaux, murmurai-je.

- Est-ce que la police va arriver ? demanda-t-elle.

- La ligne est coupée, répliquai-je. Attends-moi là. Je vais jeter un coup d'oeil derrière la maison.

- Ne sors pas, haleta-t-elle. Je suis sûre qu'ils s'attendent à ce que tu sortes. Ils surveillent sûrement les entrées. Je me dis qu'elle devait avoir raison.

- Sois tranquille, dis-je en m'engageant dans le petit couloir qui menait à la cuisine.

Là, les stores n'étaient pas baissés. Je traversai la cuisine à quatre pattes et regardai par la fenêtre.

Lois Spence était là. Je la distinguais très bien. Elle portait un pantalon et un manteau sombre. Elle fixait la fenêtre du premier. J'aurais pu l'atteindre sans difficulté, mais cela me répugnait de tirer sur une femme.

Claire vint me rejoindre. Accroupis côte à côte, nous observions Lois qui fixait toujours les fenêtres du premier. On y voyait assez nettement, grâce au clair de lune, pour que je puisse constater que Lois utilisait toujours le fard "Fruit Défendu". Elle avait toujours

son air froid et méprisant.

- J'aurais bien envie de lui flanquer la frousse, dis-je, mais tant que Bat ne se montre pas, vaut mieux se planquer.

- Où est-il ? murmura-t-elle, sa main posée sur mon bras.

Je n'en revenais pas de constater qu'elle ne tremblait pas.

- Je ne l'ai pas encore aperçu, dis-je. Mais dès que je le vois, je lui troue la peau. Avec Bat, il faut se méfier. Un bruit métallique nous parvint faiblement à travers la fenêtre fermée.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda Claire, soudain crispée. Je tendis l'oreille. Un objet métallique tomba sur le ciment, hors de notre champ visuel. Le bruit venait du côté des pompes à essence.

- Je ne sais pas, dis-je assez mal à l'aise. Je voudrais bien savoir ce qui est arrivé à Ben. Il n'est pour rien dans tout ça. S'ils me l'ont esquinté...

Claire me serra plus fort le bras :

- Je t'en prie, ne fais pas de folie.

- Non, non, mais je commence à en avoir assez de les laisser se balader partout comme chez eux, dis-je. Je vais dans le salon. Nous verrons peut-être mieux de là.

Elle m'accompagna. Au moment où nous arrivions dans le hall, un hurlement s'éleva au-dehors, devant la maison. Je m'élançai, mais Claire s'agrippa à moi.

- C'est un piège, dit-elle. Attends... écoute...

Je m'arrêtai.

Un moteur démarra, on entendit un bruit d'embrayage ; des pneus crièrent dans l'allée.

Je courus au salon, écartai les rideaux, regardai dehors. La Plymouth partait à toute allure. Elle tourna en s'engageant sur la grand'route et disparut.

Loïs Spence était étendue sur le ciment près du poste de gonflage.

Je courus à la porte.

- Attends-moi, dis-je à Claire en m'arrachant à son étreinte.

J'ouvris la porte.

- Non, s'écria-t-elle. N'y va pas !

Je me glissai dehors, lui fis signe de rentrer et rejoignis Loïs au moment où elle essayait de se relever.

L'effroi lui déformait les traits. Une marque bleuâtre sur son visage indiquait l'endroit où on l'avait frappée.

- Il a posé une bombe incendiaire contre le réservoir d'essence, me cria-t-elle. Sors-moi de là ! Mon Dieu ! Nous allons sauter ! L'enfant de salaud m'a doublée ! Sors-moi de là !

Elle s'accrochait à ma veste de pyjama. Je me dégageai violemment, lui laissant un morceau de tissu dans les mains.

- Claire ! hurlai-je frénétiquement. Viens vite, Claire !

Je courus vers la maison ; j'aperçus Claire sur le pas de la porte et l'appelai de nouveau.

Tout à coup, le ciel parut s'ouvrir; une langue de feu orangée parcourut la nuit, et un fracas assourdissant me remplit les oreilles.

Je vis Claire cacher dans ses mains son visage épouvanté. J'étais incapable de courir. Je me recroquevillai sur le ciment en me bouchant les oreilles, quand un souffle étouffant me renversa.

Je réussis à me remettre à genoux ; la maison se balançait, vacillant de plus en plus fort. J'essayai de crier. Brusquement, le sol trembla, se fendit et une deuxième explosion formidable déchiqueta le ciel nocturne. Je fus soulevé de terre et projeté au loin, tandis que notre maison s'effondrait comme un château de cartes.

VI.

L'infirmière me fit signe. Je me levai et, prenant mon courage à deux mains, je traversai le couloir.

- Vous pouvez entrer, dit-elle. Surtout, ne la fatiguez pas. Elle souffre encore de la commotion.

J'essayai vainement de dire quelque chose, les mots me restaient dans la gorge. Je ne pus que hocher la tête, passai devant l'infirmière et entrai.

Claire était couchée en face de moi dans un petit lit. Sa tête était casquée de bandages blancs; sa main droite était bandée elle aussi.

Nous nous regardâmes. Ses yeux me souriaient. Je m'approchai d'elle.

- Hello ! dit-elle. Tu vois, mon chéri, nous nous en sommes tirés tout de même...

- C'est vrai, dis-je en prenant une chaise, mais on revient de loin. De trop loin. Je croyais bien ne plus te revoir.

Je m'assis et lui pris la main gauche.

- Je suis solide, dit-elle. Sait-on si je... si je...

- Ne te tourmente pas, la rassurai-je. Tu as été écorchée plutôt que brûlée. Quand tu t'en iras d'ici, tu seras toujours aussi jolie.

- Ce n'est pas pour moi que je me tourmente, dit-elle. Mais je n'aurais pas voulu que ta femme devienne laide...

- Tu la crois donc si jolie ? dis-je en lui baisant la main. Tu te flattes beaucoup !

Elle me caressa la main en me regardant.

- Il ne reste plus grand'chose de notre maison, n'est-ce pas ? demanda-t-elle tout bas.

Je secouai la tête :

- Rien du tout, dis-je. (Je me passai la main dans les cheveux en souriant.) Ça a fait un beau feu de joie.

Ses yeux s'assombrirent :

- Qu'est-ce que tu vas faire, mon chéri ? Tu ne vas pas te faire trop de soucis ?

Je lui tapotai la main :

- Non. Je vais reconstruire. Dès que tu iras mieux, nous en parlerons ; j'ai des tas de projets. Nous pourrons construire ton fameux restaurant. La baraque était bien assurée. Nous n'aurons pas d'embarras d'argent. Il nous faudra peut-être un peu de temps, mais à la longue, ça peut devenir très intéressant. D'ailleurs, l'emplacement

du garage ne me plaisait pas. Je le ferai reconstruire face à la route.

- Et eux, que sont-ils devenus ? me demanda-t-elle en s'accrochant à ma main.

Je savais que cette question la préoccupait depuis qu'elle était revenue à elle.

- Loïs est ici, dis-je. Elle a été gravement brûlée. Le docteur ne croit pas la sauver.

Elle frissonna.

- Alors, elle va mourir ?

Je fis un signe de tête affirmatif

- Et Bat ?

- Ah ! oui... Bat... Eh bien, on l'a rattrapé. Il a tamponné une voiture de police. Ne te tourmente pas, ma chérie, son compte est bon.

Je me baissai et fis semblant de renouer mon lacet. Je savais que si elle continuait à me fixer, je ne pourrais pas soutenir son regard : elle aurait deviné que je mentais. Loïs était bien à l'hôpital, mais Bat était en liberté. Je ne voulais pas le lui avouer.

- Alors, nos ennuis sont vraiment finis ? demanda-t-elle.

- Et comment ! dis-je en me redressant. Dès que tu iras assez bien pour quitter l'hôpital, nous allons nous y remettre. Ça te fera plaisir, hein ? Tu auras ton restaurant et nous roulerons sur l'or.

Elle ferma les yeux et ses muscles se détendirent.

- J'espérais tant que tu allais me dire cela, mon chéri.

L'infirmière entra et me fit signe.

- Ah ! revoilà notre tyran ! dis-je en me levant. Je reviendrai demain. Ne te fatigue pas. Nous avons un tas de choses agréables en perspective.

Je l'embrassai doucement, lui effleurai la main et sortis. Une autre infirmière m'attendait dans le couloir.

- Miss Spence vous demande, me dit-elle.

- O. K. ! répliquai-je. (Je lui lançai un coup d'oeil interrogateur.) Comment va-t-elle ?

L'infirmière secoua la tête :

- Elle a des brûlures terribles, dit-elle. Je ne pense pas qu'elle en ait pour longtemps.

Je la suivis le long du couloir jusqu'à la chambre de Loïs. Un flic faisait les cent pas devant la porte. Il me fit bonjour au passage.

Loïs était étendue sur le dos. Son visage était intact. Je savais que c'était sur sa poitrine qu'avait coulé l'huile bouillante. Elle semblait à bout de forces.

Je m'approchai d'elle en silence.

- Hello ! fit-elle. Décidément, tu es heureux au jeu !

Je restai muet.

Elle se mordit la lèvre, les sourcils froncés :

- J'ai quelque chose à te dire.

- Tu devrais te reposer, dis-je. Ne gaspille pas tes forces. Tu es très malade, Loïs.

- Je sais, dit-elle avec une crispation de la bouche. Je suis foutue. Mais je voulais te voir avant de...

- O. K. ! Vas-y.

- Je n'ai jamais eu de la veine avec les hommes, dit-elle en regardant le plafond. Sauf Juan, ils m'ont tous laissée tomber. J'aimais bien Juan, tu sais. Quand je l'ai perdu, je suis presque devenue folle. Décidément, je ne suis bonne à rien quand il s'agit de se venger ; de toi tout au moins. Tu as trop de chance, Cain.

- Tu ne t'en es pas si mal tirée, dis-je. Tu as fait sauter ma maison et j'ai perdu mon gagne-pain. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

- Mais toi tu es encore vivant, et ta femme aussi, ricana-t-elle. Juan est mort, lui ; et je suis finie, moi aussi.

- Ne dis pas de choses comme ça, ça n'avance à rien.

- Bat m'a roulée, dit-elle avec colère.

- Ça t'étonne ? Ce porc-là roulerait sa propre mère.

- Ça aussi, c'est de ma faute, dit-elle. Je voulais me servir de lui pour me venger, mais il a cru que je l'aimais. J'aurais dû jouer la comédie jusqu'à ce que tout soit fini, mais je l'ai envoyé au bain. Comme si j'avais pu aimer une sale brute comme lui ! je le lui ai dit, et il m'a eue. (Elle agita nerveusement ses jambes.) Ils prétendent qu'ils m'ont bourrée de morphine, mais ça me fait mal... un mal de chien.

Je restai silencieux.

- C'est moi qui avais expliqué à Bat comment faire sauter le réservoir. Je lui avais fait la leçon pendant des semaines. Mon Dieu, comme il était bête ! Sans moi, il n'aurait jamais pu. Il voulait te tirer un coup de revolver, mais moi j'ai voulu faire la maligne. Tu vois, ça n'a pas marché. Je voulais vous voir sauter au milieu des flammes, toi, ta femme et votre belle petite maison.

Je détournai les yeux. À quoi bon éprouver de la haine pour elle. Elle se mourait et elle avait déjà expié.

- Tu ne vas pas laisser Bat s'en tirer comme ça ? demanda-t-elle brusquement.

Je secouai la tête.

- Où est-il ?

- Qu'est-ce que tu veux faire ?

- Le tuer ou l'arrêter, dis-je.

- Ça m'est égal. L'un ou l'autre.

Elle fit une grimace; la sueur lui coulait sur le visage.

- Je voudrais bien qu'il puisse souffrir comme je souffre, dit-elle.

- Où est-il ?

- Il doit avoir quitté mon appartement à l'heure qu'il est, dit-elle en fronçant le sourcil. Il va sûrement aller chez Petit Louis. Je crois que c'est là que tu le trouveras. Il ne va pas savoir où se planquer. Si je n'avais pas été là, tu l'aurais retrouvé depuis longtemps. Il n'a pas de cervelle.

Où habite Petit Louis ? demandai-je avec impatience. Elle me donna une adresse dans les faubourgs de San Francisco. Qui est-ce ?

Un gars du milieu, dit-elle avec indifférence. Il vous planque chez lui quand on est poursuivi. Fais bien attention, Cain. Je tiens tellement à ce que tu retrouves Bat !

Je le retrouverai, dis-je en me levant.

Elle ferma les yeux.

- Enfin, je ne suis pas défigurée, dit-elle, c'est toujours ça. J'aurais détesté mourir défigurée.

Je me sentais incapable de supporter davantage cette ambiance.

- Adieu, dis-je.

- Tue-le, Cain, dit-elle. Fais ça pour moi.

Je sortis.

Tim Duval m'attendait dans le couloir. Je ne pouvais en croire mes yeux.

- Et alors, qu'est-ce que vous croyez ? dit-il en me serrant la main. Dès qu'on a vu les journaux, j'ai pris l'avion. Les copains se sont tous cotisés pour me paver ma place. Ils voulaient venir aussi, mais ils avaient trop à faire.

- Je suis rudement content de te voir, dis-je en lui tapant sur l'épaule.

- Il y a de quoi ! fit-il en riant. Hetty va bientôt arriver. Elle a pris le train. Comment va la petite ?

- Pas trop mal, dis-je. D'ici un mois, elle sera remise d'aplomb. Nous revenons de loin, Tim. (Je lui fis une grimace.) J'ai du boulot pour toi, dis-je.

Il hocha la tête.

- J'en étais sûr. C'est pour ça que je suis venu. Il s'agit de Bat, hein ?

- Bien sûr, dis-je, mais tu vas t'installer en permanence devant la porte de Claire. Du moment que je sais qu'elle est en sûreté, je peux agir. Inutile de discuter, repris-je précipitamment en le voyant ouvrir la bouche. Bat est dangereux. Il serait bien capable de venir ici finir sa besogne. Ne t'éloigne pas, Tim. Je sais que Claire ne risque rien si tu es là. Moi, j'ai à faire.

- M... alors ! fit-il dégoûté. Et moi qui croyais faire un peu de chasse à l'homme.

Je lui donnai un coup de poing dans les côtes :

- Surveillance Claire, dis-je. La chasse à l'homme, c'est une affaire entre Bat et moi. J'ai dit à Claire qu'on l'avait arrêté. Rentre la voir une minute et après prends une chaise et installe toi ici. Je ne serai pas bien long.

Je m'éloignai sans lui laisser le temps de protester.

VII.

Le chauffeur de taxi ralentit, stoppa.

- Je ne peux pas vous conduire plus loin, mon vieux, dit-il. La maison que vous cherchez est au fond de cette impasse, si vous ne vous êtes pas trompé d'adresse.

Je sortis du taxi et jetai un coup d'oeil dans l'étroite impasse que barraient deux bornes de fonte.

- Ça doit être ça, dis-je en lui donnant un demi-dollar.

- Voulez-vous que j'attende ? me proposa-t-il. Le coin n'a pas l'air trop bien fréquenté.

- C'est vrai, mais ne m'attendez pas, dis-je en m'engageant dans l'impasse.

Il faisait nuit ; une brume de mer estompait les silhouettes délabrées des maisons. Un unique réverbère dessinait une flaque de lumière sur le pavé gras. Une sirène de navire se mit à rugir tout près. On entendait nettement le bruit de l'eau qui courait le long des quais.

J'allumai une cigarette et m'enfonçai dans l'impasse. Petit Louis avait choisi un quartier bien désert, pensai-je. Les immeubles au pied desquels j'avais été étaient pour la plupart des hangars à marchandises. Le chauffeur de taxi m'avait dit qu'ils étaient condamnés et qu'on allait les démolir. Ça aurait dû être fait depuis longtemps.

Un chat noir, tout efflanqué, surgit de l'ombre et vint se frotter l'échine contre mes jambes. Je me baissai pour lui gratter la tête et repris ma marche. Le chat me suivit.

La maison de Petit Louis était située tout au bout d'une rangée de minables cabanes en bois. Je lançai ma cigarette dans une flaque et, prenant du champ, j'examinai la maison. Le chat s'approcha délicatement de la flaque, flaira la cigarette et poussa un miaulement lugubre.

- Quelle baraque, hein, Minet ? dis-je.

L'immeuble avait trois étages ; on n'y voyait pas de lumière ; la plupart des fenêtres étaient aveuglées par des planches pourries. C'était vraiment une de ces maisons lépreuses dont raffolent les metteurs en scène quand ils cherchent à créer une atmosphère d'angoisse.

J'essayai de faire le tour de la maison, mais je m'aperçus qu'elle surplombait par-dessus une espèce de bassin. L'eau, immobile et noire, donnait l'impression trompeuse d'être solide.

Je revins sur le devant de la maison et essayai d'ouvrir la porte

d'entrée. Elle était fermée à clé. À force de fureter, je découvris une fenêtre au rez-de-chaussée. J'essayai de la soulever. Elle se refusait à bouger. Je m'approchai d'une autre fenêtre et fis un violent effort. Elle craqua bruyamment. Avec un juron, je sortis mon revolver et en me servant du canon, je parvins à disjoindre une planche de ses clous rouillés. J'avais fait moins de bruit que je ne craignais. J'espérais seulement qu'on n'avait pas entendu le premier craquement qui avait été soigné.

Je m'attaquai à une autre planche, l'arrachai et me préparai à glisser à l'intérieur. On ne distinguait que la nuit ; on n'entendait rien. Je sortis une lampe électrique de ma poche et promenai le faisceau lumineux dans la pièce nue et sale. Un rat s'enfuit en apercevant de la lumière.

Mon revolver à la main, j'enjambai l'appui de la fenêtre et me laissai glisser.

Le chat sauta sur la fenêtre et me suivit des yeux. Je tâchai de l'effrayer. Il semblait ne me quitter qu'à regret, mais il finit par disparaître d'un bond dans les ténèbres.

Pendant une bonne minute, je tendis l'oreille sans résultat. Le bras droit serré contre le corps, l'arme au poing, je me mis en devoir d'explorer la pièce. Il y avait des empreintes de pas sur le plancher poussiéreux; une main était restée marquée près de la porte. Cela sentait le moisi et l'égout.

J'atteignis la porte et tournai la poignée ; la porte s'ouvrit doucement vers moi. D'aperçus un couloir sale, éclairé par un bec de gaz sans verre. Je tendis l'oreille. Rien.

Remettant ma lampe en poche, je m'engageai dans le couloir.

En face de moi, il y avait une autre porte. À ma droite, se trouvait la porte d'entrée; à ma gauche, un escalier sans rampe aux marches branlantes et vermoulues.

Pour une cachette, c'en était une !

Je traversai sans bruit le couloir et collai mon oreille contre la seconde porte. Au bout d'un instant, j'entendis des pas sur le plancher.

Je me demandais si c'était Bat qui se trouvait derrière la porte. Mon coeur battait régulièrement! j'étais très calme. J'étais venu pour tuer Bat et il allait y passer.

Ma main se posa sur la poignée de cuivre de la porte; je serrai vigoureusement et la tournai doucement. Elle pivota sans faire de bruit. Quand il me fut impossible de la tourner davantage, je poussai la porte.

Je vis une pièce étroite et faiblement éclairée, remplie de caisses d'emballage empilées contre les murs nus. Au milieu de la pièce, il y avait une chaise et une table. Près d'un poêle rouillé, il y avait un lit-gae, avec une couverture sale étalée dessus.

Petit Louis était assis devant la table. Il tenait un jeu de cartes crasseux dans sa main et il était plongé dans une réussite compliquée. Il leva la tête au moment où j'entrais.

Petit Louis était bossu. On aurait dit qu'un jet de sable avait percé de mille petits trous son visage parcheminé. Deux petits yeux méchants brillaient sous ses sourcils noirs et touffus. Sa bouche mal dessinée était entrebâillée, faisant penser à une saucisse rose.

Dès qu'il me vit, sa main sale et velue se leva de la table et se dirigea vers sa poche.

- Bouge pas ! dis-je en levant mon revolver.

Ses lèvres se serrèrent, il poussa un grognement, mais sa main se reposa sur la table.

J'entrai complètement dans la pièce, refermai la porte d'un coup de pied et marchai vers lui.

- Qu'est-ce que vous voulez ? me demanda-t-il d'une voix aiguë et efféminée.

- Éloigne-toi de cette table, dis-je, quand je fus arrivé à quelques pas de lui.

Il hésita, mais repoussant la caisse de bois sur laquelle il était assis, il se leva. Quelque chose roula à terre. Je regardai : un gros couteau était tombé à ses pieds. Il avait l'air très bien aiguisé et fort redoutable.

- Mets-toi contre le mur, dis-je en marchant sur lui.

Il recula, les mains en l'air. Il n'y avait pas trace de peur dans son regard. Je ramassai le couteau au passage et le glissai dans ma poche.

- Où est Bat Thomson ? demandai-je.

Ses yeux se fermèrent à demi.

- Pourquoi ?

- Dépêche-toi, je suis pressé.

Il eut un sourire méchant :

- Vous vous trompez, dit-il, je ne connais pas de Thomson.

Je m'avançai encore plus près :

- Tu ferais mieux de répondre, dis-je.

- Qui es-tu d'abord ? Tu es nouveau dans le métier, hein ?

Jamais on ne me fait de menaces, à moi. Je suis bien avec tout le monde.

- Pas avec moi, dis-je en le frappant en pleine figure avec le canon de mon revolver.

Sa tête rebondit sous le coup. Une marque rouge apparut sur sa peau rugueuse. Dans ses yeux brillait une lueur de haine.

- Où est Bat ? répétais-je.

Comme il se contentait de grogner, je le frappai de nouveau :

- On peut continuer toute la nuit si tu veux, proposai-je

aimablement. Où est Bat ?

Il me montra le plafond du doigt :

- Au troisième, la porte en face de l'escalier.

Il se mit à m'injurier à mi-voix ; un flot d'ordures lui coulait de la bouche.

- Tout seul ? dis-je en levant la main d'un air menaçant.

- Oui.

Je l'observai attentivement. Il était trop dangereux pour que je puisse le laisser seul. Je décidai de le provoquer pour avoir l'occasion de lui casser la figure. L'idée était idiote.

Avec un hochement de tête, je remis mon revolver dans ma ceinture.

- Tu n'aurais pas pu le dire plus tôt ? demandai-je. Ça t'aurait évité des tas d'embêtements.

Deux bras d'une longueur terrifiante se tendirent vers moi ; des bras qui semblaient s'étirer comme un élastique. Je m'imaginais être largement hors de portée et j'attendais son assaut de pied ferme, mais je n'avais pas prévu ces terribles bras. Deux mains me saisirent les poignets. Elles paraissaient s'être soudées à ma chair. n m'attira vers lui d'une secousse.

Il était deux fois plus fort que moi et la secousse faillit me rompre le cou. Je me heurtai rudement contre lui; je sentis ses mains me sauter à la gorge. Pourtant, il ne fut pas tout à fait assez prompt. Je baissai le menton et ce fut mon menton qu'il attrapa. Avant qu'il ait eu le temps de me mettre ses sales pattes autour du cou, je lui envoyai de toutes mes forces un coup de poing dans le ventre. Il se plia en deux avec un grognement de douleur. Au moment où je lui sautais dessus, il me lança un coup de poing à la tempe. J'eus l'impression d'un coup de marteau. Je me retrouvai étendu sur le côté, un bruit de cloches dans les oreilles. Je me retournai et aperçus dans un brouillard rougeâtre deux jambes torses qui se dirigeaient vers la porte. Je les saisis au vol et fis culbuter le bossu. Il tomba près de moi, se retourna et me décocha un nouveau coup de poing à assommer un boeuf. Je l'esquivai et l'entendis siffler dans le vide. Avec ma main droite, je saisis mon revolver ; le serrant dans mon poing, j'en frappai le bossu en pleine figure.

Il poussa un glapisement de douleur et se rapprocha de moi. Il me fourra sa tête malpropre sous le menton. Il me labourait les côtes de ses doigts d'acier. Je continuai à lui arroser la figure et la tête de coups de crosse. Malheureusement, je ne pouvais pas mettre assez de force dans mes coups parce que je me trouvais en dessous de lui ; en tout cas, sa figure était bien amochée.

Il se laissa le premier, se dégagea et ouvrit la bouche pour crier. Je lui enfonçai le canon de mon revolver dans la gorge.

- Si tu cries, je te fais sauter le caisson, dis-je.

Le contact du canon froid dans sa bouche l'épouvanta. Sans mot dire, il essaya de se dégager, mais j'enfonçai le canon encore plus profondément. Il me saisit les poignets et me repoussa. Le canon sortit de sa bouche, mais le cran de mire heurta ses dents de devant qui cédèrent. Avec un gargouillis étranglé, il m'écarta et se leva, à moitié fou de douleur et de colère. Il lança deux coups de poing furieux qui m'auraient aplati comme une crêpe s'ils m'avaient touché, mais je me serrai contre lui et lui enfonçai le canon de mon revolver dans le ventre de toutes mes forces.

Avec un hurlement enroué, il tomba en se tenant le ventre. Du sang lui coulait entre les doigts.

Tout essoufflé, je me mis à genoux près de lui et le frappai entre les deux yeux. Il perdit connaissance.

Je me remis debout et essayai de reprendre mon souffle. Je me sentais les jambes molles et mon cœur battait à coups redoublés. Notre bataille n'avait pas duré plus de deux minutes, mais elle n'avait pas été ordinaire. Il était fort comme un gorille.

Je le laissai étendu par terre et me dirigeai vers l'escalier. La main sur le mur, j'avançai avec précaution. Les marches étaient en mauvais état et pliaient sous mon poids. J'arrivai au premier et tendis l'oreille.

J'entendais des voix qui venaient d'une des chambres. Une femme invectivait quelqu'un, d'une voix aiguë et dure. Un homme lui cria de la fermer. Je m'engageai dans le couloir et repris l'escalier.

Derrière moi, une porte s'ouvrit brusquement ; je tournai la tête : une femme, maigre et d'aspect misérable, faillit tomber dans le couloir. Elle portait un kimono sale et ses cheveux étaient défaits.

- Au secours, monsieur ! cria-t-elle en s'appuyant contre le mur.

Un gros homme rougeaud, en bras de chemise, sortit dans le couloir, attrapa la femme par les cheveux et l'entraîna dans la chambre. La porte claqua. La femme se mit à hurler.

Sans m'occuper d'elle, je grimpai un étage. J'étais mal à l'aise et je suais à grosses gouttes. "Quelle sale baraque !" me répétais-je.

Sur le palier, un bec de gaz brûlait. Il n'avait pas de verre et sifflait en vacillant sous les courants d'air. Je me retournai. Rien ne bougeait, personne ne se montrait.

Si Petit Louis avait dit vrai, je me trouvais en face de la chambre de Bat. Je traversai le couloir et collai l'oreille contre la porte.

- Mon Dieu, ce que j'en ai marre ! disait une femme. Je devais être folle quand je me suis collée avec un salaud comme toi.

Le sourcil froncé, j'ôtai le cran de sûreté de mon revolver et posai la main sur la poignée de la porte.

- Ah ! fous-moi la paix ! disait Bat. Moi aussi, j'en ai marre de toi.

On ne pouvait pas ne pas le reconnaître à son rude accent de Brooklyn.

J'ouvris la porte et entrai.

VIII.

Une femme en combinaison de dentelle noire me tournait le dos. Elle avait les jambes et les pieds nus et ses cheveux blonds étaient tordus négligemment sur le dessus de sa tête. Un peigne en imitation d'écaille à bon marché ne parvenait pas à retenir ses mèches qui lui tombaient dans le cou. Elle était debout près d'une table où l'on apercevait les restes d'un repas et plusieurs bouteilles de whisky.

Elle se retourna rapidement en entendant la porte s'ouvrir et me dévisagea. Je ne voyais de Bat qu'une jambe et un pied. La femme me le dissimulait. Elle avait des traits accentués et me regardait avec des yeux maussades dont l'un était tuméfié et l'autre portait des marques de coups vieux de plusieurs jours. Elle avait également un bleu à la gorge; elle tenait dans la main un grand verre plein d'un liquide ambré.

- Filez, dit-elle, vous vous trompez de chambre.

- Je veux parler à Bat, dis-je les dents serrées. Otez-vous de là.

En voyant mon revolver, elle poussa un cri et laissa tomber son verre.

Bat reconnut le son de ma voix ; il prit la femme par la taille et la serra contre lui. Il me sourit par-dessus son épaule.

- Salut, petite tête ! dit-il.

Son visage bestial était couleur de saindoux.

- Lâche cette femme, dis-je. Qu'est-ce qui t'arrive, Bat ? Tu as les foies ?

La femme se débattait désespérément, mais Bat la maintenait sans peine. Je voyais ses gros doigts enfoncés dans la chair molle de la femme, au-dessus des hanches.

- Vas-m la fermer, n... de D..., lui cria-t-il dans l'oreille, ou je te casse les reins !

Elle cessa de se débattre et me fit face avec des yeux terrifiés. Elle regardait le revolver comme un enfant arriéré contemple une ombre sur un mur.

Je me demandais pourquoi Bat ne prenait pas son revolver. J'aperçus un éclair dans ses yeux porcins et suivis la direction de son regard : un pistolet Luger était posé sur la cheminée, hors de sa portée.

J'éclatai de rire :

- Sapristi, tu es devenu bien imprudent, Bat !

Je traversai la pièce d'un seul bond. Je pris le revolver. C'était mon vieux Luger.

Bat se tourna à demi, tenant toujours la femme contre lui. Il jurait à mi-voix d'une manière ignoble. Il recula.

Le mouvement que j'avais fait pour prendre le revolver m'avait fait perdre la porte de vue. Bat l'ouvrit brusquement et sortit dans le couloir en entraînant la femme qui hurlait. La porte claqua.

J'empoignai mon Luger, fourrai l'autre revolver dans ma poche et courus à la porte. Le couloir était sombre.

Au bout du couloir, une porte s'ouvrit et une tête apparut. Je tirai un coup de feu au-dessus d'elle. La tête disparut et la porte claqua. En bas, on entendait des voix. Un homme demandait à tue-tête ce qui se passait. Au haut de l'escalier, la femme blonde appelait au secours. Ses cris s'étranglèrent brusquement dans sa gorge.

Si Bat avait été seul à ce moment-là, je l'aurais descendu. Mais j'y voyais mal et je ne tenais pas à tuer la femme. Avec un juron, je sortis complètement dans le couloir.

- Passe-moi ton pétard, Mike ! Grouille-toi ! hurla brusquement Bat.

Je m'élançai en direction de la voix. Je le distinguais à peine, appuyé contre le mur en haut de l'escalier, tenant toujours la femme contre lui.

- Sors de là, espèce de dégonflé ! dis-je en saisissant le bras de la femme.

Elle m'envoya un coup de pied en hurlant comme une brûlée.

Bat se faisait tout petit derrière elle et, tout en jurant, il tenait bon.

- Lâche-la donc, haletai-je, en esquivant ses coups de pied.

L'un d'eux m'arriva cependant dans l'estomac et me fit un instant perdre la respiration.

Entendant des pas dans l'escalier, je me retournai.

Le rougeaud du premier arrivait quatre à quatre, un revolver à la main. Il tira sur moi au jugé. La balle s'enfonça dans le mur, au-dessus de ma tête. Je lui envoyai une balle entre les deux yeux. Il s'effondra comme un boeuf à l'abattoir. Bat poussa un grognement; je me retournai rapidement. Impossible de l'éviter. Il avait saisi la femme et la tenait à bout de bras au-dessus de sa tête. Il la lança sur moi au moment où j'essayais de l'esquiver. Avec un hurlement terrible, elle traversa l'air comme un boulet de canon et me heurta à la hauteur de la poitrine. Je tombai et l'entendis gémir au moment où elle passait à travers la rampe vermoulue et s'écrasait sur le palier du dessous.

Bat s'élança dans l'escalier, fit un faux pas, sauta. Il atterrit lourdement au moment où je tirais sur lui.

Je tendis l'oreille.

Un horrible râle montait de l'étage inférieur. C'était la femme.

Je me penchai dans l'ombre au-dessus de la balustrade

vermoulue.

Un jet de flamme éclaira l'étage inférieur. Une balle déchira ma manche, m'écorchant le bras au passage. Pour un coup au jugé, ce n'était pas mal. Je tirai à mon tour et me jetai à plat ventre au moment où Bat rouvrait le feu. Il tira trois coups et s'arrêta.

Je rampai vers l'escalier et commençai à le descendre à plat ventre.

- Tu es là, petite tête ? cria Bat. Cette fois, tu n'y couperas pas !

La femme se remit à hurler.

- Oh ! mon dos, hoquetait-elle. Bat, au secours ! J'ai le dos cassé. Au secours, Bat !

J'entendis Bat qui l'injurait. J'avais toujours ; les cris de douleur de la femme me donnaient la chair de poule.

- La ferme ! grinça Bat. Je ne peux plus l'entendre dans un pareil boucan. Ferme ça !

- C'est mon dos, sanglota-t-elle.

Elle se remit à crier.

Arrivé au milieu de l'escalier, je rencontrai le cadavre de l'homme que je venais d'abattre. Je m'arrêtai et le tâtai pour m'assurer qu'il était bien mort. Il restait immobile dans l'ombre gluante. Je décidai de ramper par-dessus lui.

- Je vais t'achever si tu ne la fermes pas, grondait Bat.

J'étais tout près de lui. Le bruit que faisait la femme l'empêchait de m'entendre.

Il jurait violemment. La femme se tut soudain.

- Qu'est-ce que tu fais ? gémit-elle. Non, Bat ! Pas ça ! Sa voix atteignit une note d'épouvante suraiguë. Une détonation retentit près de moi. On n'entendait plus la femme.

J'aperçus Bat qui remuait. Je levai mon revolver et tirai. Il avait dû observer mon mouvement, car il tira en même temps. Sa balle me creusa un sillon dans la joue. Je le surveillais et je le vis se lever et reculer en trébuchant ; son revolver lui échappa des mains. Je tirai de nouveau. La balle s'enfonça dans sa poitrine et le rejeta en arrière. Il roula à terre tout de son long.

Je sortis ma lampe de poche. Le rayon lumineux éclaira un tableau de cauchemar. La femme était couchée sur le côté, en arc de cercle ; son visage était à moitié réduit en bouillie par la balle du revolver gros calibre de Bat. Bat était étendu près d'elle ; sa main était posée sur le pied nu de la femme. Son sang coulait comme le jus d'un chou trop cuit.

Je le retournai. Il remua faiblement, ferma à demi les yeux et poussa un grognement.

- Adieu, Bat ! dis-je en lui posant mon revolver contre l'oreille.

Avant que j'aie eu le temps d'appuyer sur la détente, ses yeux

s'étaient révoltés ; ils devinrent fixes. Je me levai.

Mon bras me faisait mal. Du sang coulait sur mes doigts, sur ma figure et même sur mon col. Mon côté me faisait mal. Ça m'était égal. Tout était fini, liquidé. J'allais pouvoir retourner près de Claire ; notre vie allait recommencer.

Je gagnai la porte d'entrée et, tirant les verrous, je sortis dans la nuit.

Je tenais toujours mon Luger. Je le regardais en me demandant si je ne ferais pas bien de m'en débarrasser. Je n'en aurais peut-être jamais plus besoin. Mais sait-on jamais ?

C'était bien difficile de croire que j'allais me ranger définitivement. J'avais essayé pendant quelques mois, et ça n'avait rien donné. J'étais décidé à essayer de nouveau, mais il valait mieux être prêt à tout. Un beau jour, un petit malin pouvait être tenté de me marcher de nouveau sur les pieds ; il fallait être prêt. Et puis, tant pis ! Tout m'était égal. Une seule chose comptait pour le moment : revenir près de Claire. En m'enfonçant dans la nuit, je me disais qu'après tout j'aurais toujours le temps de voir venir...

[i] Haute distinction militaire américaine (N. D. T.)

[ii] Pays où se situe l'action du roman et du film *Horizons perdus* (N. D. T.)

[iii] En français dans le texte (N. D. T.)

[iv] La législation américaine est très chatouilleuse sur ce chapitre et quantité de plaintes tout aussi peu fondées sont portées par des femmes sans scrupules, souvent dans un but de chantage. (N. D. T.)

[v] Un Deputy Sheriff est un citoyen ordinaire qui reçoit pour un temps déterminé des pouvoirs de police, lorsque la force politique se trouve à court de personnel. (N. D. T.)